LA VIE SPIRITUELLE
N° 398 Août-Septembre 1954

SOMMAIRE

LE MYSTÈRE DE MARIE

A. GELIN, p.s.s. LA VOCATION DE MARIE D'APRÈS LE NOUVEAU TESTAMENT 115

Chacun peut connaître, par des signes qui ne trompent pas et, en même temps, par un amour fondamental que le Saint-Esprit met en son cœur, ce vers quoi Dieu l'oriente. Il est rare que Dieu soit, si l'on peut ainsi parler, plus précis, et qu'il définisse de façon nette non pas simplement l'état extérieur mais la « vocation » spirituelle, comme il le fit prophétiquement à Jérémie. Nous ne découvrons le secret de la vocation d'un saint que lorsque l'artiste divin a mis la dernière touche au tableau vivant qu'il s'est proposé de faire. Alors nous pouvons juger de l'ensemble et revoir tous les traits en fonction de la note dominante. C'est ainsi qu'après l'Assomption de Marie nous sommes invités à considérer sa vie.

H. BARRÉ, C.S.Sp. MARIE ET L'ÉGLISE DANS LA PENSÉE MÉDIÉVALE 124

Le renouveau des études ecclésiologiques, d'une part, et celui des études mariales, d'autre part, ne pouvaient pas ne pas se rencontrer. Et l'on peut citer comme un signe des temps le fait que la Société française d'études mariales vienne d'étudier pendant trois ans la théologie des rapports de l'Église et de Marie. En nous présentant ici Marie et l'Église « dans la pensée médiévale », l'ancien secrétaire de la Société n'illustre pas seulement cette théologie, il nous en présente un exemple éminent en ce carrefour du XII^e siècle où la théologie moderne s'élabore lentement à partir de celle, toujours vivante, des Pères.

JACQUES DE SAROUG. HOMÉLIE SUR LE VOILE DE MOÏSE, OÙ EST EXPLIQUÉ LE MYSTÈRE DES NOCES DU CHRIST ET DE L'ÉGLISE 142

Le voile sur la face de Moïse signifie que les paroles de la Thora et de toutes les prophéties ont un sens caché. Il appartient au chrétien, dans la foi et dans la communion au sens général de la Tradition, de le rechercher. L'homélie de l'évêque Jacques de Saroug, présentée et traduite par Dom O. Rousseau, est caractéristique à cet égard de la littérature patristique.

NOTRE SANCTIFICATION

Bruno H. VANDENBERGHE, O.P. Saint Jean Chrysostome, docteur de la charité. 157

On demandait récemment à une étudiante japonaise, qui venait de passer cinq ans en France, de donner son impression sur le catholicisme français. « Dans le catholicisme français, répondit-elle, on trouve deux aspects contradictoires : la splendeur de la doctrine traditionnelle accumulée grâce au grand effort de théologiens spécialisés et l'apathie générale des chrétiens devant cette splendeur » (Ad Lucem, *juin 1954, p. 8*).

Si ce jugement est fondé, et nous pensons qu'il l'est en partie, nous pouvons nous demander pourquoi il l'est. Ne serait-ce pas parce que nos « théologiens spécialisés » ont souvent peu le souci d'édifier, c'est-à-dire de construire, par la charité et la sollicitude pastorale ? Les textes de saint Jean Chrysostome qu'on lira ici montrent que ce docteur ne fut si grand que parce qu'il fut d'abord un vrai pasteur. Ils sont étonnamment dignes d'être entendus aujourd'hui.

CONNAITRE LES SAINTS

André RÉTIF, S.J. Marie de l'Incarnation et la mission.... 175

Rarement les « récits missionnaires » auront eu autant d'influence que les fameuses Relations *des Jésuites du Canada qui s'échelonneront à partir de 1632 et parmi lesquelles l'année 1654 figure en bonne place. La belle « épopée mystique et missionnaire » nous entraîne encore.*

Hilda-C. GRAEF. Maria Erzberger 193

Cette jeune carmélite dans un couvent de religieuses « anciennes » n'est-elle pas, en même temps qu'un exemple, le type même des vocations modernes ?

CHRONIQUES

TESTIS. Les Dominicaines gardes-malades de Bourg 203

L'esprit de la Mère Thérèse Farré et de la tradition qu'elle institua à Bourg-en-Bresse.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 211.

LA VOCATION DE MARIE D'APRÈS LE NOUVEAU TESTAMENT

Les renseignements que le Nouveau Testament nous donne sur Marie, pour n'être pas extrêmement nombreux, sont éminemment suggestifs. Ils nous sont donnés, il est vrai, de façon discontinue, non synthétisés, comme des points de départ pour une méditation qui nous introduise au cœur de la mariologie; et c'est dans ce sens qu'on peut entendre le mot attribué à Thomas de Villeneuve : *Spiritus Sanctus tibi eam animo depingendam reliquit.*

Or, le thème biblique de la vocation nous permet d'aborder le mystère marial en son unité. Qu'est-ce qu'une vocation, sinon l'unité d'une vie en face de Dieu ? Chez les premiers témoins de l'histoire du salut, un Abraham et un Moïse, personnages de vitrail, nous ne saisissons guère les cheminements d'une vocation : les récits ont quelque chose d'essentiel qui nous relate surtout l'irruption de Dieu dans une vie humaine. Mais chez les prophètes, la « vision inaugurale », placée au début de leur ministère, est en quelque sorte la clef de leur personnalité; qu'ils en aient couché de suite le récit par écrit ou qu'ils aient attendu pour le faire le recul de l'expérience vécue, ces morceaux sont comme un résumé de leur vie; les réussites et surtout les échecs sont faits pour éclairer le point de départ; la vocation s'est déployée selon toutes ses virtualités. Qu'on compare à ce point de vue le chapitre 15 de Jérémie et son chapitre premier, et l'on aura l'impression d'une maturation douloureuse de la

conscience prophétique; les protestations et les résistances ne sont que l'écorce : l'âme de Jérémie témoigne d'une admirable fidélité dont il a découvert à la fois la dureté et le prix. Un jour, en termes plus voyants, l'auteur du livre de Jonas claironnera pour le grand public ce même secret : son héros est fidèle à un appel qui l'étonne. Dans le Nouveau Testament la vocation de saint Paul, dont il a écrit la relation substantielle (Gal., 1, 13-17) près de vingt ans après l'événement, témoigne dans le même sens; l'intuition fondamentale est cernée en termes nets : Paul a eu la révélation d'un Christ intérieur, qu'il doit prêcher parmi les nations. La lumière a été totale, l'engagement plénier; mais pour comprendre à fond, pour « réaliser » cet appel, et même pour en donner le splendide énoncé, des années de luttes n'ont pas été inutiles. La vie de l'apôtre a été d'une seule coulée et comme le commentaire du choc divin où elle avait pris sa direction.

Notre dessein est de lire la vie de Marie dans ce climat authentiquement biblique et à la lumière de ces cas parallèles, en nous souvenant tout au long des paroles que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus confiait à sa prieure au jour même de sa mort : « Que j'aurais donc bien voulu être prêtre pour prêcher sur la Vierge Marie! Il me semble qu'une seule fois m'aurait suffi pour faire comprendre ma pensée à son sujet... Pour qu'un sermon sur la Sainte Vierge porte du fruit, il faut qu'il montre sa vie réelle, telle que l'Évangile la fait entrevoir... Il faudrait dire qu'elle vivait de foi, comme nous[1]. »

La « vision inaugurale » de Marie est l'Annonciation. Elle place l'humble Vierge devant la parole de Dieu, dans une

1. Pour l'étude de Marie dans l'Écriture, voir R. Laurentin, *Court traité de théologie mariale*, Paris, Lethielleux, 1954, pp. 17-35. — F.-M. Braun, *La mère des fidèles, essai de théologie johannique*, Paris, Casterman, 1953. — P. Gaechter, *Maria im Erdenleben*, Innsbruck, 1953. — P. Michalon, *Le témoignage du Nouveau Testament sur la mère de Jésus*, dans *Lumière et Vie*, juin 1953, pp. 109-126. — F.-M. Willam, *La vie de Marie, mère de Dieu*, Mulhouse, 1938.

attitude d'accueil qui est celle de la foi (Lc, 1, 38, 45). En cette attitude se résume celle d'Israël : *Ecoute, Israël* (Dt., 6, 4), car *moi Yahvé j'ai parlé* (Ez., 21, 22). La parole de Dieu est une valeur dynamique, elle est puissance de réalisation : elle crée le monde et l'histoire (Is., 55, 10-11), elle vivifie (Dt., 8, 3) et illumine (Ps. 119, 105)[2].

Cette parole, dont Bérulle dira qu'elle a même précédé Gabriel, est le message messianique dont l'ange précisera l'accomplissement. *Réjouis-toi!* (Lc, 1, 28) : cette salutation est à lire en connexion avec les annonces prophétiques (par ex. Zach., 9, 9; Is., 9, 2) où la joie était donnée comme la note spécifique du salut à venir. Ce salut est maintenant arrivé. *Pleine de grâce* (Lc, 1, 28) : le terme ne doit pas être affaibli; c'est un mot technique de la langue religieuse et il apparaît en Eph., 1, 6-7, comme marquant la bienveillance divine qui opère notre élection[3]; Marie est insérée dans le dessein de Dieu à une place unique que l'ange va lui révéler; sa communion avec Dieu répondra à cette faveur inouïe. L'Église ne se trompera pas en supputant, au cours des siècles, de façon de plus en plus précise, la charge spirituelle de cette qualification. *Le Seigneur est avec toi* (Lc, 1, 28), comme il avait été avec Moïse, David, Jérémie et les pieux psalmistes, mais à un titre supérieur. Car — et c'est maintenant Luc, 1, 35, que nous voudrions commenter — *l'Esprit-Saint viendra sur toi*, comme il avait été dit dans les prophéties messianiques (Is., 11, 1 ss.; 42, 1); une influence et une force divines sont là, menant le plan de Dieu; saint Paul (Rom., 1, 4) l'attestera pour la résurrection du Christ,

2. On voit comment le thème de la vocation coïncide avec le thème de la parole. Les âmes choisies *tremblent à la parole* (Is., 66, 2), *écoutent la parole* (Lc, 11, 2), *demeurent dans la parole* (Jn, 8, 31).

3. Ne pas oublier que la *rédaction* dernière de l'évangile de l'Enfance a été tardive. Il s'est passé pour elle ce que nous avons dit du récit de la vocation de saint Paul. D'où la présence de certains termes dont la charge théologique ne doit pas être amoindrie. — Noter d'ailleurs le caractère très historique de ces deux chapitres, encore renforcé par les découvertes des manuscrits de la mer Morte (culte de la « pauvreté » et de la « chasteté », atmosphère eschatologique).

comme saint Luc l'atteste pour le début de son existence humaine. Il y a plus : *la Puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre* : l'allusion est ici à la Nuée, qui indique traditionnellement une présence divine; elle apparaissait sur la tente de la Rencontre quand Yahvé y venait aux temps de l'Exode (Ex., 40, 35), de même qu'elle apparaîtra sur la montagne de la Transfiguration (Lc, 9, 34-35), au moment où Jésus sera salué par une voix divine comme le Fils. Et cela impose, croyons-nous, le sens fort pour l'appellation qui suit : *Fils de Dieu*.

En le présentant comme le fils de David (Lc, 1, 32) à la tête d'un royaume (*la maison de Jacob*), l'ange évoque ce peuple sans lequel le Messie n'est jamais pensé. La mère du roi, dans les textes bibliques, est le second personnage du royaume, celui à qui l'on s'adresse pour les requêtes : que sera donc Marie?... En la saluant comme *la mère de mon Seigneur* (Lc, 1, 43), Elisabeth emploie le mot technique *Kyrios* que, dans saint Paul, le Christ porte en tant que principe du salut : Marie ne sera-t-elle pas Mère de Jésus à ce titre?... On dirait que la logique même du *Magnificat* l'amène à évoquer ce peuple d'Abraham, avec qui elle a quelque chose à faire...

Ces vibrations spirituelles du texte amènent à penser que la vocation de Marie contient dès le début ces deux notes : mère du Messie et mère spirituelle des sauvés.

A la parole de Dieu elle donne une adhésion totale. Elle dit « Oui » avec toute la force de sa foi. Son *Magnificat*, plein d'enthousiasme sacré, est cependant le chant de ses dix-sept ans. Un jour, en le redisant, elle y ajoutera l'expérience d'une vie fidèle.

Car une vocation, c'est aussi une découverte. Or l'Évangile nous guide, ici, à travers trois phases que nous voudrions brièvement évoquer.

La première — qui couvre l'évangile de Nazareth — est présentée comme une période de méditation intense. Jamais Marie n'a autant mérité la qualification de « Vierge réfléchissante » que lui donne J. Guitton.

Je la vois à Noël fermant les yeux pour mieux voir la réalité spirituelle (Lc, 2, 19). La fête de Noël nous apparaît aujourd'hui à travers son commentaire franciscain, mais la joie de ce premier Noël est une joie intériorisée et presque sans signes. « Quand tu descendis dans le sein d'une Vierge, ton pas n'a fait aucun bruit », dit un pieux auteur de l'Anthologie palatine. Ici les langes d'un enfant indiquent le Sauveur (Lc, 2, 12). Nous sommes devant « l'humilité de Dieu » chère à Bergson.

Même amenuisement des signes quand Jésus, pour la première fois, est mené au Temple. On repense à la dernière page de l'Ancien Testament (Mal., 3) où la venue de Dieu dans son sanctuaire était si fortement orchestrée. Quand la cérémonie de la Présentation fut achevée — et rien n'indique que le prêtre de service eût pressenti quelque chose — deux vieillards devant Marie étonnée (Lc, 2, 33) firent l'éloge de l'Enfant. Le vieillard Siméon entrouvrit à Marie un avenir traversé par la souffrance : n'est-elle pas dans le tissu de toute vocation supérieure? Dans ce milieu de « pauvres » qui gravitait autour du Temple, n'était-il pas indiqué d'attendre le Messie dans la ligne du Serviteur souffrant? L'Évangile, qui n'a pas coutume de « faire de la psychologie », n'a point noté le choc que Marie reçut. Mais le seul fait qu'elle ait conservé le souvenir de cet épisode, dans un récit qui en est si avare, prouve que le choc eut lieu.

Ceci est encore plus vrai — et nettement signalé — pour l'épisode de la douzième année de Jésus. A cet âge où tout enfant jouit d'une sorte d'équilibre — l'âge auquel, nous dit-on, Bérulle eut l'intuition de sa spiritualité — on s'attend à ce que Jésus accomplisse un acte important. Le Temple était considéré dans les prophéties comme le lieu central où se ferait la manifestation de Dieu et de son Messie. Depuis Ezéchiel surtout le Temple était revêtu d'une signification messianique que lui avaient conservée Zacharie, Joël et Daniel. Jésus vient donc *dans la maison de son Père* (Lc, 2, 49). Escapade messianique, a-t-on dit. Devant le fait, Joseph et Marie sont désorientés (Lc, 2, 48), tout en éprouvant beaucoup de fierté pour les questions et les réponses que Jésus

avait faites aux rabbis. Ils ne comprirent point la parole où il énonçait déjà l'autonomie de sa mission. Comme une pierre d'attente, cette parole est mise à la fin de la vie cachée, période jalonnée par des étonnements et comme par des questions posées.

Sa mère conservait tous ces événements dans son cœur (Lc, 2, 51). Et nous savons qu'à travers les lenteurs, les obscurités et les difficultés, propres au régime de la foi, elle s'acheminait vers l'heure de son Fils.

Cette « heure » précise est le secret de Jésus et de son Père. Dans la perspective du quatrième Évangile, c'est l'heure de la Passion-Résurrection, où la manifestation du Fils de Dieu est plénière et où l'Esprit peut être donné. Mais cette heure est anticipée à Cana, en présence de Marie.

Marie assistera au début du ministère comme au dernier moment de son Fils : cet encadrement marial est un enseignement important. On dirait que Jésus ne se pense point sans Marie.

L'évangile de Cana traite d'un fait bien réel et nous montre en quelle estime Jésus avait nos joies humaines. Mais ces noces symbolisent aussi les noces eschatologiques; et l'eau changé en vin est encore l'économie juive cédant la place à l'économie nouvelle, où le Christ est vigne véritable; et le troisième jour, choisi pour le miracle, est l'annonce du jour de la Résurrection.

Marie, sans attendre le moment du miracle, comme il est dit des disciples, croit à la puissance de son Fils. Sa requête est inspirée par cette délicatesse qui est un trait de l'âme féminine : *Ils n'ont plus de vin* (Jn, 2, 3). La réponse de Jésus est étonnante de gravité. *Femme!* Gaechter, dans une enquête exhaustive, a montré qu'en dehors du quatrième Évangile on ne trouve nulle part cette expression pour un fils qui s'adresse à sa mère. Parler de solennité ne semble pas suffire. Dans cet évangile où tous les mots portent, celui-ci se réfère probablement à la Femme primordiale, aide du premier Adam pour le meilleur et pour le pire. La doctrine de la nouvelle Ève, explicitée par saint Irénée, lui serait

ainsi venue de Jean. La fin de non recevoir qui suit cette apostrophe n'est pas à sentir comme une rebuffade; il faut l'envelopper de respect, mais elle traduit l'autonomie de Jésus dans son rôle. Nous proposons avec Osty et Weber : « Laisse-moi faire! » En ajoutant : « *Mon* heure n'est-elle pas venue[4] ? » Jésus réaffirme que lui seul, avec son Père, est maître du temps et des moments. Et cependant cette réflexion le montre tout près d'accéder à l'intervention de sa mère dont la divination a pressenti la pensée de son Fils.

Marie est présente comme une collaboratrice à l'inauguration de l'ordre nouveau. Pourtant, elle réalise à présent le sens de la parole des douze ans : Jésus disait alors « mon Père » comme il dit à Cana « mon heure ». Dorénavant il commande et mène avec indépendance; Marie est toute ordonnée à la mission de son Fils.

Un jour, une admiratrice fera l'éloge de Marie, considérée comme celle qui porta et allaita Jésus (Lc, 11, 27-28), mais ce dernier rétorque par l'éloge de « ceux qui écoutent la parole de Dieu ». Sa mère était précisément celle qui, depuis l'Annonciation, assimilait cette parole et s'y haussait, fût-ce à travers une « dialectique séparante et déchirante ».

A la Croix, cette dialectique atteint son sommet. Dans l'épreuve dernière, Marie a atteint toute la dimension de sa vocation, semblable à ces grands personnages de l'Ancien Testament, Jérémie, Job et plusieurs psalmistes, qui *ont appris par ce qu'ils ont souffert* (Héb., 5, 8). Elle se tient debout, dans une douleur discrète et une fidélité silencieuse. Comme à Cana, son Fils lui dit : *Femme!* (Jn, 19, 26) parce qu'elle est la nouvelle Ève. Mais son rôle de coopératrice, sa maternité spirituelle vis-à-vis des disciples du Sauveur, va se déployer à fond parce que l'heure est venue. Jésus a accompli tout ce qu'il avait à faire comme mission du Père (Jn, 19, 28) : c'est « l'heure » où Jean est remis à Marie. Braun a montré que l'expression « disciple que Jésus

4. Nous acceptons la traduction de saint Grégoire de Nysse; la même tournure grammaticale se retrouve en Mt., 15, 17; 16, 9; Mc, 8, 17. Voir Michalon, art. cité, p. 120.

aimait » est typique : car, dans le discours après la Cène, l'amour de Jésus pour chacun de nous détermine la qualité de chrétien [5].

La troisième phase de la vie de Marie, dans l'Église naissante, est celle où s'exerce à fond cette influence maternelle et où se réalise la deuxième note originale de sa vocation. C'est pour ainsi dire le prélude de son occupation céleste...

A vrai dire, nous n'avons ici que des indications dans les textes, mais sérieuses. L'Église naissante a son centre hiérarchique, mais elle a aussi Marie qui l'entraîne dans sa prière et qui, dans ce groupe en attente de l'Esprit — *exspectantes* —, introduit l'attitude spirituelle qui lui fit accueillir l'Incarnation. Cette influence discrète, c'est sa maternité qui la lui dicte. Elle construit aussi l'Église en l'informant. Peut-être ne faut-il pas se représenter saint Luc lui-même allant interviewer Marie, mais à la base de son évangile de l'enfance il y a bien, pour le profit de quelque Église primitive, des souvenirs marials. On a fait remarquer que la façon même dont ils sont rapportés rappelle les récits que de vieilles mamans font sur les jeunes années de leurs enfants : sur un fond un peu terne (Lc, 2, 40, 51-52), les souvenirs des joies et des douleurs (Lc, 2, 33-35, 46-50) qui ont fait choc. Nous croyons enfin que la marque mariale est présente dans le quatrième Évangile. Une méthode pour méditer les réalités spirituelles y est donnée aux discours après la Cène, méthode d'intériorisation, de « rumination » — comme dirait saint Bernard —, qui est exactement celle de la Vierge de Nazareth. Au rayonnement de Marie ne devons-nous point ces touches délicates, ces suggestions discrètes, ces avancées insensibles, qui font saisir, dans l'écrit de Jean, la profondeur de la vocation mariale et ont contribué à fonder la mariologie [6] ?

5. Par exemple Jn, 15, 10, 13, 14, 15.

6. Ajoutons aux textes déjà signalés Jn, 1, 13, où il faut voir une allusion à la conception virginale et que Boismard traduit : « Lui que ni le sang ni

Nous pourrions essayer de relire le *Magnificat* tel que Marie le chantait en ses dernières années. C'était le même, bien entendu, qu'avait entonné celle que saint Augustin nomme *tympanistria nostra* — notre tambourinaire —, mais avec je ne sais quoi de plus grave, avec sans doute la pensée plus expresse de ce Peuple de Dieu dont jadis elle saluait la naissance, dont elle était sans conteste le sommet dans l'ordre de la prière et la Mère à jamais vénérée.

A. GELIN, p. s. s.

la chair, mais Dieu a engendré » (*Le prologue de saint Jean*, Paris, 1953, p. 14).

MARIE ET L'ÉGLISE DANS LA PENSÉE MÉDIÉVALE

MULTIPLES sont les rapports qui relient entre eux le mystère de Marie et le mystère de l'Église. Les Pères, grecs ou latins, étaient d'autant plus enclins à les souligner qu'ils s'efforçaient toujours de conserver une vision globale du mystère chrétien et que, à l'inverse de la nôtre, leur pensée, moins systématique, ne se développait pas encore dans des traités séparés. Pour orienter plus sûrement notre recherche, ou simplement pour nourrir notre méditation, nous aurons tout intérêt à nous placer dans leur sillage et à recueillir leur enseignement; ils ont beaucoup de choses à nous dire, et des plus suggestives.

Des travaux récents nous ont largement documentés sur ce point[1]. Il n'y a pas à les reprendre ici mais plutôt, comme il nous a été demandé, à tenter d'en tirer « le suc le meilleur et le plus facile à savourer ». Sans méconnaître pour autant les richesses de pensée et d'expression du monde oriental, il suffira à ce propos, tout spirituel, de se limiter à l'apport de l'Occident qui nous est plus familier et assimilable. En revanche, puisque

1. Nous empruntons surtout au *Bulletin de la Société française d'Études mariales*, 9 (1951) : *Marie et l'Église*, t. I, Paris, Lethielleux, 1952. On y trouvera une excellente bibliographie (pp. 145-152), dressée par l'abbé Laurentin. Depuis lors, il faut surtout signaler le chapitre IX que le P. DE LUBAC a consacré à ce sujet dans *Méditation sur l'Église*, Paris, Aubier, 1953, 2e éd., pp. 273-329. Nos références seront donc limitées au minimum.

l'enseignement des Pères se prolonge et s'épanouit chez les auteurs médiévaux pour parvenir enfin jusqu'à nous à travers leurs successeurs, nous entendrons de préférence le témoignage de notre moyen âge latin et, plus particulièrement, celui du très attachant XII[e] siècle. Pour mieux souligner cependant sa vivante continuité avec l'époque patristique, citons au moins quelques exemples plus caractéristiques dont nous allons, par la suite, retrouver l'écho.

Saint Ambroise a été fortement frappé par la maternité virginale de l'Église, Épouse du Christ. Il en trouve l'archétype, la préfiguration en Marie, Mère virginale du Seigneur et Épouse de Joseph.

> Nous venons d'entendre l'exposé des faits, dit-il dans son commentaire sur saint Luc (1, 28), entendons maintenant leur mystère. Marie est épouse, mais elle est vierge; car elle est *le type de l'Église*, qui est immaculée et cependant épouse (du Christ). L'Église nous a conçus virginalement du Saint-Esprit; elle nous enfante virginalement sans gémir [2].

En d'autres termes, comme aime à le répéter saint Léon, « c'est par l'action du même Esprit que le Christ naît de la Vierge très pure et que le chrétien renaît du sein de la Sainte Église [3] ». Ainsi le mystère de la maternité virginale de Marie se perpétue et revit dans la maternité virginale de l'Église, mère des fidèles.

Plus riche encore est la pensée de saint Augustin. Nulle part, elle n'est plus condensée que dans ce sermon où il commente la parole du Maître désignant ses disciples : *Voici ma mère et mes frères*... (Mt., 12, 40). Mère du Christ selon la chair, Marie est membre suréminent et prototype de l'Église. A sa ressemblance, celle-ci enfante le Christ virginalement dans nos âmes; elle est donc, spirituellement, Mère du Christ dont nous sommes les membres. Toute la théologie du « Christ total », tête et corps, est ici engagée :

> Sainte est Marie, bienheureuse est Marie, mais l'Église est plus

2. *In Luc.*, 2, 7; P. L., 15, 1555 B.
3. Sermon 29, 1; cf. 24, 3, etc.; P. L., 54, 227 B, 206 A, 211 C, 356 BC.

que Marie. Pourquoi ? parce que Marie est partie de l'Église, membre saint, membre suréminent, mais néanmoins membre de tout le corps; or, le corps est assurément plus que le membre. Le Seigneur est la Tête; et le Christ total, c'est la tête et le corps...

Soyez donc attentifs, mes très chers, car vous aussi vous êtes les membres du Christ; vous aussi vous êtes le Corps du Christ. Remarquez comment vous êtes ce qu'il a dit : *Vous êtes ma mère et mes frères*. Comment serez-vous mère du Christ ?... Ah ! très chers, voyez que l'Église est Épouse du Christ, ce qui est clair. Voyez aussi, — ce qui est plus difficile à entendre, et cependant vrai, — qu'elle est Mère du Christ, car la Vierge Marie la précède comme son type, *in ipsius typo*. Comment, je vous le demande, Marie est-elle Mère du Christ, sinon pour avoir enfanté les membres (corporels) du Christ ? Mais vous aussi, à qui je parle, vous êtes (spirituellement) les membres du Christ. Et qui donc vous a enfantés ? J'entends le cri de votre cœur : « C'est l'Église, notre Mère, *Mater Ecclesia!* » Cette Mère sainte, vénérée, semblable à Marie, *Mariae similis*, enfante et est vierge tout ensemble. Qu'elle enfante, je le prouve par vous-mêmes, puisque vous êtes nés d'elle; et c'est le Christ qu'elle enfante ainsi, puisque vous êtes les membres du Christ. J'ai donc prouvé qu'elle enfante; je prouverai aussi qu'elle est vierge (cf. 2 Cor., 11, 2)... Et en quoi consiste sa virginité ?... La virginité spirituelle, c'est l'intégrité de la foi catholique... Que les membres enfantent donc dans leurs cœurs, comme Marie a enfanté le Christ virginalement dans son sein, et ainsi vous serez mères du Christ[4].

A eux seuls, ces textes d'Ambroise, de Léon et d'Augustin permettent d'entrevoir quel riche héritage la période patristique léguait déjà à la réflexion et à la méditation des auteurs médiévaux. En substance, s'y esquissent les rapports fondamentaux qui unissent le mystère de Marie à celui de l'Église.

4. Sermon Denis 25, 7 et 8; éd. Morin, pp. 163-164; P. L., 46, 938).

I

Marie, préfiguration de l'Église

Marie est « type » de l'Église; elle en est la « figure »; elle la « signifie ». Toutes ces expressions, pratiquement équivalentes, ont un sens concret et complexe sur lequel il importe de ne point se méprendre. Le mystère de l'Église, visent-elles à faire entendre, est « contenu » dans le mystère de Marie, comme dans son prototype et son parfait exemplaire; il y est à la fois encore caché et déjà manifesté par avance, « préfiguré », prophétiquement « signifié », parce qu'il y trouve sa première et idéale réalisation. Marie « annonce » donc l'Église et la « précède »; elle en est l'anticipation, et les grandes choses que Dieu accomplit naguère en elle (Lc., 1, 49), il ne cesse de les reproduire en quelque façon dans l'Église. De l'une à l'autre, il y a continuité réelle et l'on ne peut les séparer; elles sont liées entre elles, parce que le même Christ les unit à soi, Marie comme sa Mère, l'Église comme son Épouse, ou son Corps.

Cela implique d'abord un étroit rapport de *ressemblance*, sans que l'Église pourtant puisse être comme la réplique exacte de la Vierge. Le parallèle n'est pas à pousser jusqu'au bout; il ne vaut que partiellement, et nos auteurs ne manquent pas de le souligner.

> La Vierge Marie, note Alain de Lille, est semblable à l'Église sur plusieurs points, *in pluribus*. De même, en effet, que l'Église de Dieu est Mère du Christ dans ses membres par la vie de la grâce, ainsi la Vierge est-elle Mère du Christ-Chef en (lui donnant) sa nature humaine. Comme l'Église est sans taches, ni rides (Eph., 5, 27), ainsi est également la Vierge glorieuse. Et comme l'Église dans la diversité des personnes possède l'universalité des dons divins, la Vierge Marie possède en elle la totalité des grâces divines [5].

D'autre fois, la comparaison se développe selon le mode an-

5. *In Cant.*, 1; P. L., 210, 60 AB.

tithétique pour mieux marquer que les différences ne sont pas moins réelles que les similitudes.

> L'une et l'autre est Mère, écrit saint Pierre Damien : Marie est Mère, l'Église est Mère, mais Marie est Mère du Christ et l'Église est Mère du peuple chrétien. De Marie, le Christ a pris chair; mais de la chair de son côté (ouvert par la lance), il a formé l'Église. De la première, il est issu en naissant selon la chair; à la seconde, il donne origine en mourant dans la chair. De l'une, il est né une fois pour toutes en sa personne; de l'autre, chaque jour naissent ses membres. De l'une, il a pris ce qui pourrait mourir pour l'autre, et par quoi l'une et l'autre seraient également sauvées[6].

Au vrai, le privilège propre de Marie est absolument unique et incommunicable : elle seule est, selon la chair, la Mère virginale du Verbe Incarné. Ce qu'elle est corporellement par rapport au Christ, l'Église ne saurait l'être que spirituellement. Et lors même que les perfections de l'une et de l'autre sont de même ordre, elles culminent en Marie. C'est donc l'Église qui « imite » Marie, et non pas réciproquement : *Sicut Maria, ita et Ecclesia.* Figure ou type de l'Église, Marie en est « le modèle, l'exemplaire, la forme »; elle la marque pour ainsi dire de son empreinte comme les pas laissent leurs traces sur le sable et le sceau façonne la cire à son image[7]. Et ce qui est vrai de l'Église prise dans son ensemble ne l'est pas moins de chaque chrétien. « Imitez celle que vous aimez », répète Paschase Radbert[8].

C'est là marquer la *prééminence* de la Vierge. Pour faire partie de l'Église, elle n'en est pas moins au-dessus d'elle. Suivant l'expression de saint Augustin, souvent reprise, elle en est le membre le plus excellent, *supereminens membrum.* Cette supériorité, elle la doit d'abord à sa maternité divine et virginale. Proche de Dieu, comme une mère l'est de son fils, elle est la première après le Christ, la Reine de gloire qui siège à sa droite dans les cieux. Mais ce privilège insigne entraîne aussi avec

6. Sermon 63; P. L., 144, 861 AB.

7. Odon de Mormond, cf. *Bulletin*, pp. 111 sq.

8. *De Assumpt.*, 13; P. L., 30, 136 B; cf. Pseudo-Ildefonse, s. I; P. L., 96, 242 B, 244 B, 245 C.

lui une plénitude de grâce absolument singulière. Comme le dit fort bien Abélard, reprenant une idée ancienne et courante, « les dons de toute l'Église lui ont été conférés. Ce que les divers fidèles ont reçu par parties lui a été transmis en totalité; les dons divisés dans les autres sont rassemblés en elle[9] ». Elle est vraiment « pleine de grâce » (Lc., 1, 28), comblée de toutes les faveurs divines, et il n'est point de beauté dans l'Église qui ne se retrouve en elle suréminemment. Dans une vision grandiose, Nicolas de Clairvaux et Pierre le Mangeur montrent le Verbe de Dieu s'élançant du cœur du Père dans le sein de Marie, et du sein de Marie dans le sein de l'Église[10]. L'œuvre de salut qu'il vient accomplir dans l'Église, il commence par la réaliser pleinement en Marie. Celle-ci n'est donc pas seulement au-dessus de l'Église, mais elle la « précède » et l'inaugure, *in ipsius typo Maria virgo praecessit.* Aussi, Godefroy de Saint-Victor consacre-t-il tout un sermon à montrer que la naissance de la Vierge est déjà, en quelque sorte, la naissance de l'Église. Certes, explique-t-il, l'Église sera formée du côté du Christ mourant sur la Croix, mais, si elle n'est pas encore « régénérée » (*renata*), du moins est-elle « née » (*nata*) au jour où naît celle qui est « la première personne de l'Église, *quoniam prima Ecclesiae nascitur persona* ». En ce sens, il pourra dire, — et d'autres avec lui, — que Marie est « tête de l'Église », *caput Ecclesiae.* Non point qu'elle exerce dans l'Église un pouvoir et une autorité qui ne sauraient appartenir qu'au Christ-Chef, mais elle est première, après lui, aussi bien par la dignité que dans le temps. Elle vient « en tête », les autres suivent, en marchant sur ses traces; inaugurant l'Église en sa personne, elle en fait présager la venue, semblable à l'aurore annonciatrice du jour. Telle elle est à sa naissance, telle est-elle encore en sa glorieuse Assomption :

> Comme la bienheureuse Marie a été assumée (dans la gloire), déclare Serlon de Savigny, ainsi a-t-on raison de croire que l'Église sera assumée (à son tour), car Marie est tête et membre

9. *In Assumpt.*, P. L., 178, 540 B.
10. P. L., 144, 733 C et 171, 412 A.

principal de l'Église, et sa première espérance après Dieu... Elle la précède; celle-ci la suit [11].

Sa glorification en corps et en âme, après celle du Christ, constitue les prémices et le gage de la nôtre; elle en est la préfiguration.

On comprend maintenant, devant pareille continuité, que le mystère de Marie et le mystère de l'Église puissent et doivent s'éclairer l'un par l'autre. Comme le dit encore Serlon, « Marie est notre tête et notre exemple; c'est pourquoi elle est figurée dans l'Église, et l'Église est figurée en elle, *unde ipsa in Ecclesia, et Ecclesia in ipsa figuratur* ». Tout en sauvegardant la prééminence de la Mère du Verbe Incarné, les ressemblances jouent dans les deux sens. C'est pourquoi l'on ne s'est pas fait faute tant d'appliquer à la Vierge les textes concernant l'Église que d'affirmer de l'Église ce qui est dit de la Vierge. Bède le Vénérable, par exemple, se plaît à transposer dans la vie de l'Église primitive les épisodes de l'enfance du Sauveur et va jusqu'à écrire, avec une audace consciente d'elle-même, *Dei Genitrix Ecclesia*, l'Église Mère de Dieu. A l'inverse, — et c'est le plus fréquent, — maints symboles bibliques qui désigneraient plutôt l'Église, tels Ève, l'arche d'alliance, le temple, la cité sainte, etc., seront également entendus de la Vierge. Cela devient une loi qu'exprime ainsi Pierre Lombard : « Ce qui est dit en général de l'Église peut s'appliquer en particulier à Marie. » Maint passage de l'Écriture et, finalement, tout le *Cantique des cantiques* reçoivent ainsi leur interprétation mariale. A propos de chacun d'eux, on pourrait reprendre le mot d'Ambroise Autpert sur la femme de l'Apocalypse, « Marie joue ici le rôle de l'Église, *hoc loco personam gerit Ecclesiae* ». Type de l'Église, elle la représente, la préfigure et la personnifie, car elle en est l'anticipation et la réalisation idéale [12].

11. Cf. *Bulletin*, pp. 88-94.
12. *Ibid.*, pp. 112-121.

II

Ressemblances et contrastes

Ce qui fait le fond du mystère de Marie, c'est sa maternité divine et virginale; c'est donc avant tout par là qu'elle préfigure l'Église et que celle-ci lui ressemble et l'imite. A première vue, cette similitude paraît assez ténue, car Marie est Mère virginale du Christ selon la chair tandis que l'Église est Mère des chrétiens et, tout au moins si on la prend dans la totalité de ses membres, vierge spirituellement, et non corporellement. Pourtant, enfanter les chrétiens, membres du Christ, nous a dit saint Augustin, c'est encore, en un sens très exact, enfanter le Christ dans leurs âmes; et, si Marie est vierge selon la chair, elle l'est aussi spirituellement, et même d'abord. Bien plus, en devenant Mère du Christ, Chef de l'Église, elle devient la Mère de tous les chrétiens, notre Mère, la Mère de l'Église. Sans faire fi des distinctions nécessaires, le parallèle peut donc se poursuivre assez loin et il est instructif d'en souligner les principaux éléments que les auteurs médiévaux ont su dégager à la suite des Pères[13].

L'Église, dit l'Écriture, est *notre Mère* (Gal., 4, 26). Elle nous enfante chaque jour à la vie de la grâce, à la vie dans le Christ; nous devenons ses enfants en devenant les enfants de Dieu à la ressemblance du Fils premier-né (Rom., 8, 29). Mais comment peut-elle enfanter, puisqu'elle est vierge? se demande saint Augustin. Et de répondre :

> Elle est vierge, et elle enfante; *elle imite Marie*, qui a enfanté le Seigneur... Et si nous y réfléchissons, c'est le Christ qu'elle enfante, car tous ceux qui sont baptisés sont membres du Christ (cf. 1 Cor., 12, 27)... Si donc elle enfante les membres du Christ, elle est toute semblable à Marie, *Mariae simillima est*[14].

En d'autres termes, le mystère accompli en Marie se renou-

13. *Ibid.*, pp. 72-87.
14. Sermon 213, 8; P. L., 38, 1064, éd. Morin, p. 448.

velle et se perpétue dans l'Église. « Chaque jour, elle crée de nouveaux peuples, et c'est le Christ qui naît en eux »; « chaque fois que quelqu'un devient chrétien, le Christ naît ». La femme aux douze étoiles, dont parle l'Apocalypse (Ap., 12), est tout à la fois Marie et l'Église, et « unique » est son enfant :

> La femme a enfanté un enfant mâle, commente Bérengaud, car l'Église enfante chaque jour les membres de Celui que la bienheureuse Vierge a enfanté. Unique est donc l'enfant mâle que la Vierge Marie a enfanté (naguère) et que l'Église enfante chaque jour, car le Christ avec tous ses membres est un seul Christ, *Christus cum omnibus membris suis unus Christus est* [15].

Comme le souligne admirablement le cistercien Isaac de l'Étoile, le Christ unique pris dans sa totalité, *Christus totus*, c'est à la fois le Christ-Chef et tous les membres qui en forment le Corps. Marie a donné la tête au corps, et l'Église donne un corps à la tête. « L'une et l'autre est Mère du Christ, mais aucune sans l'autre n'enfante le tout [16]. » Et parce que l'Église commence de nous enfanter à la vie par le baptême, la fontaine baptismale, *uterus Ecclesiae*, dont les eaux sont fécondées par la présence vivifiante de l'Esprit-Saint, est comparable au sein de Marie, *uterus Mariae*, que la vertu du Très-Haut a couverte de son ombre. « C'est par le même Esprit, continue Isaac, que le fils de l'homme, notre Chef, est né du sein de la Vierge et que naissent chaque jour de la fontaine baptismale les enfants de Dieu, son Corps [17]. »

L'Église nous porte dans son sein, comme Marie a porté Jésus en elle, et Jésus vit en elle, comme il vivait en Marie. Mais cette maternité, à la différence de celle de Marie, ne va pas sans douleurs car, remarque Guerric d'Igny, « l'Église n'est pas seulement grosse de Jésus, mais aussi de Rébecca, de Jacob et d'Esaü, c'est-à-dire d'enfants difficiles et indisciplinés, et pas seulement de fils bons et modestes ». Imitons plutôt Jésus qui

15. *In Apoc.*, 12, 5; P. L., 877 A.
16. *In Assumpt.*, 1; P. L., 194, 1863 A.
17. *In Ascensione*; P. L., 194, 1832 B.

ne fut point à charge au sein de Marie et que le sein de l'Église ne nous sente point lourds et pénibles[18].

Il n'empêche que la maternité de l'Église, à l'instar de celle de Marie, est entièrement pure, immaculée, virginale; dans l'une et dans l'autre, la virginité n'entrave point la fécondité, ni la fécondité la virginité, car le même Esprit, qui leur donne la la fécondité, en assure aussi l'incorruptibilité et l'intégrité. Cette virginité de l'Église à l'imitation de la virginité corporelle de Marie, Lanfranc la trouve, avec raison et profondeur, dans toute l'économie sacramentaire, où toujours identique à elle-même, elle n'admet nulle altération ni division[19]. Plus communément, on se plaît à la situer dans le domaine de la foi, ou mieux, dans les trois vertus théologales de foi, d'espérance et de charité. Dès lors, ce n'est plus simplement la virginité corporelle de Marie qui peut servir de comparaison et de modèle, mais aussi la parfaite virginité de son cœur sans laquelle l'autre n'aurait point de valeur.

Toute l'Église est vierge spirituellement, écrit Hervé de Bourgdieu, car la virginité du cœur, c'est l'intégrité de la foi, la fermeté de l'espérance, la sincérité de l'amour. Imitant donc la Mère de son Seigneur, l'Église, faute de pouvoir l'être corporellement, est Mère et Vierge spirituellement[20].

Assistée par l'Esprit-Saint, l'Église-vierge conserve inviolablement l'intégrité de la foi; et, si elle enfante le Christ dans nos âmes par le baptême, elle l'a « conçu » en nous par l'enseignement très pur des vérités de la foi. Avant elle, la Vierge Marie, qui en est le type, a cru au message de l'ange; elle a conçu dans la foi, *credendo concepit*, accueillant ainsi le Verbe de Dieu dans son cœur virginal avant de le recevoir en son sein, *prius concepit mente quam corpore*. Et cette foi sut demeurer pure et inébranlable alors même que les disciples les plus fidèles s'étaient pris à douter et avaient fui. Aussi les auteurs du XIII[e] siècle aimaient-ils à représenter la foi de l'Église comme subsistant dans la seule foi de Marie, aux heures angois-

18. *In Annunt.*, 3, 7; P. L., 185, 128 B.
19. *De celanda confessione*; P. L., 150, 625-626.
20. *In 2 Cor.*, 11, 2; P. L., 181, 1097 B.

santes de la Passion, *in sola Virgine stetit Ecclesia, cuius fides sola remansit in passione*[21].

Mais la virginité du cœur n'est pas seulement intégrité de la foi; elle est plus encore sincérité de l'amour, et l'amour est virginal en ceci qu'il est fidèle et n'admet point d'autre amour. Si donc le Christ-Vierge englobe Marie et l'Église d'un même et unique amour, elles non plus ne sauraient avoir un autre amour que le sien. Pierre de Celle chante magnifiquement la pureté de cet amour, en prêtant au Christ les accents de l'Époux du *Cantique des cantiques* (6, 8) :

> Unique est ma colombe, l'Église, mon Épouse; unique est ma colombe, la Vierge Marie, ma Mère. Un et unique, je ne la veux ni abandonnée, ni répudiée, ni jointe à une autre; je cherche une unique colombe,... unique par l'amour, colombe par la grâce. Et qui n'aimerait une mère ou une épouse? Qui ne leur conférerait toute grâce? Et ma Mère, et mon Épouse, je la veux toute à moi; chaste, je la veux chaste; beau, je la veux belle; aimant, je la veux aimante; immaculé, je la veux immaculée; unique, je la veux unique; simple, je la veux colombe. *La Mère n'a point d'autre Fils, ni l'Épouse d'autre Époux*[22].

Nous retrouvons ici le terme d'Épouse que l'Écriture réserve à l'Église, ou à l'âme fidèle, mais que la tradition médiévale n'a pas manqué d'appliquer aussi à la Vierge à un titre tout particulier. Cet usage d'ailleurs ne va pas sans ambiguïté ni réserves expresses. Quand elle n'est pas simplement appelée « Épouse de Dieu », *Sponsa Dei*, sans autres précisions, Marie est appelée « Épouse du Père », car elle a pour Fils le propre Fils du Père, « Épouse du Saint-Esprit », par qui elle a conçu, ou encore « Épouse du Christ », *Sponsa Christi*, à cause de son intime union avec lui. Cette dernière expression, que tous n'admettent point, ceux-là même qui l'adoptent préfèrent souvent ne l'employer que devant des « spirituels », plus avertis des nuances délicates qu'elle comporte. Et de fait, ce vocable convient bien pour marquer l'union étroite de l'Église à la per-

21. Cf. *Bulletin*, pp. 83 et 84.
22. *In Assumptione*, 6; P. L., 202, 863 D-864 A.

sonne du Christ, à la fois par la communauté de nature humaine et par la réciprocité d'amour. Appliqué à Marie, il doit être transposé sur un autre plan. Comme le remarque Pierre de Celle, « la Vierge, étant Mère du Christ selon la chair, ne peut être appelée sa sœur ou son épouse, sinon en un sens spirituel[23] ». Autrement dit, l'on veut désigner par là l'incomparable union de Marie à Jésus, — qui est proprement union de Mère à Fils, — et, plus particulièrement, « l'inestimable amour dont s'aiment réciproquement la Mère et le Fils », leur « association d'amour » qui se consomme dans la gloire du ciel. Aussi, réservant le titre d'Épouse à l'Église ou à l'âme fidèle, certains se contentent-ils de dire que Marie est « Mère du Christ »; tout leur paraît contenu dans cette simple expression[24].

Au reste, dans la pensée patristique et médiévale, ce n'est point par son union avec Jésus que Marie préfigure l'Église en tant qu'Épouse du Christ, mais tout simplement parce qu'elle est « épouse de Joseph » (Lc, 1, 27). En effet, comme le notait déjà saint Ambroise, si elle est mariée à Joseph, ce n'est pas par lui qu'elle est féconde, mais par l'action d'un autre, qui est l'Esprit-Saint. Reprenant et prolongeant sa pensée, certains préciseront que les églises particulières ont l'évêque pour époux, comme Marie avait Joseph pour époux, mais c'est l'Esprit-Saint qui leur permet, à elles aussi, d'enfanter le Christ dans les âmes et de faire de nous les enfants de Dieu[25].

Nous sommes ainsi ramenés à notre point de départ et à une dernière ressemblance entre l'Église et Marie. Si celle-ci, en effet, est la Mère de tous les chrétiens et, en ce sens, la Mère du Christ, à l'inverse, Marie, en étant Mère du Christ selon la chair, est aussi spirituellement la Mère de tous les chrétiens, notre Mère selon la vie de la grâce[26]. Saint Augustin avait déjà posé cette conséquence. « Dans l'ordre spirituel, écrit-il, elle n'est pas la Mère de notre Chef, qui est le Sauveur,... mais bien la Mère de ses membres, que nous sommes nous-mêmes, *sed*

23. Sermon 75; P. L., 202, 869 C.
24. Cf. *Bulletin*, pp. 66-71 et 82-84.
25. *Ibid.*, pp. 71 et 72.
26. *Ibid.*, pp. 77-80.

plane mater membrorum eius, quod nos sumus[27]. » Ce thème suggestif, aujourd'hui familier, est cependant fort peu repris par la suite, et il faut attendre le XII[e] siècle pour que, sous l'influence de saint Anselme, il se développe avec quelque ampleur. Ce qui jusque-là n'était guère affirmé que de l'Église va se dire alors de la Vierge, et en un sens plus plénier : elle est « la nouvelle Ève, la Mère spirituelle des chrétiens, la Mère de tous les vrais vivants, notre Mère, *Mater nostra* ».

> L'Ève ancienne, écrit Guerric, était moins une mère qu'une marâtre... Et parce qu'elle n'a pas su mériter son nom (de mère des vivants), c'est Marie qui en accomplit le mystère, car, comme l'Église dont elle est la forme, elle est la Mère de tous ceux qui renaissent à la vie. Elle est, en effet, la Mère de celui qui est la Vie de tous, et, en l'enfantant, elle a, d'une certaine façon, régénéré tous ceux qui vivraient de cette vie[28].

Là encore, Marie reste le modèle, l'exemplaire, la forme ou le type de l'Église; bien plus, elle est Mère de l'Église, *Mater Ecclesiae*, puisqu'elle a enfanté Celui qui en est le Chef[29]. Et la comparaison pourrait se poursuivre, car la femme qui enfante dans la douleur (Ap., 12, 2) n'est pas seulement l'Église, c'est aussi Marie, qui, dit Rupert de Deutz, est vraiment notre Mère à tous, pour nous avoir donné le salut en souffrant, au pied de la Croix, les douleurs de l'enfantement[30]. Godefroy de Saint-Victor esquisse même un rapprochement entre l'influence actuelle de Marie et celle de l'Église dans la dispensation des grâces[31]; mais pousser davantage le parallèle nous ferait sortir des limites où s'est tenue la pensée médiévale.

27. *De sancta virginitate*, 6; P. L., 40, 399.
28. *In Assumpt.*, 1, 2; P. L., 185, 188 BC.
29. Bérengaud, *In Apoc.*, 12, 1; P. L., 17, 876 CD.
30. *In Ioannem*, 13; P. L., 169, 789 et 790.
31. Cf. *Bulletin*, p. 112.

III

Marie dans l'Église

Toutes les grandes lignes de notre sujet ne sont pourtant pas encore esquissées car, si le moyen âge poursuit et enrichit la pensée des Pères, il insiste aussi de plus en plus sur le rôle que Marie joue dans l'Église et vis-à-vis d'elle. Jusque-là, l'on s'était contenté de souligner que les noces mystiques du Christ et de l'Église s'étaient célébrées dans le sein très pur de la Vierge. Dès l'époque carolingienne, au contraire, la puissance d'intercession de Marie retient à son tour l'attention; puis, à partir du XII[e] siècle, sa coopération avec le Christ dans l'œuvre de notre salut est mise en évidence; finalement, l'on perçoit mieux qu'elle n'est pas seulement la préfiguration de l'Église, mais qu'elle intervient aussi dans sa formation et sa croissance.

Et de fait, si la dignité suréminente de la Mère de Jésus la situe au-dessus de l'Église, elle ne va point à l'en isoler. Dépendante du Christ et sauvée par lui, elle reste dans l'Église, qui est son Corps, *in medio Ecclesiae;* elle en est le membre principal, la portion choisie; disons mieux, avec Godefroy de Saint-Victor, elle est la première personne de l'Église, *prima Ecclesiae persona*[32]. Celle-ci n'en reçoit pas seulement un lustre particulier, — *cunctas illustrat Ecclesias*, chante la liturgie, — elle bénéficie tout entière de sa maternelle influence. Puisque Marie se situe « entre le Christ et l'Église[33] », entre la tête et le corps, une époque friande d'allégorisme ne pouvait guère manquer de voir en elle le « cou » de l'Église, *collum Ecclesiae*. Cette métaphore, qui nous déconcerte peut-être un peu, cache une profonde vérité; outre un rang d'honneur, elle exprime le rôle universel qui en découle. « Dominant les membres de l'Église, explique Amédée de Lausanne, elle relie la tête au corps;

32. *Ibid.*, p. 93.
33. Saint Bernard, *Dom. infra Oct. Assumpt.*, 5; P. L., 183, 432 A.

elle unit le Christ à l'Église, *Christum coniugit Ecclesiae*, et l vie qu'elle a reçue la première, elle la transmet aux autres mem bres[34]. » La fonction de médiation répond à la place qu'ell occupe[35].

Ce rôle commence à l'instant où elle devient Mère du Sauveur « Médiatrice entre Dieu et les hommes, écrit Hermann de Tour nai, en enfantant le Verbe Incarné, elle joint la tête au corps le Christ à l'Église, la divinité à notre humanité[36]. » En effet en prenant chair d'elle et en elle, le Fils de Dieu devient l Chef de l'Église et l'unit à soi comme son Épouse; ces noce mystiques se célèbrent dans le secret du sein virginal de Marie dans son « cœur », comme dit Ekbert de Schönau. Bien plus en prononçant son *Fiat* dans la totale générosité de sa foi et d son amour, la Vierge sainte intervient de façon efficace dan cette union; c'est *par elle* qu'elle s'opère. Enfin, puisqu'il n'es point de mariage sans consentement mutuel, elle tient la plac de tout le genre humain, c'est-à-dire de l'Église, et agit en so nom : *per annunciationem exspectabatur consensus Virginis loc totius humanae naturae*, dit avec profondeur saint Thomas d'A quin[37].

Dès lors, la voici engagée avec le Christ dans l'œuvre d notre salut. Nouvelle Ève aux côtés du nouvel Adam, elle lu est indissolublement « associée » et devient sa « coopératrice » *pia in omnibus cooperatrix extitisti*. Le Seigneur est « ave elle » (Lc, 1, 28) et elle est avec lui; elle se tiendra au pied d la Croix, unissant sa « compassion » à sa passion et nous en fantant dans la douleur[38]. Toutes ces idées, si suggestives, s'ex priment déjà nettement au XII[e] siècle, et, si on ne le dit pa souvent en propres termes, il s'agit bien là du rôle de Mari vis-à-vis de l'Église. Au reste, nous avons déjà vu que, selo les doctes, la foi de l'Église ne demeure ferme, pendant l Passion, que dans la personne de Marie. De plus, si le Seigneu

34. *De Laudibus B.M.V.*, 2; P. L., 188, 1311 D.
35. Cf. *Bulletin*, pp. 94-99.
36. *De Incarnatione*, 8; P. L., 180, 30 A.
37. *Summa theol.*, III, q. 30, a. 1.
38. Cf. *Bulletin*, pp. 102-105.

remet à Pierre les clefs de son Église, il confie sa Mère à saint Jean et, en lui donnant pour fils le disciple bien-aimé, il place toute l'Église sous sa vigilance maternelle.

Voici ta mère (Jn, 19, 26). Nous ne voyons pas ici la seule personne de Jean, souligne un auteur inconnu, mais toute l'Église du Christ et chaque âme fidèle, qui sont confiées à la bienheureuse Vierge, afin qu'elle nous regarde comme des fils à aimer, qu'elle procure notre bien avec une maternelle tendresse, et que, à notre tour, nous la regardions comme une tendre Mère, l'aimant et honorant après Dieu toujours[39].

L'Église apostolique bénéficia la première de cette sollicitude maternelle. Elle avait besoin de cette « consolation », de cette « faveur particulière », pour s'affermir dans la foi et dans l'amour. Tout l'être de Marie « inclinait à la piété »; par son exemple entraînant et par sa rayonnante présence, autant et plus encore que par ses paroles, elle était « apôtre des apôtres », « maîtresse des apôtres et de toute l'Église », *magistra apostolorum et totius Ecclesiae*. Elle avait tant de choses à leur apprendre!

> Le Christ avait laissé pour un temps sa Mère sur la terre, explique Pierre de Blois, jusqu'à ce qu'elle ait pu communiquer aux disciples ce qu'elle avait vu dans l'intimité familière avec son Fils et longtemps médité dans son cœur (Lc, 2, 19). Écrasant, selon l'oracle antique (Gen., 3, 15), la tête du serpent infernal, elle avait à imprimer plus profondément dans le cœur des croyants la foi et l'amour du Christ, afin que cette Église du Christ, dont il lui avait confié l'éducation lors de son Ascension, elle la puisse présenter sans tache ni ride (Eph., 5, 27) à son divin Fils[40].

Elle ébauchait ainsi sur la terre « les prémices de son règne futur ». Au jour de son Assomption glorieuse, en effet, le Roi des rois « se l'associe dans un élan d'amour »; « elle règne avec lui » à jamais dans les cieux, après avoir été « avec lui » sur la terre. Reine du monde, Reine des anges et des hommes, ou, comme se plaît à dire Bruno d'Asti, « Reine et Souveraine

39. Pseudo-Bède, *De medit. passionis Christi*, P. L., 94, 566-567.
40. *In Assumpt.*, 1; P. L., 207,662 A; cf. *Bulletin*, pp. 105-107.

de toute l'Église », *totius Ecclesiae et regina et domina*, elle en exerce désormais universellement les fonctions. Tout son rôle actuel de « Médiatrice auprès du Médiateur », toute son activité présente dans l'économie du salut, serait à évoquer ici [41]. Puisque l'Église est confiée à sa garde, elle ne cesse de l'envelopper d'une tendre et maternelle sollicitude; puissante et miséricordieuse, elle intercède pour nous, et ce qu'elle a reçu de Dieu la première ne nous est dispensé que par elle. Et que deviendrait l'Église sans Marie ? Il n'y aurait plus que ténèbres et misère, et Adam de Perseigne lui adresse ce joli mot : « Si tu n'assistes pas l'Église qui enfante,... comment aurait-elle la force d'enfanter ? » Mais Marie veille sur l'Église, et celle-ci se tourne avec confiance vers *la femme revêtue du soleil* (Ap., 12, 1), en se prosternant suppliante à ses pieds, *et luna sub pedibus eius :*

> Et maintenant, ô Mère de miséricorde, s'écrie saint Bernard, au nom de la tendresse de votre âme très pure, la Lune (c'est-à-dire l'Église), prosternée suppliante à vos pieds, vous invoque en d'ardentes supplications, comme sa Médiatrice auprès du Soleil de justice; que, dans votre lumière, elle voie la lumière de ce Soleil et obtienne par vous ses faveurs... Vous êtes pleine de grâces, remplie de la céleste rosée, appuyée sur le bien-aimé, comblée de délices ! ô Dame, nourrissez aujourd'hui vos pauvres [42]...
>
> Toute âme fidèle, poursuit à son tour Conrad de Saxe, est la servante de Dame Marie, et l'Église universelle elle-même. Les yeux de cette servante doivent toujours être fixés sur les mains de cette maîtresse (cf. Ps. 122, 2), car les yeux de l'Église, nos yeux à tous, doivent regarder toujours vers les mains de Marie afin d'offrir à Dieu par ses mains tout ce que nous faisons de bon, puisque tout ce que nous possédons de bon, nous l'avons par les mains de cette Souveraine [43].

Ne nous contentons pas d'admirer tous ces beaux textes. Sachons savourer les pensées élevées qu'ils expriment afin de les faire nôtres et d'en nourrir notre méditation. Tout cela n'est

41. Cf. *Bulletin*, pp. 107-112.
42. *Dom. infra Oct. Assumpt.*, 15; P. L., 183, 438 BC.
43. *Speculum B.M.V.*, III.

point du passé, car Marie reste « Mère de l'Église » et l'Église ne cesse d'avoir besoin d'elle et de l'imiter. Avec l'Église, nous aimerons Marie; avec elle aussi, nous aurons plaisir à nous sentir enveloppés dans l'amour maternel de Marie, car « si l'Église, comme il convient, aime Marie, Marie aime encore beaucoup plus l'Église[44] ». Alors, peut-être, comprendrons-nous mieux que l'Église, à l'image de Marie, nous aime elle aussi maternellement, et que, ces deux Mères n'étant qu'une seule Mère du Christ total[45], leur commun amour est un reflet très pur de l'unique et immense amour de Dieu.

H. Barré, C.S.Sp.

44. *Distinctiones monasticae*, cf. *Bulletin*, p. 79.
45. Isaac de Stella, *In Assumpt.*, 1; P. L., 194, 1863 A; cf. *Bulletin*, p. 75.

HOMÉLIE DE JACQUES DE SAROUG SUR LE VOILE DE MOÏSE

OÙ EST EXPLIQUÉ LE MYSTÈRE DES NOCES DU CHRIST ET DE L'ÉGLISE

Jacques de Saroug est un des principaux écrivains de l'Église syrienne au VI^e^ siècle. Cette Église, devenue monophysite, avait eu pourtant un passé magnifique et une théologie d'une très grande richesse. Si ses docteurs ont erré dans la christologie, ils sont généralement restés sur le terrain de la neutralité dans les autres questions de la foi. L'œuvre poétique de Jacques de Saroug, à laquelle appartient l'homélie donnée ci-après, se situe en dehors de toutes les controverses. On y trouvera quelques pages, parmi les plus belles de toute la patristique, sur l'union du Christ et de l'Église. Une partie de cette traduction a paru jadis dans la revue Dieu Vivant *(n° 12); une autre dans le florilège patristique du tome III de la nouvelle édition de l'*Année liturgique *de Dom Guéranger. Le texte en est publié intégralement ici pour la première fois.*

1. *Prière d'introduction.*

Les enfants d'Israël voyaient le visage de Moïse rayonner; et Moïse remettait le voile sur son visage jusqu'à ce qu'il rentrât pour s'entretenir avec Yahvé (Ex., 34, 35).

Un homme sage me demandait un jour : « Que signifie donc le voile du visage de Moïse ? Dans quel but ce grand prophète se voilait-il la figure devant les Hébreux, et pourquoi ne pouvaient-ils pas contempler sa face? Quelle raison poussa cet homme qui avait parlé avec Dieu à tenir au milieu du peuple élu le rôle d'un masque de théâtre? Pourquoi donc lui, la source première du prophétisme, se montra-t-il aux yeux des spectateurs le visage couvert d'un voile ? »

« Si tu le sais, explique-moi pourquoi Moïse était voilé, et pourquoi personne ne pouvait découvrir son visage. »

Viens, ô Grâce, qui dévoile les divins mystères, pour résoudre l'énigme que proposent les sages. Viens, parle en moi, car seul je ne pourrais proférer le discours d'où jaillira la vérité. C'est de toi, c'est en toi, Grâce, que je veux puiser mon discours, de toi qui par tes révélations nous prodigue la rectitude d'interprétation.

Viens, ô Grâce, et justifie la raison pour laquelle cet Hébreu s'est voilé. Un amour médiateur doit venir entre nous, car quiconque écoute sans amour ne peut saisir ce qu'il entend.

Le voile sur la face de Moïse signifie que les paroles prophétiques ont un sens caché. Dieu voila ainsi le visage de Moïse parce qu'il devait être le type du sens voilé des prophéties.

2. *La Révélation du Père.*

Le Père avait un Fils dont il avait caché l'existence ; personne n'en savait rien ; il désira le révéler au monde par des signes et, dans des prophéties, lui parler de son bien-aimé. Il voila

donc Moïse pour qu'il fût une figure de la prophétie, pour que chaque prophète qui, dans le monde, se lèverait pour parler, sût que ses paroles demeureraient voilées pour ses auditeurs, et qu'elles contiendraient quelque chose de mystérieux, que seuls pourraient comprendre ceux qui auraient été initiés. C'est pourquoi il s'écria par la bouche du prophète : « Je détiens un secret, je détiens un secret. »

Le monde devait remarquer que les prophéties contiennent des mystères et que les paroles et les gestes des prophètes avaient un sens voilé. Derrière des allusions, elles dissimulent leur objet véritable, pour qu'il ne soit pas reconnu. Elles parlent en paraboles et prononcent des mots mystérieux, pour que le monde n'y puisse reconnaître avec évidence le Fils de Dieu.

Le peuple, en effet, avait déjà multiplié ses idoles et, par tout le pays, répandu ses faux dieux; il ignorait alors que Dieu avait un Fils. Jusqu'où n'aurait-il pas poussé son idolâtrie s'il avait eu connaissance de ce Fils caché ? Quelle magnifique occasion pour lui de multiplier ses idoles sur la terre! C'est ce que le Père voulait éviter; et chaque jour il criait : « Il n'y a qu'un Seigneur, il n'y a qu'un Seigneur. » Et cependant les prophètes annonçaient le Fils; ils en parlaient en énigmes et en paraboles. Sous une forme voilée, par des allusions, poussés par l'Esprit ils annonçaient le Fils à tout l'univers. Le voile du visage de Moïse reposait aussi sur leur langage, lorsqu'ils parlaient du Fils unique. L'éclat dont resplendissait le visage de Moïse, c'était le Christ qui brillait en lui; mais il fut caché aux yeux des Hébreux; ils ne devaient pas le voir. Le Père savait, en effet, que le peuple n'était pas digne de contempler ce Fils, c'est pourquoi il le cacha derrière ce voile.

3. *Les prophètes, amis du Père.*

Les prophètes étaient les amis du Père qui les avait initiés à ses mystères. Il leur confia des énigmes, allusions à son bien-aimé. Il voila Moïse, pour qu'à ce voile le monde reconnût qu'il était de la nature de la prophétie d'être cachée. Tout l'Ancien Testament se présente à nous voilé, comme Moïse, le

type de toute prophétie. Derrière ce voile, étendu sur les livres des prophètes, apparaît le Christ, auguste juge, siégeant sur son trône de gloire. Mais tous les prophètes dissimulèrent ce qui leur avait été révélé à son sujet; ils ne devaient pas s'expliquer devant ceux du dehors.

Moïse était voilé; quel prophète aurait pu se découvrir la face ? A sa suite, tous voilèrent donc leurs discours. Simultanément, ils annonçaient et voilaient; ils présentaient leur message, et en même temps le recouvraient d'un voile pour ne pas s'écarter de ce qu'avait fait le grand Moïse. C'est parce que Jésus brillait dans leurs livres qu'un voile le dérobait aux yeux, voile qui proclame à tout l'univers que les paroles des Saintes Écritures ont un sens caché. Par là Moïse est le modèle de tout discours prophétique, il est le type du caractère caché de l'Ancien Testament.

Notre Seigneur a soulevé ce voile lorsqu'il expliqua les mystères à l'univers entier. Par sa venue, le Fils de Dieu a découvert le visage de Moïse, visage voilé jusqu'alors, paroles inintelligibles. La nouvelle Alliance est venue éclairer l'Ancienne; le monde peut enfin saisir ces paroles que plus rien ne recouvre. Le Seigneur, notre Soleil, s'est levé sur le monde et a illuminé toute créature; mystère, énigmes sont enfin éclaircis. Le voile de sur les livres a été soulevé et le monde contemple le Fils de Dieu à découvert.

4. *L'Épouse du Fils.*

Dans le mystère de ses desseins, le Père avait accordé une Épouse à son Fils unique et la lui avait présentée sous les figures de la prophétie. Et dans son amour, il bâtit un palais immense à l'Épouse de celui qui était lumière, et peignit sur les parois de la demeure diverses images de l'Époux. Moïse parut et traça d'une main experte une image de l'Époux et de l'Épouse qu'il recouvrit aussitôt d'un voile. Il inscrivit dans son livre que l'homme quitterait son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, de sorte que de deux ils devinssent véritablement un. Moïse, le prophète, nous parle ainsi de l'homme et de la femme

du prophète il contempla le Christ devenant un avec l'Église, à partir du mystère de l'eau. Il vit le Christ dès le sein virginal l'attirer à lui, et l'Église, dans l'eau du baptême, attirer le Christ à elle. Époux et Épouse devinrent ainsi mystiquement unis de façon totale; voilà pourquoi Moïse écrivit que de deux ils deviendraient un.

5. *L'Homme et la Femme.*

Moïse, le visage voilé, contemplait le Christ et l'Église; l'un il l'appela : Homme, et l'autre : Femme, pour éviter de montrer aux Hébreux la réalité dans toute sa clarté. De diverses manières il voila ses paroles à ceux du dehors; il décora la demeure du royal Époux d'une image qu'il intitula : l'Homme et la Femme, bien qu'il sût que sous ce voile se cachaient le Christ et l'Église. Mais à leur place, en raison du secret à garder, il annonça seuls l'Homme et la Femme, car le voile devait encore, durant un temps, recouvrir le mystère. Personne ne connaissait la signification de cette grande image; on ignorait ce qu'elle représentait.

Après les fêtes nuptiales, vint Paul; il vit le voile étendu sur leur splendeur et le souleva. Il révéla le Christ et son Épouse à l'univers entier et les montra comme étant ceux que Moïse avait décrits dans sa vision prophétique. L'Apôtre s'écria dans un élan d'enthousiasme : « Ce mystère est grand ». Il révéla qui représentait cette image voilée appelée par la Prophétie : l'Homme et la Femme. « Je le sais, c'est le Christ et son Église, qui de deux sont devenus un. »

6. *L'Époux et l'Épouse.*

Le voile sur le visage de Moïse a enfin disparu. Venez tous voir cette splendeur qu'on ne peut se lasser d'admirer! Le grand mystère, caché jusqu'ici, est enfin mis en lumière. Que les convives de la noce se réjouissent à la vue de la beauté de l'Époux et

l'indigence et en fit sa possession; unie à lui elle participe à sa oie; pour l'exalter il s'abaissa à son humble niveau; car ils ont un : là où il est, elle demeure avec lui. Paul, ce géant de l'apostolat, nous a donné une interprétation claire de ce mys-ère. La beauté de l'Épouse, cachée jusqu'alors, a été manifestée, t peuples et nations admirent sa splendeur.

Le fiancé a amené la fille de la lumière dans un nouveau sein naternel; l'eau prédestinée du baptême la conçut et l'enfanta. Lui se trouve dans l'eau et l'appelle à lui, elle descend, l'attire, ort de l'eau et le reçoit, tout cela pour que soit vérifiée la parole le Moïse, que de deux ils sont devenus un. Par l'eau se noue ntre l'Époux et l'Épouse un lien de pureté et de sainteté; ils leviennent un dans l'unité de l'Esprit par le baptême.

7. *Éloge et transcendance de l'Époux.*

Les femmes ne sont pas aussi étroitement liées à leurs maris que ne le sont l'Église et le Fils de Dieu. Quel époux, en dehors de notre Seigneur, mourut jamais pour son épouse, et quelle épouse a jamais choisi comme époux un crucifié ? Qui a jamais donné son sang en présent à son épouse, si ce n'est celui qui est mort en croix et qui par ses blessures scella son union nuptiale ? Qui a-t-on jamais vu gisant mort au festin de ses noces, pendant que, présente auprès de lui, l'épouse l'étreignait pour être consolée ? A quelle autre fête, à quel autre festin distribuait-on aux convives le corps de l'époux en guise de pain ?

La mort sépare les épouses de leurs maris, mais ici c'est la mort qui unit l'Épouse à son Bien-Aimé. Il mourut sur la croix, livra son corps à sa glorieuse Épouse et voici que chaque jour elle le prend et le consomme à sa table. Du sang précieux sorti de son côté transpercé, il lui apprêta une coupe qu'elle devait boire pour oublier ses dieux innombrables. Avec lui elle s'oignit d'huile; dans l'eau elle l'attira vers elle; elle le consomma sous la forme de pain, et sous la forme du vin qu'elle but, pour que le monde reconnût que de deux ils sont devenus un. Après la mort de son Époux sur la croix, elle ne l'échangea pas pour un

autre, mais elle aima sa mort car elle savait que par sa mort elle avait reçu la vie.

L'Homme et la Femme avaient donné l'occasion d'esquisser ce mystère dont ils n'étaient qu'ombres, types et figures. Derrières ces noms d'homme et de femme, Moïse exprima ce grand mystère, le cachant, le conservant sous le voile pour ne le pas découvrir. L'Apôtre en révéla l'éclat à toute la terre et la parole de Moïse : « De deux ils deviendront un », s'en trouva éclairée.

8. *L'Agneau et le sang.*

De différentes manières, Moïse parla du Fils de Dieu, mais comme il était voilé, il ne fut compris de personne. Il le peignit dans l'Agneau qu'on amène et qu'on enferme, de telle sorte qu'il devint une figure du Fils de Dieu que le peuple traîna en jugement. Ensuite il immola l'agneau, aspergeant de son sang les portes des Hébreux pour empêcher l'Ange Exterminateur de toucher leurs premiers-nés. C'est avec un rameau d'hysope trempé dans le sang qu'il aspergea les portes; mais en dehors de lui, personne n'en savait la raison. De manière figurative, il aspergea les montants et le linteau de la porte, un côté, puis l'autre en haut et en bas, traçant ainsi aux portes le signe de la croix pour empêcher la mort d'entrer. Mais ce mystère, il le cache aux yeux du peuple pour qu'il ne remarque rien. Il est clair — un aveugle s'en rendrait compte même à tâtons — que ce n'est pas l'agneau qui par son sang a pu arrêter la mort. Si l'Exterminateur des premiers-nés n'y avait reconnu le type du Fils de Dieu arrivant à leur porte, il ne serait pas passé outre. Le sang de l'agneau annonçait le sang du Christ; cette image insignifiante était le présage de ce grand mystère.

Par l'onction du sang de l'agneau sur la porte, Moïse t'enseigne à humecter tes lèvres chaque jour au sang du Fils. La porte dans l'homme, c'est sa bouche, de laquelle sortent toutes sortes de sons et de paroles, de louanges ou d'insultes. Aussi David demandait-il une garde pour sa bouche et quelle autre garde désirer que le crucifié ? David suppliait : *Pose, Seigneur, une garde à ma bouche.* La Croix est cette garde à la porte de la

bouche contre Satan. Elle s'éleva à la porte du peuple d'Israël et le préserva de l'Exterminateur des premiers-nés d'Égypte. Toi aussi, prends le sang du Fils de Dieu et trace avec ton doigt sur tes lèvres le signe de la croix. Pose une garde à ta bouche et aie bonne confiance; en la voyant, l'Exterminateur ne pourra t'approcher. Si le signe figuratif à lui seul a pu sauver Israël, combien plus pourra, pour celui qui s'en réclame, la réalité que figurait le signe? Porte à tes lèvres le calice du Sang de Dieu pour qu'il te soit un sûr gardien. Par le sang d'un agneau, les portes du peuple furent scellées; scelle toi aussi tes portes par le Sang du côté du Fils de Dieu. Colore-toi la langue, teins-toi les lèvres et le cœur du sang de ton Seigneur, pour qu'il te préserve de tout mal. Aspire chaque jour à celui qui garde ta bouche et tes lèvres; demande-le par tes larmes et il te sera un gardien vigilant. Le Sang du crucifié que reçoit aujourd'hui la bouche du fidèle, voilà ce que, aux yeux de Moïse, signifiait le sang de l'agneau.

9. *La mer et l'Hadès.*

Les docteurs de la Loi lisaient les livres contenant les gestes de Moïse et aucun d'entre eux n'était capable d'expliquer ses mystères. Un voile les dérobait à leur regard et ils ne pouvaient les reconnaître avant l'apparition du Fils unique.

Lorsque d'un coup de baguette il ouvrit la mer devant le grand peuple, il traça la croix sur ce passage miraculeux. Qui pourra jamais diviser la mer à l'aide d'une baguette, comme le fit Moïse parce qu'il détenait le mystère du Fils de Dieu? Il perça la mer pour montrer comment le Fils de Dieu devait percer l'Hadès et rappeler les morts à la vie pour les emmener avec lui. Le passage des Hébreux était la figure de ce grand passage du Fils emmenant à sa suite toute l'humanité vers son Père.

Les Égyptiens furent engloutis, devenant ainsi le type des démons impurs que le Fils de Dieu projeta dans l'abîme. Le pharaon qui se croyait fort, semblable au Léviathan, devint l'image du diable terrassé par la Croix. Moïse sortit de la mer et, après la mort de ce loup ravisseur, put conduire son troupeau :

il figurait le pasteur arrachant son troupeau aux mains des brigands.

Alors par son cantique, Moïse devint l'image de l'Épouse de la Lumière qui chante sa délivrance des mains du Persécuteur. Les vierges alternent leurs chœurs, image de nos assemblées de fêtes, de leurs hymnes de louange.

10. *Les eaux de Mara.*

Il arriva à Mara où, pour une raison mystérieuse, il ne put boire de cette eau amère avant que l'image du crucifiement ne l'eût adoucie. Le Seigneur lui montra un bois à jeter dans l'eau amère qui la rendit potable ; par là un type du Fils de Dieu était représenté : la Croix adoucit les hommes remplis d'amertume et leur sert de ferment qui les pénètre et les transforme intérieurement.

A chaque arrêt, à chaque station, Moïse traça, le long de son trajet, des figures du Fils de Dieu. Par les soixante-dix palmiers et les douze sources, il figura le nombre des apôtres et des disciples. Du haut des nues, il fit descendre pour l'assemblée du peuple, le pain merveilleux, montrant à l'avance par là que le Pain de Vie devait descendre sur la terre.

Il fendit le rocher et des flots en jaillirent, image du Christ qui répand la vie sur toute la terre. Car, comme il est écrit, *le Christ était ce rocher* (1 Cor ., 10, 4); c'est par Lui et son Mystère que les Hébreux, sans le savoir, possédaient la vie. Lui aussi est la pierre qui se détacha sans qu'une main ne l'eût ébranlée ; il est la pierre qui procure de l'eau au peuple assoiffé ; il est la pierre rejetée par ceux qui bâtissent ; enfin, il est la pierre qui a fracassé les idoles innombrables de la terre. Moïse parla au rocher et celui-ci lui donna de l'eau ; par la pierre, il annonçait le Christ, cette pierre qui devait descendre sur terre.

11. *Le serpent d'airain et les holocaustes.*

Par le serpent d'airain qu'il fit pour la guérison de ses frères, Moïse érigea une figure de la crucifixion. Tous ceux qui, mordus

par les serpents, élevaient leur regard vers lui, se trouvaient guéris. Il fondit un serpent d'airain qu'il érigea au milieu du camp ; quiconque avait été mordu et le regardait, était guéri. Il peignit ainsi le Golgotha et la Croix du Fils de Dieu et montra comment son Corps allait guérir les blessures. Que ceux qui ont été mordus par ce serpent qui jadis donna la mort à Adam, élèvent leurs regards vers la Croix qui, sans autre remède, apporte la guérison.

Qu'imagina Moïse, que fit-il encore qui fût une prophétie, prophétie voilée pour ceux qui l'entouraient ? Par les sacrifices d'actions de grâces et les holocaustes offerts sur les autels, il préfigurait le Fils ; il le préfigurait aussi par la paire d'oiseaux dont on immolait l'un et laissait l'autre s'envoler ; par la vache immolée en sacrifice expiatoire, par les taureaux et les brebis, par les tourterelles et les colombes : les pains de proposition qui sans interruption se succédaient sur la table, l'annonçaient aussi. L'annonçaient encore la robe sacerdotale prise dans la ceinture, le saint diadème, l'éphod avec les pierres précieuses, le vêtement du grand prêtre et ses clochettes d'or, le feu, l'encens, l'encensoir des prêtres qui offraient le sacrifice, les pierres nommées Lumière et Justice, que le grand prêtre portait sur lui et consultait dans le sanctuaire. Enfin, cette onction de sang que recevait le grand prêtre lors de sa consécration, sur les mains, les pieds et le lobe des oreilles, était une figure du Fils de Dieu.

Lors des divers sacrifices qu'il offrait, Moïse répandait du sang pour les fautes de ses frères et ainsi, par le sang, absolvait les Hébreux en figure pour faire savoir à l'univers que son Seigneur expierait par son propre Sang les péchés du monde.

12. *Moïse et le Christ.*

Moïse énonça les mystères, mais sans les expliquer. Il avait en effet la parole difficile et ne parvenait pas à s'exprimer clairement. Cette difficulté de parole lui fut à dessein conservée pour que tous ses discours demeurassent inexpliqués. Lorsque vint Notre-Seigneur, il délia la langue de Moïse, et aujourd'hui toutes ses paroles sont devenues distinctes, car sa langue ne bégaye plus et ses discours sont transparents comme le jour.

Jusqu'à Notre-Seigneur, la parole était engourdie, elle restait sans explication, et tout ce qui avait été dit à son sujet demeurait obscur. Le mystère caché se retranchait à la fois derrière le bégaiement et derrière le voile, aussi longtemps que n'était pas arrivée l'heure de sa proclamation au grand jour.

Moïse avait demandé à voir le Père; il pressentait, en effet, que le Fils viendrait en ce monde à découvert. C'est alors que le Père lui montra le revers de son visage; il voulait lui enseigner par là que son Fils se manifesterait sous les apparences humaines. L'éternel fit à son sujet une distinction entre avers et envers, pour que Moïse reconnût que la terre contemplerait son Fils sous la forme d'un homme.

13. *Le Fils, « envers » du Père.*

Le Père prit un « envers » comme le Fils devait plus tard prendre un corps, pour convaincre le monde qu'il était véritablement le Fils de celui qui l'avait engendré. C'est vers lui que regarda Moïse, et c'est de lui que vint l'éclat dont resplendissait la peau de son visage; l'éclat du Fils reposait sur l'ensemble, sur le corps de la prophétie. Voilà pourquoi ce voile était nécessaire : il cachait le Fils de Dieu aux yeux des spectateurs. Lorsque Moïse parlait, c'était lui qui parlait par sa bouche; car il est la Parole qui inspirait toutes les paroles de la prophétie. Sans lui, il n'est pour les prophètes ni parole ni révélation possible, car il est la source première de la prophétie.

L'éclat du Père reposait sur le visage du fils de Lévi, mais parce que le peuple n'était pas digne de le voir, un voile mystérieux le cacha aux yeux de ces Hébreux qui haïssaient mystères et prophéties. Vivante prophétie, il portait le Fils sur son visage, que par respect et déférence il voila à l'orgueil des séditieux. Mais quand vint le Crucifié, son Époux, la prophétie dévoila son visage et éleva la voix au milieu de l'assemblée. Le Fils de la Vierge souleva le voile de sur les Hébreux; tout devint manifeste, clair et facile à interpréter.

14. *La Parole, Épouse.*

Le médecin vint, et délia la langue de ceux qui balbutiaient : il délivra Moïse de sa difficulté d'élocution. Le bègue est aujourd'hui guéri, selon la prédiction d'Isaïe, sa voix s'élève, forte, et chacun saisit ce qu'il veut dire. Sa langue est déliée et son visage dévoilé. Le mystère qui cachait le voile s'étale au grand jour. Chaque parole prophétique était une épouse que le voile dérobe aux regards. L'Époux vient et dévoile le visage de chacune d'elles pour qu'on puisse les reconnaître, car le voile ne leur est plus nécessaire. Lors des noces, l'Épouse pénétra dans la chambre nuptiale; entre elle et l'Époux il n'était plus besoin de voile. Voici que le côté de l'Époux a été ouvert et l'Épouse en est sortie. Ainsi s'est réalisée la figure qui s'était dessinée jadis en Adam et Ève. Dès l'origine, en effet, c'est sciemment qu'il avait agi, et il avait créé Adam et Ève en image de son Fils unique. Il s'endormit sur la croix, comme jadis Adam était tombé dans un profond sommeil; son côté fut transpercé, et il en sortit la fille de la lumière, l'eau et le sang, qui marquent les enfants de Dieu, héritiers du Père pour avoir aimé son Fils unique. Le prophète appelle Ève mère de tous les vivants. Qui donc serait cette mère de tous les vivants sinon le baptême? La compagne d'Adam enfanta de façon corporelle des êtres voués à la mort; cette vierge enfante spirituellement des vivants. Du côté d'Adam sortit la femme qui enfanta des mortels, alors que ceux qu'enfante l'Église, l'Épouse du Christ, sont immortels.

15. *Passion et Rédemption.*

Par le crucifiement, il réalise ce qu'indiquent les images et il se révèle lui-même comme le mystère que, jusqu'alors, dissimulait le voile. Ils le crucifièrent sur une hauteur pour que les peuples de la terre lèvent leurs regards vers lui et soient guéris des morsures des démons immondes : tel ce serpent érigé par Moïse sur la hauteur; et voici éclairé le mystère du serpent.

La voix du Seigneur retentit dans l'enceinte de l'Hadès, qui

tremble et s'écroule comme Jéricho devant les Hébreux. Apprends, ô univers, que ce fut Josué et non Moïse qui conduisit le peuple au pays des Ammonites et le lui donna. Au nom de « Jésus » (Josué = Jésus), les murailles s'écroulent, image de la voix puissante de Jésus qui devait un jour détruire l'Hadès. Toutes ces choses voilées, il les révèle dans son crucifiement et l'univers, jusqu'alors dans les ténèbres, en fut éclairé.

16. *Virginité et prophétie.*

Le Fils, caché dans son mystère, qui, à sa naissance, n'a pas rompu la virginité de sa mère, lors de sa crucifixion rompit le voile de la prophétie. Il réservait à la prophétie, comme à la virginité, une joie intense, car sa naissance et son crucifiement devaient les glorifier toutes deux; à la virginité il conserva son intégrité qui, de la sorte, ne fut pas profanée; il dévoila la face de la prophétie qui, dès lors, ne fut plus cachée. Lui qui à sa naissance ne rompit pas le sceau de la virginité, déchira le rideau tendu sur la prophétie lors de son crucifiement. A la jeunesse il conserva sa pureté virginale et allégea la vieillesse de son fardeau pesant. Marie, une jeune fille, garda sa virginité intacte, et le vieillard Moïse rejeta au loin le voile qui lui pesait. La Vierge était remplie de joie, car il lui a conservé son intégrité, et le prophète aussi, car il lui a enlevé son voile. Laissant intact l'éclat premier de la virginité, il mit en lumière au contraire l'éclat de la prophétie, voilée jusqu'alors. Moïse se réjouit de ce que la splendeur qu'il cachait avait été rendue manifeste; Marie se réjouit de ce que sa virginité était restée intacte. Grâce au Fils de Dieu, Beauté de toute Beauté, la jeune fille comme le vieillard entrent en possession de cette beauté qui était sous le voile. Le grand prophète le portait marqué sur son visage, et, derrière la porte close de sa virginité, Marie le portait en elle. Il n'en rompit pas le sceau lors de sa naissance, alors qu'à son crucifiement il souleva le voile qui couvrait les prophètes. Il révéla leur parole au grand jour et le monde se trouva illuminé à leur révélation; les mystères qu'ils cachaient s'éclairèrent et chacun en possède aujourd'hui la clef.

17. *Le Juif et le voile.*

Mais le Juif qui lit l'Ancien Testament à chaque sabbat n'a toujours pas remarqué que le rideau est soulevé. Jusqu'à ce jour, le voile est resté sur son visage et lui cache l'éclat de la prophétie. Il lit Moïse, ce Moïse voilé pour les Hébreux, et que seul le Crucifié peut révéler. Aussi longtemps qu'il a en haine le Fils de Dieu crucifié au Golgotha, il demeure aveugle à la vérité que dissimule le voile de Moïse. Son cœur est assombri par l'ombre de ce voile, et, dans une nuit épaisse, il cherche à tâtons les mystères et leur signification. Son cœur n'est pas illuminé par le soleil de Justice et il reste impuissant à lire les prophètes avec intelligence. Il ne reconnaît pas l'image du Fils que renferme les Saintes Écritures; elle lui est cachée par le voile qui l'empêche de la voir. Il s'immole un agneau, et, en raison du voile qui le recouvre, ce malheureux s'imagine avoir été tiré d'Égypte par cet agneau. Avec son sang, il trace à la porte un signe, évidemment le signe de la croix, mais son voile l'empêche de voir vraiment ce qu'il peint. Pour la purification du peuple, il brûle la vache rousse, sans voir que sa couleur est celle du crucifié.

18. *Le Christ, soleil et lumière.*

O Juif, enlève donc le voile de ton cœur, et regarde le Christ imprimé sur le visage de Moïse. Sciemment tu fermes les yeux de ton âme et ainsi tu ne peux voir les rayons de la lumière spirituelle. Pour toi, c'est la nuit et, après le lever du soleil sur le Golgotha, tu ne vois pas encore qu'il illumine la création entière. Jusqu'au crucifiement, toute la terre était plongée dans l'obscurité; la Loi, telle une torche, brûlait dans ces ténèbres. C'est pourquoi l'univers aspirait à la lumière de la Loi, comme l'œil dans la nuit réclame le flambeau. Mais au jour, l'œil n'a plus besoin de flambeau ni de torche, car le soleil illumine toutes choses. L'Israélite est comparable à un homme qui ferme la porte et allume la lampe, sans voir que le soleil est déjà levé. Il n'ouvre pas sa porte, de peur de voir la création baignée de lumière et de se laisser illuminer par le soleil comme tous les

autres, sans qu'il soit besoin de lampe. C'est parce que les fenêtres de son âme sont hermétiquement closes qu'en plein jour il se sert d'une lanterne.

O Juif, le soleil s'est levé sur les hauteurs et pénètre déjà la terre et la mer, les airs et l'univers, de la lumière du jour. Abandonne cette lampe qui n'est bonne que pour la nuit. Pourquoi te rendre ridicule sur la terre éclairée et fuir le jour qui est auprès de toi? Le temps des lampes et du flambeau est révolu, car le lever du soleil les a dépréciés et leur a fait perdre leur éclat. Le Seigneur de Moïse en personne est venu en ce monde et t'annonce la vérité à la place de Moïse. Lorsque la nuit couvrait encore la terre, les prophètes y allumèrent une lampe pour indiquer au monde la route vers la clarté du jour. Mais quand parut le grand Soleil de Justice, il les déchargea de leur office qui n'avait plus d'objet. Il les avait établis, non pour le jour, mais pour la durée de la nuit; lors donc qu'ils mirent un terme à la nuit, il les congédia avec honneur dans leurs demeures. Durant le jour, il convient que ce soit le soleil qui resplendisse pour expulser entièrement les ténèbres. Moïse se trouve donc relevé de sa charge avec honneur, car le Fils de Dieu s'est ceint du linge pour nous servir.

19. *Hymne au Christ.*

O Juif, écarte la lampe qui t'a éclairé, car voici que, depuis son apparition éclatante, la clarté du jour ruisselle des montagnes. la terre entière s'épanouit à la lumière de ce puissant soleil. Ouvre ta porte, laisse-la entrer; elle t'illuminera et te comblera de joie. Le voile a été enlevé de la face de Moïse; tourne tes regards vers lui et vois : il se tient devant toi à découvert; c'est lui l'homme qui peignit le Fils de Dieu. Pourquoi te refuses-tu à voir sa splendeur brillante comme le jour? Enlève le voile de ton erreur et tu contempleras les beautés sublimes de la prophétie. Songe quelle était l'utilité de ce voile. Moïse l'avait mis pour envelopper les mystères. Celui qui sait que la prophétie était voilée doit aussi savoir qu'elle a été dévoilée par le Fils de Dieu. C'est lui le mystère caché qui s'est révélé au monde de la chair. Gloire à lui, qui est venu enlever le voile des prophètes!

SAINT JEAN CHRYSOSTOME DOCTEUR DE LA CHARITÉ

Il est peu d'orateurs chrétiens qui aient eu un amour passionné pour les humbles et les pauvres comme saint Jean Chrysostome et qui aient réussi comme lui à défendre leur cause. Parmi les nombreuses prédications et exhortations qu'il fit à son peuple, il n'a qu'un très petit nombre de sermons de charité; par contre, la charité sous la forme matérielle de l'aumône y est recommandée dans presque toutes, comme si toute la morale du christianisme se réduisait à cela et que ce fût là le point capital. Et c'est ce qui lui valut le titre glorieux de « prédicateur de l'aumône ». Pièces en mains, il est aisé de démontrer que l'orateur des foules fut aussi l'avocat et le défenseur des pauvres. Pendant seize ans, il ne manqua aucune occasion de rappeler aux fidèles le prix surnaturel de l'aumône et « l'éminente dignité des pauvres dans l'Église », comme le dira des siècles plus tard l'Aigle de Meaux en s'inspirant de notre auteur. Il sera opportun de redire ici les admirables « cris » que lui ont arrachés les misères du peuple ravagé par le paupérisme et l'esclavage et de rappeler en même temps les fondements et la grandeur de la charité chrétienne. La parole du Psalmiste reste toujours actuelle : *Bienheureux celui qui a l'intelligence du pauvre et de l'indigent.*

Bienfaisance de l'Église

A l'époque de Chrysostome, après un siècle tout au plus de liberté, la charité chrétienne s'était déjà affirmée. Des œuvres d'assistance, de soin des malades, des pauvres et des prisonniers avaient été créées. Pour venir plus efficacement en aide aux innombrables malheureux et pour coordonner les différentes œuvres de bienfaisance, l'Église, au cours des temps, avait acquis des biens temporels. Ce droit d'acquérir et de posséder des biens, Chrysostome ne le refuse pas à l'Église. Toutefois, avec saint Augustin, il regrette la pauvreté des temps primitifs, alors que la charité des fidèles était toute spontanée et ne leur était commandée que par leur conscience et leur ferveur. Plus d'une fois, à Constantinople comme à Antioche, il dit les regrets et presque les remords qu'il ressentait de cette obligation. Écoutez les plaintes de Chrysostome :

> C'est votre dureté qui oblige l'Église à posséder des champs, des maisons de rapport, des véhicules, des chevaux, des mulets. Elle eût mieux aimé vous les laisser et que votre zèle fût sa richesse. L'état actuel entraîne deux résultats déplorables : il vous prive de tout mérite et il condamne les prêtres de Dieu à s'occuper de tout autre chose que du sacerdoce. Votre amour pour les biens du monde a effrayé vos pasteurs : ils ont réservé un patrimoine à l'Église afin que les veuves, les orphelins et les vierges ne restassent pas dans l'abandon. Ils le firent à contre-cœur, car leur plus grand désir était que votre bonne volonté vînt au secours de la détresse de ces infortunés tandis qu'eux vaqueraient uniquement à la prière. Vous les avez réduits à agir comme ceux qui manient les affaires séculières. Renversement déplorable; car si le prêtre et le laïc sont également absorbés par de grossiers intérêts, qui apaisera Dieu ? Nous n'osons plus ouvrir la bouche pour nous rendre médiateurs entre lui et les hommes, ni pour reprendre les excès du siècle, parce que l'Église ne diffère en rien du monde. Ne savez-vous pas que les apôtres ne recevaient, même pour les distribuer, des sommes acquises sans travail ? De nos jours, les évêques deviennent des intendants, des hommes d'affaires. Il faut qu'ils quittent le soin des âmes pour les soins qui occupent les publicains et les receveurs d'impôts... Les prêtres

se distinguent entre eux par les titres divers qui appartiennent aux fonctions lucratives de la vie civile au lieu de se distinguer, comme l'ont voulu les apôtres, par le souvenir des fonctions sacerdotales. Remettons enfin tout à sa place; que les prêtres mettent ces nobles devoirs à la place du soin des champs et des maisons. Ce sont là les ornements de l'Église; ce sont là les richesses qui nous réjouissent et qui vous sont utiles. Nous sommes ici (à Constantinople) cent mille fidèles et si chacun donnait seulement un pain ou même une obole à un pauvre, tous seraient dans l'abondance et vos prêtres n'auraient pas à encourir tant de haines et de reproches pour leur attachement aux biens de la terre (Hom. 85, 3-4 in Mt.).

Sans doute, quand le peuple voit un homme supérieur à l'argent, tout de suite, il le proclame digne de remplir ces fonctions. « Mais, pour moi, dit Chrysostome, si cette qualité doit précéder les autres, elle est loin de suffire. Sans elle, évidemment, on aurait un ravisseur au lieu d'un protecteur et on aurait mis dans la bergerie le loup au lieu du berger » (*De Sac.*, 3, 16). C'est ce qui se passe à certaines époques de l'histoire et notre auteur ne craint pas de le reconnaître :

> Autrefois, je me suis moqué des princes séculiers parce que, dans la distribution des honneurs, ils avaient moins de regards pour le mérite des personnes que pour leur fortune, leur âge ou leur influence. Mais, depuis que j'ai vu les mêmes scandales s'étaler chez nous, je ne suis plus aussi sévère. Peut-on s'étonner que des gens du monde qui ne cherchent qu'à avoir l'opinion pour eux, qui ne travaillent que pour l'argent, agissent de la sorte quand ceux qui, du moins extérieurement, font profession de renoncer aux vanités de la terre n'agissent pas mieux? (*Ibid.*, 15).

Il faut donc de sérieuses qualités morales et même une réelle habileté d'administrateur pour se mettre à cette tâche de prêtre ou d'évêque. Dieu sait si les aumônes que faisaient les Églises d'Antioche et de Constantinople, du temps de Chrysostome, étaient considérables! Que de pauvres, de veuves, de vierges, elles nourrissaient tous les jours! Le nombre écrit sur le catalogue d'Antioche allait jusqu'à trois mille — trois mille pauvres — sans

compter les estropiés, les malades, les lépreux, les prisonniers, les serviteurs de l'autel, les étrangers et tant d'autres personnes qu'elle accueillait, qu'elle vêtait, qu'elle faisait manger. S l'Église a donc des biens qu'elle garde, c'est pour pouvoir fournir les dépenses nécessaires à leur entretien, dépenses énormes qui couvrent les recettes, et c'est aussi l'avarice inhumaine des riches qui l'y contraint.

Les classes indigentes

Dès les débuts de son ministère, Chrysostome avait été frappé par l'inhumanité des riches envers les deux classes indigentes d'alors les esclaves, et les pauvres. L'esclave se réhabilitait parfois par l'adresse et la fortune et Chrysostome, comme on le sait, prônait son affranchissement; mais le pauvre, esclave ou libre, était le rebut de la société. A lui tous les affronts, toutes les hontes, toutes les misères. Témoin journalier de l'abjection du dédain, ou de l'indifférence qu'inspirait leur misère, Chrysostome se fait leur défenseur. Tâche admirable qu'il remplit avec tout le zèle d'une âme inspirée, avec tout le succès d'un envoyé de Dieu. Jamais son éloquence ne prend un essor plus sublime que lorsqu'il voit l'extrême misère du pauvre mourant de faim le long des rues et que son cœur est ému du sentiment de ses privations. Entrant à l'église pour parler de l'aumône, il commence ainsi :

> Je viens remplir auprès de vous, mes frères, une mission auguste, une mission aussi importante que légitime. Je viens au nom des pauvres qui, comme vous, habitent cette grande ville. Ce sont eux qui m'ont député vers vous. Pour me charger de cet office, ils n'ont point employé de discours; il n'y a point eu de leur part d'assemblée, ni de délibération; le seul aspect de leurs misères a engagé la démarche que je fais. En traversant les rues de la place publique pour me rendre dans cette enceinte, mes yeux rencontraient à chaque pas de ces infortunés gisant étendus par terre, les uns les mains mutilées, les autres privés de la vue, d'autres couverts d'ulcères, sans espoir de guérison exposant à tous les regards des plaies dégoûtantes qu'ils ne pou

vaient dissimuler. Me taire en semblable circonstance, ne pas intéresser en leur faveur votre charité serait de ma part la plus cruelle insensibilité; d'autant plus que les paroles de l'Apôtre qui viennent de vous être lues[1] m'en offrent l'occasion toute naturelle. Il est toujours utile de parler de l'aumône, puisqu'il n'est pas un moment où nous n'ayons besoin pour nous-mêmes de mériter la miséricorde du Seigneur en exerçant la miséricorde envers nos frères. Mais c'est plus particulièrement dans la saison rigoureuse où nous sommes que ce devoir nous doit être plus sacré. A toute autre époque de l'année, les pauvres ont bien plus de ressources. S'ils manquent de vêtements, du moins la chaleur du soleil les défend contre leur nudité. Ils peuvent impunément se passer de couche, de chaussure; l'eau des fontaines suffit à leur boisson et quelques légumes à leur nourriture. Ajoutez qu'ils ont plus de moyens de travail. Leurs bras servent à la construction des édifices, à la culture des terres, à l'équipement des navires. Tout leur manque à la fois dans cette saison où, pourtant, les besoins se multiplient et deviennent plus pressants avec les privations, accablés au dedans par la faim, au dehors par le froid. A défaut de tout autre moyen de subsistance, tendons-leur une main propice et donnons-leur sinon le salaire, du moins l'aumône. Faisons monter avec nous dans cette tribune saint Paul, ce grand procurateur de tous les pauvres, signalé plus que tous les autres par un zèle infatigable à les servir. Pas une de ses Épîtres où il ne recommande les pauvres. Il savait de quelle importance est ce devoir; voilà pourquoi à toutes les ordonnances qu'il prescrit, à tous les conseils qu'il propose, il ajoute un précepte particulier sur cette matière, faisant de cette doctrine le couronnement de la vie chrétienne (*De eleemosyna*, 1).

La même charité qui avait porté Chrysostome à se faire le défenseur de ses concitoyens, au temps où les éprouvaient si cruellement les conséquences de leur rébellion, le poussait à prendre la défense des pauvres et des miséreux opprimés par les riches. Quelle dureté de la part de ceux-ci envers les déshérités de ce monde! Quel appétit des richesses! Quel luxe scandaleux dans les vêtements, les maisons, les meubles, l'équipage et le nombre de domestiques! Chrysostome a parlé contre lui avec une

1. C'étaient les paroles *Quant à la collecte en faveur des saints*, c'est-à-dire les disciples de Jérusalem. Voir 1 Cor., 16, 1.

superbe violence qu'il nous faut rappeler. Il vient de s'élever contre l'odieux raffinement de luxe des Byzantins décadents à qui il fallait des lits, des sièges, de la vaisselle, des marmites et même des vases, consacrés aux usages les plus vils, d'argent pur .

Je sais fort bien, continue-t-il, que beaucoup me raillent de m'acharner ainsi à combattre les abus. Que m'importe ! Il suffit que mes discours soient profitables à quelques-uns. Il me plaît de répéter que la richesse est cause de folie. Amoureux de luxe, si vous aviez assez de biens entre les mains, vous en viendriez à vouloir que les murailles des cités, la terre et le ciel fussent d'or (Hom. 7, 5, in ad Col.).

O fureur ! O stupidité ! A côté de vous, une créature faite à l'image de Dieu meurt de misère et votre souci est de faire confectionner des vases honteux d'argent pur ! Ah ! mes paroles vous font rougir ! Que votre pudeur vienne plutôt de l'intempérance de votre luxe et rougissez de votre propre barbarie. Ce sont vos femmes dites-vous, qui vous entraînent à ce faste insolent, mais c'est bien vous qui aidez à réaliser ces extravagances. Si elles l'osaient, elles feraient enchaîner leurs cheveux, leurs sourcils, leurs lèvres dans l'or. Ce n'est pas une hyperbole. Je viens d'apprendre que le roi des Perses porte une barbe en or, ses barbiers ayant trouvé le moyen d'enfermer chacun des poils de sa tête dans un étui d'or. Gloire à vous, ô Christ, qui nous avez délivrés de tant d'horreur et de folie ! Quant à vous, chrétiens, sachez qu'il ne vous est pas seulement conseillé, mais ordonné de renoncer à toute fantaisie de luxe déplacé. Me comprenne qui voudra. Mais sachez bien que je ne souffrirai pas de tels excès. A ceux qui scandaliseront chrétiens et païens par leurs mœurs, j'interdirai l'entrée de l'église (*Ibid.*).

Non, vraiment, je ne puis souffrir cette mollesse et ces somptuosités infâmes. Je ne puis souffrir que l'Église, ayant tant de riches parmi ses enfants, ne puisse secourir ceux qui sont pauvres. L'un est affamé, l'autre regorge de vin; l'un emploie l'argent aux plus vils usages tandis que l'autre n'a pas de pain à manger. Non, je ne puis pas tolérer une telle cruauté, un tel dérèglement (*Ibid.*).

Vos chiens sont nourris avec soin et vous laissez mourir de faim, non un homme, mais Jésus-Christ même ! Des hommes que Dieu a créés à son image sont couverts de méchants haillons et couchés presque nus sur du fumier et vous n'en avez point pitié ! Et le mulet qui porte votre femme est couvert de housses magnifiques, et sa crèche est lamée d'or, et les membres de Jésus-

Christ, pour qui il a répandu son sang, n'ont pas le strict nécessaire ! (In ps. 48).

Vous habitez des maisons à triple étage et le pauvre n'a pas même un toit pour s'abriter; vous reposez sur des lits moelleux et il n'a pas même un oreiller... Et quand vous accaparez les grains, haussez les prix et inventez de nouvelles formes d'usure, quel espoir de salut aurez-vous ? (Hom. 17, 3, in ad 2 ad Cor.).

Chrysostome avait le « sens social » et le souci de la « communauté » et s'efforçait de l'inspirer aux riches. Ses sorties véhémentes contre eux montraient à l'évidence jusqu'où peut aller l'avarice de cœur.

La communauté des biens

Tels sont, d'après Chrysostome, les caractères de la passion des richesses : sottise, frénésie, inhumanité, bassesse. Un mot les résume : l'aveuglement. Aveuglement déplorable qui cache à ceux qui en sont atteints l'usage, l'issue, l'acquisition de la richesse. En ce dernier point surtout l'aveuglement est désastreux. « Si vous êtes riches, enseignait Chrysostome, ce n'est pas pour vous, mais pour les autres » et, contre ceux qui oubliaient cette règle, les « rapaces », comme il les nomme après saint Paul, son indignation n'a pas de mesure. Semblables à ces histrions qui font mille efforts pour apprendre leurs jongleries, mais ne connaissent rien de la vie réelle et sérieuse, ils s'épuisent à la conquête de l'or, et quand ils en sont maîtres, ils ne savent pas l'employer. Et le bouillant orateur ne craignait pas d'affirmer que même les biens acquis par un légitime héritage provenaient d'une source empoisonnée :

Pourriez-vous bien, s'écrie-t-il, en remontant de génération en génération, montrer que cette fortune est juste à son origine ? Non, vous ne le pouvez pas; c'est que nécessairement la source en est empoisonnée par une fraude quelconque. Comment cela ? Parce que Dieu n'avait pas fait au commencement celui-ci riche et celui-là pauvre : au moment de la création, il n'indiqua pas des trésors à l'un en mettant l'autre dans l'impossibilité de les

trouver; il livra à tous la même terre. D'où vient donc que, la terre étant un bien commun, vous en possédez des arpents sans nombre tandis que votre voisin n'en possède pas une motte? « C'est mon père qui me les a laissés », direz-vous. Et qui les a laissés à votre père? — « Ses ascendants. » Il faut bien cependant trouver l'origine, quand on remonte assez haut. Jacob fut riche, mais en récompense de ses travaux (Hom. 12, 4, in 1 ad Tim.).

Chrysostome déclare clairement dans ce texte son mépris des richesses en terres, en maisons et en capitaux des opulents citoyens d'Antioche, richesses malhonnêtement acquises plus d'une fois. Par contre, il admet la légitimité d'une appropriation personnelle lorsque celle-ci est fondée sur le travail. Telle est la richesse pastorale de Job, d'Abraham, des grands cheiks du désert. Cette préférence de notre auteur pour les richesses qui sont le fruit du travail ne l'empêche pas de reconnaître, comme tous les autres Pères, la légitimité des différentes appropriations personnelles légalement admises. Il dépasse néanmoins les autres Pères lorsqu'il développe sa thèse personnelle sur la supériorité de l'appropriation collective. Se posant la question de savoir s'il n'est pas un mal de garder pour soi les biens qui servent à l'utilité générale, il raisonne comme suit :

La terre, avec toute son étendue, n'est-elle pas au Seigneur? Du moment où nos possessions sont celles de notre commun Maître, ne doivent-elles pas aussi profiter à nos co-serviteurs? Tous biens de maîtres sont communs; n'est-ce pas là le régime des grandes maisons? Tous y reçoivent, par exemple, une égale ration de blé; elle sort du grenier de la famille et la demeure du maître est pour tous. Communes également les possessions impériales : les villes, les places, les promenades appartiennent à tout le monde; nous y avons tous droit au même titre... Or, par rapport à ces bien communs, il n'existe aucune contestation, la paix est complète. Mais on se querelle pour des maisons particulières et des capitaux. Ces glaçantes paroles, le *tien* et le *mien*, quelles causes de contestations et d'ennuis! Otez-les, plus de luttes, plus d'inimitiés. Ainsi la communauté nous convient beaucoup mieux et se trouve bien plus dans la nature que la propriété (Hom. 12, 4, in 1 ad Tim.).

Pourquoi dès lors ne pas concevoir le projet d'un État idéal où règnerait une telle communauté des biens ? Chrysostome y a pensé et un jour, c'était à Constantinople, s'est prononcé très nettement pour cette dernière solution. S'il conclut pour la communauté des biens, ce n'est évidemment pas le communisme économique qu'il envisage, mais le communisme religieux de la charité, tel qu'il fut pratiqué dans la toute primitive Église de Jérusalem. Commentant les *Actes des Apôtres*, l'évêque de Constantinople s'arrête avec complaisance à décrire la vie de la première communauté chrétienne où chacun livrait ses champs, ses possessions, ses maisons. « Je ne parle pas, ajoute-t-il, des esclaves car il n'y en avait pas alors, mais probablement on les affranchissait. » Il croit constater que c'est dans la parfaite pauvreté volontaire que résidait la parfaite union des premiers chrétiens car, en se dépouillant de leurs biens, ils tarissaient la source de toute iniquité. C'était comme dans la maison paternelle où tous les enfants sont égaux. Cette égalité parfaite formait d'eux comme une société d'esprits célestes; ils avaient fait de la terre un paradis et touchaient ainsi à la perfection.

Ce régime communiste des fidèles hiérosolymitains, Chrysostome le dépeint en paroles seulement, pour en goûter le charme, puisqu'il est impossible d'en voir la réalité. Toutefois, il ajoute : « Aujourd'hui encore, si cela se faisait, nous vivrions plus contents, riches et pauvres, et les pauvres n'en auraient pas plus de bonheur que les riches. » Et voilà qu'en évoquant devant son auditoire ce touchant souvenir de l'âge d'or de la foi, l'orateur se persuade que ce rêve n'est peut-être pas tout à fait chimérique, même au point de vue économique. Faisons un calcul, dit-il. Il y a à Constantinople cent mille chrétiens. Leur fortune totale se chiffre à un million de livres d'or — ou peut-être à deux ou trois fois cette somme. Il n'y a pas plus de cinquante mille pauvres dans la capitale. Les fonds seront donc suffisants pour pourvoir à leur nourriture de chaque jour; on diminuerait d'ailleurs les dépenses en les faisant manger en commun. Et si les fonds venaient à s'épuiser ? Chrysostome ne croit pas que ce serait jamais le cas car la grâce de Dieu, plus abondante, suppléerait à tout. Les païens eux-mêmes, attirés par la générosité

de cette initiative voudraient contribuer à sa réalisation. Et Chrysostome, suggestionné par cette idée, plus généreuse que sage et éclairée, en parle comme si on allait déjà la mettre à exécution : « Obéissez-moi, et tout s'accomplira heureusement et avec ordre; et si Dieu nous prête vie, je crois bien que nous nous résoudrons pour ce genre de vie » (In Act. Ap., hom. 11, 3; 11, 1; 7, 2-3).

S'emparant de ces textes, certains auteurs en ont conclu que Chrysostome a vraiment voulu tenter un essai de collectivisme proprement dit; s'il n'a pas réussi à mettre son désir à exécution, c'est que ses démêlés avec le pouvoir civil l'en empêchèrent!

A remarquer d'abord qu'il y a de l'hyperbole oratoire dans les paroles de notre auteur, ensuite que ce pieux dessein ne tient que peu de place dans son esprit, enfin que cette communauté des biens qui illustra le berceau de l'Évangile est une communauté de charité supposant : 1) Une pauvreté volontaire telle que l'acceptent les moines. 2) Une sainte fraternité où tous les membres n'ont qu'un cœur et qu'une âme. 3) Un standard de vie pas élevé du tout puisque la frugalité y règne. En un mot, cette communauté des biens est une communauté de pauvreté qui n'est elle-même qu'un dépouillement en vue de gagner la vie éternelle.

Somme toute, les efforts de Chrysostome tendirent moins à faire revivre la physionomie particulière du collectivisme hiérosolymitain qu'à ressusciter l'élan de charité des premiers fidèles. C'est pourquoi il prêche avec un zèle inlassable la charité envers les hommes comme la manifestation la plus parfaite de l'amour de Dieu. Restreindre le paupérisme, supprimer les plus criantes inégalités sociales, subvenir aux besoins des pauvres, voilà les devoirs de la charité. Devoirs que Chrysostome résume en un mot : l'aumône.

L'aumône, aliment de la charité

L'aumône, dans la langue de Chrysostome, a une ampleur beaucoup plus grande que dans l'usage moderne. Pour Chrysostome, l'aumône est l'aliment de la charité; celle-ci se nourrit

et s'entretient par l'aumône. Faire l'aumône, c'est ouvrir son cœur bien large à toutes les misères humaines, tant spirituelles que corporelles. C'est témoigner de véritables bons offices au prochain, tels que secourir les indigents, assister les malades, aider les opprimés, secourir ceux qui sont dans le malheur, pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, donner de bons conseils, etc. L'aumône, en général, comprend donc toutes sortes d'aumônes. Il y a entre elles une hiérarchie. L'aumône spirituelle est plus grande que toutes les autres :

> Elle est meilleure, plus noble et plus parfaite; car, par là, on ne chasse pas la famine, mais une mort funeste. Tel fut le ministère que les apôtres remplirent avec tant de générosité, c'est pour cela qu'ils remirent à des inférieurs la dispensation des aumônes, se réservant de secourir les hommes par l'enseignement (Hom. 25, 4, in Act. Ap.).
>
> Autant le corps est inférieur à l'âme, autant l'aumône corporelle, qui distribue les richesses aux indigents, est inférieure à l'aumône spirituelle qui, par de salutaires avis et de continuelles exhortations, ramène dans le droit chemin les négligents et les paresseux en leur montrant la laideur du vice et la merveilleuse beauté de la vertu qui est selon Dieu (Hom. 3, 4, in Gen.).

Le mot d'aumône vient du sentiment de compassion naturelle qu'excite dans nos cœurs la vue de la souffrance. Il est si naturel à l'homme de s'attendrir sur les douleurs de ses semblables qu'il ne peut voir sans pitié souffrir les animaux : la vue même d'un lionceau l'attendrit. La miséricorde est l'âme du monde. Il est impossible qu'une âme élevée ne soit pas accessible à la commisération, comme il est impossible qu'une âme miséricordieuse ne soit pas une âme élevée. Cette qualité d'âme est celle qui rapproche le plus de Dieu.

> Aussi, dit Chrysostome, si l'on veut être semblable à Dieu, il faut l'imiter dans sa miséricorde. Jésus-Christ ne dit pas : Si vous voulez être semblables à Dieu, matez votre corps, mortifiez votre chair, purifiez votre cœur, élevez votre esprit à lui par la prière; ces vertus, toutes nécessaires qu'elles soient au salut, ne

sont point après tout le caractère et l'essence de Dieu. Mais la bonté, la compassion, la miséricorde et la charité, voilà tout à la fois et la nature de Dieu et son ouvrage (Hom. 40, in Jo.).

L'aumône à elle seule est plus parfaite que la virginité; elle est supérieure aux austérités et au martyre même; la raison en est tout indiquée :

> Car être vierge, jeûner, coucher sur la dure — si pénible cela soit-il à la nature humaine — ne regarde que celui qui accomplit ces actes; cela ne contribue au salut de personne d'autre. L'aumône, au contraire, s'étend à tous et elle embrasse les membres de Jésus-Christ. Or, il y a plus de perfection dans les actes qui s'étendent à un grand nombre que dans ceux qui ne concernent qu'un seul (Hom. 6, 2, in ad Tit.).

La valeur de l'aumône réside donc dans la recherche de l'intérêt commun sous l'inspiration de la charité. Doctrine tout à fait conforme à l'idée que Chrysostome s'est faite du corps mystique du Christ : « *Nous sommes un seul corps, les parties les uns des autres et membres.* Ne nous comportons donc pas comme si nous étions séparés et qu'on ne dise pas : un tel n'est pas mon ami, ni mon parent, ni mon voisin et je n'ai rien de commun avec lui. » (Hom. 15, 3 in Jo.) Sur ces considérations, Chrysostome établit le devoir de la charité et de l'aumône, obligation élémentaire du chrétien. C'est là une chose qui lui est tout à fait propre : « Il n'y a rien qui caractérise le chrétien autant que l'aumône, rien que les infidèles admirent autant que la charité. » (Hom. 32 in ad Hebr.)

De là aussi cette magnifique doctrine de l'identification du pauvre avec Jésus-Christ, que Chrysostome développe d'une façon vraiment saisissante.

Identification du pauvre au Christ

Si nous élevons notre regard vers Dieu, vers Jésus-Christ, vers notre Rédemption, que voyons-nous? Dieu nous a fait l'aumône de son Fils. Or, ce Fils de Dieu s'est montré indifférent à la

richesse et a voulu s'identifier aux malheureux de cette vie. Telle est, en effet, la condition humaine qu'il s'est imposée : il est né pauvre, il a vécu pauvre et parmi les pauvres, il les a proclamés bienheureux; et telle est encore sa sollicitude pour ses compagnons d'infortune qu'il vit en eux : les pauvres sont ses mandataires et ses ambassadeurs. Qui reçoit les pauvres le reçoit. Qui repousse les pauvres le repousse. Ce morceau de pain, cette pièce de monnaie, ce vêtement, cet abri qu'on refuse aux pauvres, c'est au Christ Fils de Dieu, qu'on les refuse. Le Christ veut tenir de nous son pain et son vêtement afin de pouvoir nous rassasier et nous couvrir de gloire éternellement. « C'est pourquoi, semble-t-il nous dire par la voix de Chrysostome, alors qu'il me serait extrêmement facile de me suffire à moi-même, j'aime mieux errer en mendiant, tendre la main devant ta porte, pour être nourri par toi, c'est par amour pour toi que j'agis ainsi. J'aime donc m'asseoir à ta table comme l'aiment tes amis et je m'en glorifie; à la face du monde, je proclame tes louanges et je te montre à tous comme le nourricier de ton Sauveur. » (Hom. 15, 6, in ad Rom.)

Cette doctrine de l'identification du pauvre avec Jésus-Christ est tellement importante, tellement fondamentale qu'elle fera dire à Chrysostome que le pauvre est un temple aussi respectable et même en quelque sorte plus respectable que celui où se consomme le sacrifice eucharistique parce que, sur les autels, on sacrifie Jésus-Christ et que, dans les mains du pauvre, on soulage Jésus-Christ. L'éminente dignité du pauvre est d'être une dignité divine : il est un autre Jésus-Christ. Il est Jésus-Christ continué et éternisé.

> La parole du Seigneur est formelle : *Qui vos suscipit, me suscipit.* Recevoir un pauvre, c'est recevoir Jésus-Christ; soulager un pauvre, c'est soulager Jésus-Christ. Ah ! ne le méprisons pas lorsque nous le verrons affligé de froid et dans la nudité : il s'offre sans cesse à nos regards, dans nos places et dans les voies publiques, à l'entrée de nos églises, dans nos maisons, partout. A chaque heure du jour, nous pouvons, quoique laïc, devenir le prêtre de Jésus-Christ, investi des splendeurs mystérieuses d'un nouveau sacerdoce. Notre autel, quel est-il ? Autel sacré, saint des saints admirable : la main du pauvre. Et la victime ? Notre

aumône elle-même, dont le parfum montera jusqu'au ciel. Quand nous n'accompagnerions pas notre offrande du chant des hymnes sacrés, quand nous nous tiendrions dans le silence, notre bonne action parlera pour nous et plus éloquemment que nous. Dieu recevra de nos mains un sacrifice de louange, non par l'immolation réelle d'une victime, mais par le culte intérieur que lui rend l'âme fidèle (Hom. 20, in 2 ad Cor.).

Le grand évêque tire avec intrépidité les conclusions d'un si haut enseignement. A l'instar de saint Paul, il invite ses fidèles à se revêtir des entrailles de miséricorde : se *revêtir*, afin que la miséricorde soit toujours avec eux, comme un manteau; *d'entrailles de miséricorde*, afin qu'ils imitent l'amour naturel (Hom. 14, 9, in ad Rom.).

Si vraiment Jésus-Christ s'offre à nous dans ses pauvres, le refus de l'aumône constituera un crime de lèse-majesté divine et suffira amplement à notre réprobation. Or, le refus de l'aumône provient de l'attachement à la richesse, de la cupidité et de l'avarice. La richesse mal employée engourdit le cœur. Nous l'avons vu plus haut. On se rappellera comment notre orateur, à la suite d'une audacieuse vitupération, évoqua la personne même du Christ venant supplier les grands et les riches de ne pas déshonorer le christianisme par les caprices d'un luxe sans règle et sans goût. Ainsi donc, pour lui, l'aumône est un précepte de l'Évangile; elle est encore une loi sociale.

Chrysostome répète souvent que l'aumône n'a pas été introduite dans les rapports entre frères au bénéfice de celui qui reçoit, mais de celui qui donne. C'est le bienfaiteur, en effet, qui en tire le principal avantage. Nous avons tous besoin les uns des autres; vis-à-vis du bien d'autrui, chacun de nous est dans une certaine indigence, chacun est solidaire de tous. Le militaire ne peut se passer de l'ouvrier, ni celui-ci du commerçant, ni l'un ni l'autre du cultivateur; le maître a besoin du domestique, le pauvre du riche, le riche du pauvre; celui qui ne peut travailler a besoin de celui qui fait l'aumône. Mais (c'est l'œuvre de l'ineffable sagesse de Dieu), le pauvre est l'homme nécessaire entre tous. Chacun donne à sa manière : le pauvre donne à la société son indigence et ce n'est pas là un moindre don. Sans cette misère humaine à secourir, la société

garderait-elle encore un ferment de bonté? Lorsque le cœur de l'homme n'est pas attendri par cette conviction qu'une nécessité le lie à ses semblables, il devient le cœur d'une bête féroce que rien ne peut apprivoiser (Hom. 17, 2-3 in ad Cor.; 15, 1, in ad Phil.).

La société humaine n'étant tout entière qu'un échange de services, il n'est personne qui ne puisse être utile au prochain, pourvu qu'on veuille agir dans la mesure de ses forces.

> Ne vois-tu pas combien les arbres des forêts sont vigoureux, beaux, élancés, unis, élevés? Cependant, si nous avions un jardin, nous préférerions à ces arbres des grenadiers, des oliviers couverts de fruits; car ces arbres stériles sont pour le plaisir, non pour l'utilité. L'utilité qu'ils peuvent avoir est mince. A eux ressemblent ceux qui ne considèrent que leur intérêt propre; ou plutôt, ils ne leur ressemblent même pas; ils ne sont bons qu'à subir la vengeance, tandis que ces arbres stériles servent à construire des édifices et à en consolider l'intérieur. (...) Ne me dis pas : il m'est impossible d'agir sur les autres. Si tu étais chrétien, l'impossible, c'est qu'il n'en fût pas ainsi. Ce qui est dans la nature d'une chose n'admet pas de contradiction; de même ici : c'est donc dans la nature du chrétien. N'insulte pas Dieu. Si tu disais que le soleil ne peut pas briller, tu l'insulterais. Si tu disais que le chrétien ne peut pas être utile, tu insulterais Dieu et l'appellerais menteur. Car il est plus facile pour le soleil de n'avoir ni chaleur ni clarté que pour le chrétien de ne pas répandre la lumière; il est plus facile à la lumière d'être ténèbres que de voir arriver cela. Ne dis donc pas : impossible; c'est le contraire qui est impossible (Hom. 20, 5, in Gen.).

La charité impose des devoirs à tous, donc tous peuvent accomplir ces devoirs. Mais au temps de Chrysostome, cette charité chrétienne avait peine à se développer dans l'atmosphère empestée d'une société presque semi-païenne; les théâtres, les fêtes et réjouissances publiques, de même que le luxe des vêtements, du train de maison et des équipages, opposaient à son exercice un obstacle puissant. On comprend dès lors que les Pères, et plus particulièrement Chrysostome, aient attaqué les abus auxquels se livraient les riches, en des critiques dont la netteté et la violence rempliraient d'aise les socialistes et les

communistes de nos jours. On entend encore Chrysostome prêcher que le riche est tenu de ne pas oublier les fins universelles de la propriété, qu'il est administrateur des richesses et non point tant pour soi que pour le bien de la société.

Le métier des riches

Chrysostome a magnifiquement défini cette fonction sociale de la richesse dans les sociétés chrétiennes : de même que le laboureur, le pêcheur, le marin, le forgeron, le soldat concourent au bien public par l'exercice de leur métier, le riche y doit collaborer par le déversement de son superflu. S'il ne le fait pas, c'est un organe qui se gorge de nourriture aux dépens des autres. « De même que chaque artisan a son art, de même le riche qui ne sait ni fabriquer l'airain, ni construire un navire, ni tisser, ni bâtir, ni faire aucune chose semblable doit apprendre à user des richesses comme il convient et à faire l'aumône aux pauvres, ce qui est le premier des métiers » (Hom. 49, 3, in 1 ad Cor.). Art sublime, en effet. Les ateliers en sont au ciel, le maître en est Jésus-Christ, la fin en est une béatitude éternelle. Quel soin donc les riches doivent apporter à l'acquisition de leur métier tout grandiose, tout divin! Et comme cet art consiste à donner à la richesse son emploi légitime, combien ils doivent éviter tout emploi qui viole les règles de cet art qu'il leur est donné de cultiver!

Saint Dominique répondait à l'un de ses fils qui lui reprochait de disperser aux quatre coins du monde des disciples à peine réunis : « Entassé, le grain se corrompt; jeté au vent, il porte des fruits. » Chrysostome disait la même chose des richesses : distribuez-les aux indigents et vous les retrouverez à grand intérêt. L'aumône est une semence : dès qu'on l'entasse, elle se pourrit; elle fructifie dès qu'on la sème. Ainsi en est-il du cultivateur, du commerçant, du navigateur. Pour réaliser des gains, ils commencent par lancer des capitaux. Ils courent des risques, c'est vrai, et parfois font faillite; les riches selon Dieu gagnent à coup sûr et toujours. La possession chez ces derniers est vraiment réelle, ils possèdent sans être possédés puisqu'ils

savent disposer de leurs biens comme il convient. S'il faut perdre sa vie pour la retrouver, il faut de même se détacher de ses biens pour les posséder. Chrysostome indique nettement cela : « Ce n'est pas dans la possession, c'est dans le mépris des biens matériels que consiste la véritable richesse. » Le mépris de l'argent ouvre le cœur sur le monde. Pour Chrysostome, l'action charitable du riche, c'est à la fois l'amour qui déborde du cœur et l'aumône qui tombe de la main.

Vae vobis divitibus! Malheur à ceux qui ferment leur cœur à la détresse! Ils deviennent les fléaux de la société. Ne pas faire l'aumône, c'est tromper Dieu et frustrer les pauvres. C'est un vol : *Rapina est non impertiri de tuis facultatibus.* Car ce qu'on possède n'est pas à nous, mais est destiné à nos frères. Notre-Seigneur l'a dit en prononçant la condamnation du mauvais riche : il l'a réprouvé pour avoir joui en égoïste de sa fortune, pour avoir refusé la charité de l'aumône. Dans la pensée chrétienne, l'aumône est une restitution faite à Dieu en la personne des pauvres. Quand le chrétien donne, c'est à Jésus-Christ qu'il donne. Encore faut-il savoir combien donner et comment donner.

La réglementation prudente dont rêve Chrysostome et qu'il prône, c'est que tous aient le nécessaire et s'en contentent. Et c'est à ce point que se ramènent finalement toutes les exhortations de notre orateur. Il le dit avec éloquence et autorité.

> Nous ne prétendons point vous réduire à une pauvreté extrême : nous demandons seulement que vous retranchiez l'inutile et que vous vous contentiez du suffisant. Cela consiste pour vous à avoir ce sans quoi la vie ne peut être vécue. Personne ne vous détourne de cela et ne vous interdit votre nourriture quotidienne : je parle de nourriture et non de luxe, des vêtements et non des ornements... Le superflu, c'est ce qui dépasse le nécessaire. C'est ce qui manque sans que nous cessions pour cela de vivre d'une manière honnête et saine. Dans nos vêtements, notre nourriture, nos maisons et dans tout le reste, tenons-nous-en au nécessaire Le superflu, c'est la même chose que l'inutile (Hom. 19, in 2 ad Cor.).

Il faut donner à celui qui est vraiment dans le besoin. Ici, le discernement s'impose car la misère a sous tous les régimes

ses extrémités. Chrysostome cite même des enfants mutilés dans l'intention d'émouvoir par le spectacle de leurs infirmités la compassion du peuple au profit de leurs barbares parents. Ce sont des escrocs de la charité. S'il est désirable de donner à bon escient, il n'est pas nécessaire, dit Chrysostome, de départager les nécessiteux entre bons et mauvais. « Quand tu verras un être souffrant, ne dis pas : « Il est mauvais », mais, qu'il soit païen ou juif, s'il a besoin de miséricorde, n'hésite pas. Quel que soit son malheur il a droit à être secouru » (Hom. 10, in ad Hebr.). C'est sa spontanéité qui fait la force de la charité. « Au cœur de la charité, comme l'a dit sainte Catherine de Sienne, se trouve toujours la perle de la justice. »

Comment donner? L'aumône ne se réduit pas au don matériel. Elle doit s'accompagner du don de soi-même, avec toutes ses forces, avec tout son cœur. La manière de donner double la valeur du don. Que de tact, que d'abnégation, que d'oubli de soi suppose l'aumône venue du cœur! Sans cela, le don matériel ne laisse que de l'amertume dans l'âme des pauvres.

> Si la faim les a forcés à braver toute honte, elle ne les empêche pas de ressentir les injures. Passer de la faim à la nécessité de mendier, de la mendicité à l'obligation de braver toute honte, de la perte de toute honte à l'obligation d'essuyer tous les affronts : cercle fatal qui donne le vertige à l'âme, jette un voile sur ses yeux et l'entraîne, finalement, à la chute, au désespoir (*De Sac.*, 16-17).

On ne fera jamais assez pour soulager le sort des malheureux. L'Église, au cours des siècles, s'est montrée leur bienfaitrice, mais elle n'a pas le monopole de la bienfaisance. Ses fils y sont tenus comme elle. C'est le message que Chrysostome porta aux chrétiens de son époque. Et il est toujours actuel.

Bruxelles.

Fr. Bruno H. Vandenberghe, O. P.

MARIE DE L'INCARNATION ET LA MISSION

Nous ignorons nos richesses. Combien de prêtres et de religieux, combien de missionnaires ont eu l'occasion de lire les écrits de Marie de l'Incarnation Guyart (1599-1672), Ursuline de Tours et de Québec (qu'il ne faut pas confondre avec Madame Acarie) ? Son cas illustre notre pénurie en fait de spiritualité et de théologie missionnaire. A peine trouverait-on, en effet, tel ou tel article qui analyse la part de la mission dans sa vie, le côté missionnaire de sa doctrine et de son existence[1]. De bons travaux lui ont été consacrés[2]. Cette « Thérèse de nos jours et du nouveau monde[3] » intéresse l'historien et le spirituel

1. Dom Albert Jamet, in *Bulletin de l'Union missionnaire du clergé*, Québec, 1937, pp. 59-72, 99-118; 1939-1940, pp. 155-169.

2. Longtemps oubliée et méconnue, elle a été simultanément remise en honneur par deux articles de *La Vie Spirituelle*, t. VII (1922), pp. 206-231, 309-328, et le tome VI de M. Bremond, 1922, pp. 1-176. La publication des textes par Dom Jamet a beaucoup contribué à une meilleure connaissance de sa doctrine : *Ecrits spirituels et historiques*, 4 vol. parus, Desclée de Brouwer, 1929-1939; *Le témoignage de Marie de l'Incarnation*, Beauchesne, 1931. De sérieux ouvrages ont paru à son sujet : H. Cuzin, *Du Christ à la Trinité*, Lyon, 1936; J. Klein, *L'itinéraire mystique de la Vénérable Marie de l'Incarnation*, Paris, 1938. Sur sa psychologie religieuse, voir P. Renaudin, *Marie de l'Incarnation*, Bloud, 1935 (et son livre de textes, Aubier, 1942), et M. Penido, *La conscience religieuse*, Téqui, 1935. Bonne analyse des sources de sa spiritualité par Dom J. Huyben, *La Vie Spirituelle*, Supplément, mars 1930.

3. L'expression est de Bossuet (*Instruction sur les états d'oraison*, l. IX), mais elle a été employée avant lui (H. Bremond, t. VI, p. 9). Cf. Dom Jamet, I, 55.

à plus d'un titre : qualité de sa doctrine mystique, originalité de son itinéraire mystique[4], occasion donnée aux controverses spirituelles de son temps[5]... L'historien et le théologien de la mission n'ont pas moins à glaner dans cette existence admirable : première religieuse missionnaire, unissant étroitement l'action et la contemplation, authentique mystique de la mission, elle a joué un rôle de premier plan dans la fondation de l'Église canadienne. « Un autre intérêt de ses lettres (comme de celles de saint François Xavier), nous dit le P. de Guibert à propos de la correspondance[6], est de nous donner un magnifique exemple de *spiritualité missionnaire*, qu'il s'agisse de celles qui éclairent sa *vocation* aux missions, ou de celles qui nous redonnent ses premières impressions et premières expériences. » De cette spiritualité missionnaire, nous voudrions donner ici une modeste ébauche.

Auparavant, nous emprunterons à P. Renaudin[7] un bref résumé de sa biographie :

> Telle fut Marie Guyart : cette enfant née au cœur de notre France et de notre peuple, et qui, par bien des traits, nous apparaît comme une image de la race — alerte et raisonnable, prête aux grands desseins comme aux humbles travaux, esprit vif, cœur généreux; telle enfin qu'il en naît aux bords de la Loire ou dans les campagnes voisines, pour le clair, sage et hardi renom de la France. Nous avons vu la fille du maître-boulanger de Tours qui épouse à dix-sept ans un négociant de son quartier, qui passe quelque dix années dans le mariage, le veuvage, le branle du monde et de ses affaires; puis qui se retire au plus

4. Contrairement au schéma classique tracé par saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, elle a connu, après son élévation au mariage spirituel (1637), vingt années de très pénibles épreuves. Lesquelles « ne sont pas orientées à la contemplation, mais à l'action apostolique » (P. Lemaître, *Vie sans Sanctus*, Beauchesne, 1948, p. 176, une des études les plus pénétrantes sur notre mystique). Cf. J. de Guibert, *R.A.M.*, 11 (1930), pp. 196-205; 20 (1939), pp. 84-86. Le P. Dudon rapproche son cas de celui de saint Alphonse Rodriguez. *Ibid.*, pp. 369-387.

5. Sur le sacrifice absolu du salut, voir la lettre de Fénelon à Bossuet publiée dans *R.A.M.*, 18 (1937), pp. 65-88.

6. *R.A.M.*, 18 (1937), p. 205.

7. P. 317.

proche monastère établi sur sa paroisse et devient une humble Ursuline en sa cité, jusqu'au jour où, entraînée par le printemps religieux de son siècle, elle essaime avec deux compagnes jusqu'au Nouveau Monde, et là-bas, dominant avec adresse et courage toutes les difficultés matérielles, fonde un monastère de fortune et le maintient jusqu'à sa mort, devenant ainsi l'une des pierres d'angle d'un grand édifice spirituel, l'Église du Canada.

La prière missionnaire.

« Une épouse de Jésus-Christ a le cœur plus grand que le monde » (Bossuet). Le zèle des âmes semble avoir toujours animé la prière et l'esprit de Marie Guyart. « Toute jeune, nous dit-elle, à la vue d'un prédicateur par les rues, je me sentais portée d'inclination de courir après lui, et de baiser les vestiges de ses pieds : une petite prudence me retenait, mais je le conduisais de l'œil jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue. Je ne trouvais rien de plus grand que d'annoncer la parole de Dieu[8]. » Sa prière accompagnait déjà les hommes apostoliques :

> Il me paraît que, dès mon enfance, Dieu me disposait à la grâce que je possède à présent, car j'avais plus l'esprit dans les terres étrangères pour y considérer en esprit les généreuses actions de ceux qui y travaillaient et enduraient pour Jésus-Christ, qu'au lieu où j'habitais. Mon cœur se sentait uni aux âmes apostoliques d'une manière tout extraordinaire[9].

Durant sa vie dans le monde, non contente d'instruire les domestiques et les gens de la campagne, elle sentait le désir de faire entendre jusqu'aux extrémités du monde la parole de Dieu :

> Je m'étonnais qu'il y eût encore des Turcs, des infidèles et tant de mauvais chrétiens. Je faisais des souhaits de pouvoir crier si haut que tout le monde me pût entendre, et de lui dire qu'il aimât ce grand Dieu, ce Dieu d'amour[10].

8. II, p. 168.
9. III, p. 317.
10. I, p. 179.

L'entrée dans la vie religieuse et la vocation missionnaire vont porter à leur perfection les ambitions missionnaires de sa prière. Devenue Ursuline « pour aider les âmes[11] », elle enflammera de son zèle les jeunes religieuses qui lui sont confiées[12]. « Il y a plus de dix ans, lit-on dans une lettre de mars 1635 (elle est entrée au couvent en janvier 1631), que je suis poursuivie du désir de travailler au salut des âmes[13]. » La vision prophétique qui lui montre un pays effroyable et désolé (le Canada) va mettre le comble à ses aspirations missionnaires. Durant l'octave de Noël 1633, elle voit la Sainte Vierge qui parle à son Enfant « de ce pays et de moi ». Dès lors, elle brûle d'une ardeur nouvelle :

> J'avais toujours eu, dès mon enfance, une inclination pour le salut des âmes, et, dans la suite du temps, ce fut ce qui me fit embrasser la Congrégation des Ursulines. Cette pente s'accrut à mesure que je croissais en âge... Mais après les caresses de la très Sainte Vierge et l'onction que ses sacrés baisers laissèrent en mon âme, mon esprit fut tout hors de moi, et il volait par tout le monde pour chercher les âmes rachetées du Sang du Fils de Dieu[14].

L'élan de sa prière missionnaire a donc atteint toute son ampleur et sa puissance. C'est le moment d'en examiner les caractères. Le son que rend cette prière est étrangement moderne : elle est, en effet, universelle, doctrinale, trinitaire et christologique :

> Donc, à l'âge de trente-quatre à trente-cinq ans, j'entrai en l'état qui m'avait été comme montré et duquel j'étais comme dans l'attente. C'était une émanation de l'esprit apostolique, qui

11. I, p. 261; II, p. 270.

12. Cf. le beau commentaire de l'*Adveniat regnum tuum*, extrait du *Catéchisme* que son fils, Dom Claude Martin, publie en 1684. Texte dans *La Vie Spirituelle*, t. VIII (1923), pp. 555-562. « Ce que nous demandons à Dieu par cette prière est d'une telle importance qu'il est comme la fin de la prédication de l'Évangile. » Voir aussi III, p. 74. Sur la puissance de cette prière, III, p. 60. Cela la rendait prête à partir en n'importe quel pays du monde, II, p. 349.

13. III, p. 46.

14. *Témoignage*, p. 187, cf. II, p. 307.

n'était autre que l'Esprit de Jésus-Christ, lequel s'empara de mon esprit pour qu'il n'eût plus de vie que dans le sien et par le sien, étant toute dans les intérêts de ce divin et suradorable Maître et dans le zèle de sa gloire, à ce qu'il fût connu, aimé et adoré de toutes les nations qu'il avait rachetées de son Sang précieux. Mon corps était dans notre monastère, mais mon esprit qui était lié à l'Esprit de Jésus ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait en esprit dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada et dans les Hurons, et dans toute la terre habitable où il y avait des âmes raisonnables que je voyais toutes appartenir à Jésus-Christ [15].

Comme l'ouverture d'une symphonie, ce passage renferme tous les thèmes énumérés plus haut : aspect catholique, doctrinal et trinitaire, avec une forte accentuation des droits et des intérêts du Christ.

La suite du texte insiste sur le retour au Père. Ces âmes rachetées,

je les présentais au Père éternel, lui disant qu'il était temps qu'il fît justice en faveur de mon Époux, qu'il savait bien qu'il lui avait promis toutes les nations pour héritage, et de plus, qu'il avait satisfait par son Sang pour tous les péchés des hommes...; et que, quoi qu'il fût mort, tous ne vivaient pas...; que je les lui demandais toutes par Jésus-Christ.

On imagine difficilement prière plus pressante, plus haletante, et tout ensemble nourrie davantage de doctrine et d'allusions bibliques. Il faudrait transcrire ces admirables pages pour l'édification et l'enrichissement de notre attitude missionnaire :

Au temps de ma vocation à la mission du Canada [16], dit-elle, toutes les manières et les passages qui traitent du domaine et de l'amplification du Royaume de Jésus-Christ et de l'importance

15. II, pp. 309-310.

16. Ce mot *mission* revient sous la plume de Marie. Il semblé pourtant qu'il n'était pas encore très répandu à cette époque. Dès 1635 (III, pp. 50 et 62), Marie l'emploie suivant l'usage courant des Jésuites. Cf. A.-V. Seumois, *Introduction à la missiologie*, Beckenried, Suisse, 1952, pp. 64-66. Elle revendique le titre de *missionnaire*, III, p. 401.

> du salut des âmes... m'étaient comme autant de flèches qui me perçaient le cœur et qui me donnaient une angoisse amoureuse[17].

« Environ l'an 1635 », Marie reçoit de Dieu un important enseignement : « Demande-moi par le Cœur de Jésus, mon très aimable Fils; c'est par lui que je t'exaucerai et accorderai tes demandes[18]. » Ce recours au Cœur de Jésus va donner une nouvelle impulsion à sa prière missionnaire :

> Il me semblait que je connaissais toutes les âmes rachetées du Fils de Dieu, en quelque coin de la terre habitable qu'elles pussent être, et mon amour se portait à celles qui étaient les plus abandonnées dans les pays des sauvages où je me promenais sans cesse.

La dévotion au Cœur de Jésus — peut-être dépendante des saintes Gertrude et Mechtilde[19] — est d'autant plus remarquable chez Marie de l'Incarnation qu'elle précède d'une quarantaine d'années les grandes révélations faites à Marguerite-Marie (1673). Dès 1866, le P. Ramière proposait l'Ursuline du XVII^e^ siècle en modèle aux associés de l'Apostolat de la Prière[20], ajoutant, sans assez de nuances peut-être : « Cette admirable servante de Dieu, ... eut pour le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ une dévotion extraordinaire dans un temps où cette dévotion, étant encore inconnue, elle n'en pouvait rien avoir appris des hommes. »

Et il transcrit, pour l'usage des adhérents de l'Association, la belle prière de Marie, dont il nous faut donner au moins quelques extraits. En 1661, elle confiera qu'elle pratique cette dévotion au « suradorable Cœur de Jésus » depuis près de trente ans[21] :

> ... et voici à peu près comme je m'y comporte, lorsque je suis libre, en parlant au Père éternel et à son divin Fils :

17. Cité par H. Bremond, VI, p. 163.
18. *Cf. La Vie Spirituelle*, Supplément, mars 1930, p. 116.
19. *Ibid.*
20. *Messager du Sacré-Cœur*, 1866, t. IX, pp. 166-167. Dévotion plus trinitaire que la dévotion courante. Cf. Cuzin, pp. 113-121.
21. *Témoignage...*, pp. 309-311. Lettre du 16 septembre 1661 à son fils (éd. par Richaudeau, t. II, p. 197).

C'est par le Cœur de mon Jésus, ma Voie, ma Vérité et ma Vie que je m'approche de vous, ô Père éternel. Par ce divin cœur, je vous adore pour tous ceux qui ne vous adorent pas, je vous aime pour tous ceux qui ne vous aiment pas, je vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui, par mépris, ne vous reconnaissent pas. Je veux, par ce divin Cœur, satisfaire au devoir de tous les mortels. Je fais en esprit le tour du monde pour y chercher toutes les âmes rachetées du Sang très précieux de mon divin Époux, afin de vous satisfaire pour toutes par ce divin Cœur. Je les embrasse pour vous les présenter, par lui, et par lui je vous demande leur conversion. Hé quoi! Père éternel, voulez-vous bien souffrir qu'elles ne connaissent pas mon Jésus, et qu'elles ne vivent pas en lui qui est mort pour tous? Vous voyez, ô divin Père, qu'elles ne vivent pas encore. Ah! faites qu'elles vivent par ce divin Cœur, je vous présente tous les ouvriers de l'Évangile, afin que par ses mérites vous les remplissiez de votre Esprit-Saint...

Je ne crois pas qu'il y ait dans toute la littérature missionnaire catholique de page plus pleine, plus riche de sens, plus dense à la fois doctrinalement et affectivement. Chaque jour de sa vie, Marie pratiquait ainsi la prière de suppléance : son âme ardente voulait compenser tout ce qui manquait de foi et d'amour au monde païen. Par le Cœur de son Jésus, elle voulait procurer au Père une gloire parfaite et sans défaut.

Étant encore à Tours, sa vie entière se passait dans ce désir et cette imploration.

Je ne voyais plus d'autre pays pour moi que le Canada, et mes plus grandes courses étaient dans le pays des Hurons, pour y accompagner les ouvriers de l'Évangile, y étant unie d'esprit au Père éternel, sous les auspices du Sacré-Cœur de Jésus, pour lui gagner des âmes. Je faisais bien des stations par tout le monde; mais les parties du Canada étaient ma demeure et mon pays... même en prenant ma réfection, c'étaient les mêmes fonctions et courses dans le pays des sauvages pour y travailler à leur conversion et aider les ouvriers de l'Évangile. Et les jours et les nuits se passaient de la sorte [22].

22. II, pp. 316-317.

Toutes les Sœurs étaient requises pour cette imploration ardente[23]. Elle appelle cela joliment les « poursuites auprès du Père Éternel[24] ». Elle continuera cette pratique jusqu'à sa mort et ses derniers mérites seront réservés à ses chers sauvages[25]. Au Canada, ses compagnes ont la même ferveur missionnaire :

> Notre-Seigneur, dit-elle de Marie de Saint-Joseph[26], lui avait donné une vocation extraordinaire pour demander la conversion des nations de cette Amérique, l'affermissement de notre colonie française et la sainteté pour notre communauté. Ces trois choses occupaient entièrement son esprit quand elle s'entretenait avec Dieu. Elle me disait quelquefois en confiance : « Il ne m'est pas possible de rien faire dans mon intérieur que pour ce pauvre pays, et il me semble que Dieu ne demande que cela de moi... »

Ainsi la prière missionnaire a été le ressort secret et le climat permanent de ces âmes de choix.

La vocation missionnaire.

La prière apostolique de Marie, on l'a vu, a précédé sa vocation missionnaire; elle n'a pas moins reçu de celle-ci une nouvelle impulsion et comme une consécration. Cette vocation mérite d'être étudiée en elle-même à cause de son caractère exceptionnel et de sa valeur doctrinale. Nous avons peine à comprendre la nouveauté d'un pareil fait, devenu courant de notre temps, surtout depuis le siècle dernier. Marie et ses compagnes furent les premières religieuses missionnaires enregistrées par l'histoire de l'Église[27], au moins en ce qui concerne les congrégations en

23. II, p. 327.
24. P. 329.
25. Cf. *Témoignage...*, pp. 246, 294-295, 326, 330. Cf. II, p. 373; III, p. 91.
26. Cité par Renaudin, p. 267.
27. Cf. G. Goyau, *La femme dans les Missions*, Flammarion, 1933. Cf. III, pp. 48 et 59, cité par M. T. L. Penido, *La conscience religieuse*, p. 186. Peut-être faut-il mettre une sourdine à l'affirmation de D. Jamet, puisqu'il y eut en Amérique latine des cloîtres de moniales dès le XVI[e] siècle. Cf. G. Goyau, p. 18. Sur la vocation canadienne de Marie, voir un article du même, *La première française missionnaire*, dans *Études*, t. 227 (1936), pp. 145-168.

partie actives. Le projet de quitter son cloître apparaissait à Marie « en apparence contre toute la raison humaine[28] », sans compter la mauvaise réputation dont jouissait alors le Canada[29].

Mais Dieu voulait ce départ et saura bien le réaliser. Nous n'avons pas ici à conter les divers événements qui en permirent la réalisation et la manière dont la Providence les a menés. D'un côté, il y eut l'appel formel et précis des Jésuites dans leurs relations qui éveillèrent beaucoup d'écho dans les cloîtres de France et frayèrent la voie à ces « Amazones du grand Dieu », dont parlait le P. Le Jeune[30]. De l'autre, la parole de Dieu qui retentit simultanément et par une conjonction merveilleuse au cœur de Mme de la Peltrie et de Marie de l'Incarnation. Dans l'octave de Noël 1633, celle-ci eut la vision prophétique du Canada à laquelle nous avons déjà fait allusion. Alors, elle ne savait rien encore du Canada[31]. Elle vit donc la Sainte Vierge et son Enfant dans un « grand et vaste pays, plein de montagnes, de vallées et de brouillards épais qui remplissaient tout... La Sainte Vierge, Mère de Dieu, regardait ce pays, autant pitoyable qu'effroyable... Lors, je la vis... regarder son béni Enfant, auquel sans parler elle faisait entendre quelque chose d'important à mon cœur. Il me semblait qu'elle lui parlait de ce pays et de moi et qu'elle avait quelque dessein à mon sujet, et moi, je soupirais après elle, ainsi mes bras étant étendus[32] ». Dans cette vision, Marie était accompagnée d'une « dame séculière », en qui elle reconnut plus tard Mme de la Peltrie.

Il n'est pas indifférent que cet appel soit parvenu à la future missionnaire par l'intermédiaire de Notre-Dame. En combien de vocations Marie n'a-t-elle pas joué un rôle analogue? Aussi bien, toute l'activité apostolique de la religieuse restera sous ce patro-

28. III, pp. 55 et 84.

29. *Ibid.*, p. 195.

30. G. Goyau, *op. cit.*, pp. 21-24.

31. Cf. II, p. 310, note *a* et 313. Il faut sans doute lire 1633 et 1634 au lieu de 1634 et 1635. Le songe date, en effet, de décembre 1933, cf. III, p. 75. Dom Jamet a dû changer d'avis entre la publication du tome II et celle du tome III.

32. II, pp. 303-306. Voir aussi le texte dans *Témoignage*, pp. 183-185. Renaudin, pp. 134-135. III, pp. 67-70 (première mention dans une lettre à D. Raymond de Saint-Bernard).

nage marial. Pour elle, être missionnaire, c'est aller dans un pays « faire une maison à Jésus et à Marie[33] ». Expression simple et familière, mais qui nous fait penser à la doctrine traditionnelle de la mission-implantation de l'Église, et à la place privilégiée que tient la dévotion à Notre-Dame dans les jeunes et nouvelles chrétientés. Une autre fois, elle joindra à Jésus et Marie saint Joseph, patron de la Nouvelle France, qui lui était apparu aussi dans sa vision prophétique sous la forme d'un « homme vêtu de blanc », « gardien de ce lieu[34] ». Aux moments difficiles, le secours de Notre-Dame surviendra, ferme et triomphant. Ainsi, après l'incendie du monastère (décembre 1650), la Vierge Marie renforce son courage :

> ... mon esprit, que je ressentis fort et rempli de courage pour vaquer nuit et jour à cet ouvrage (de la reconstruction), que je regardais appartenir à la très Sainte Vierge, notre très digne Mère et Supérieure.

Peu de temps auparavant, la supérieure, en effet, avait eu l'inspiration « de lui donner et remettre la charge entre les mains et de la supplier de vouloir être notre première et principale supérieure[35] ».

> Je la regardais donc en ce dessein, comme ma conduite et ma toute (*sic*) après Dieu... je la sentais, sans la voir, auprès de moi, m'accompagnant partout dans les allées et venues... En chemin faisant, je m'entretenais avec elle, lui disant : « Allons, ma divine Mère, allons voir nos ouvriers. »

33. « Lors cette adorable Majesté me dit ces paroles : « C'est le Canada que je t'ai fait voir; il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie. » Ces paroles qui portaient vie et esprit en mon âme, en cet instant la rendirent dans un anéantissement indicible au commandement de cette infinie et adorable Majesté », II, p. 316. Cf., III, p. 70. Traces d'un « esclavage » spirituel de l'Ursuline envers Notre-Dame, *Témoignage*, p. 311. Sur sa dévotion envers la Vierge, voir le beau travail du P. DE LUBAC, dans H. DU MANOIR, *Maria*, III, Beauchesne, 1954.

34. II, p. 324, cf. p. 304. Le Canada avait été consacré à saint Joseph en 1624.

35. II, p. 440. Cf. III, p. 84 : « J'ai beaucoup de confiance en la Très Sainte Vierge, et je ne peux m'ôter de l'esprit qu'elle aime la Nouvelle-France et que c'est elle à qui il faut avoir recours. C'est mon unique refuge... » (lettre du 2 octobre 1635). Cf. *Témoignage*, p. 323.

Il faut surtout mentionner ce 15 août 1647 où Notre-Dame la fit triompher de « la révolte des passions et tentations d'aversion » et lui donna définitivement la paix. C'était pour elle le signal de la fin de la nuit et de cette purification douloureuse qui la rendit plus digne de sa vocation apostolique [36].

Ces caractères d'exception et d'influence mariale n'épuisent pas le contenu original de cette vocation missionnaire. Tout comme la prière de notre héroïne, son appel à l'apostolat prend sa source dans la contemplation trinitaire et particulièrement dans la dévotion au Christ, roi des âmes. On sait qu'à trois reprises son esprit fut « élevé et absorbé en la vue de la très sainte et auguste Trinité [37] », ce qui fit une forte impression sur son âme et alimenta sa contemplation durant plusieurs années. Et Dieu lui signifiait :

> La première fois que je me manifestai à toi, c'était pour instruire ton âme dans ce grand mystère; la seconde fois, c'était à ce que le Verbe prît ton âme pour son épouse; mais à cette fois, le Père et le Fils et le Saint-Esprit se donnent et communiquent pour posséder entièrement ton âme [38].

Désormais, la toile de fond sur laquelle tout va désormais s'inscrire est de nature trinitaire. Sa vocation apostolique ne pouvait pas ne pas en être influencée. En effet, son zèle pour les âmes découle de plus en plus de la contemplation de la Sainte Trinité :

> Le Saint-Esprit ... m'avait donné la clé des trésors du sacré Verbe Incarné... (et celui-ci) me nourrissait et me découvrait ses biens et le souverain domaine et pouvoir que son Père lui avait donné sur les cœurs, par les victoires qu'il avait remportées sur l'empire de la mort et de l'enfer, par l'effusion de son Sang précieux [39]... Dans une intime union avec sa divine Majesté, j'avais connu que mon Époux était comme le sein et la poitrine du

36. III, p. 418.

37. II, pp. 233, 251, 285. Les dates respectives furent 1625, 1627 et 1631. Seule la dernière vision eut lieu après son entrée dans la vie religieuse. Au passage, Marie de l'Incarnation note l'intelligence de l'Écriture que Dieu lui a donnée, ainsi II, pp. 308-309 : ce serait le lieu de signaler le lien entre Bible et mission.

38. II, p. 286.

39. II, p. 308.

> Père éternel, duquel découlait un grand fleuve et torrent de grâces qui était son Saint-Esprit.

De la plénitude et de l'exubérance de cet Esprit rejaillissait au dehors l'influx apostolique[40] : c'est donner en un mot le vrai contenu de la mission.

La royauté du Christ est le fondement de son zèle apostolique. Selon le mot de M. Cuzin, Marie de l'Incarnation est l'apôtre du Christ-Roi[41]. Le petit enfant de la vision prophétique apparaît comme le véritable roi spirituel du Canada. La « Mère de la belle dilection[42] » s'adresse à lui et lui parle en secret, comme pour obtenir son appui et sa faveur dans la réalisation de son dessein. L'amour du Christ met au cœur de l'Ursuline un grand désir de le faire aimer :

> Cela a mis dans mon âme un extrême désir de la vie apostolique, et sans regarder mon imbécillité, il me semblait que ce que Dieu me versait dans le cœur était capable de convertir tous ceux qui ne le connaissaient pas et ne l'aimaient pas[43]. Il me serait impossible, continue-t-elle, de vous dire les communications intérieures que j'ai continuellement avec mon cher Époux sur ce sujet. Il me fait voir cette entreprise comme la plus grande, la plus glorieuse et la plus heureuse de toutes les fonctions de la vie chrétienne.

Chaque page de sa correspondance fait mention de son désir et de ce qui l'enflamme : la pensée que le Christ a racheté les âmes par son sang, qu'il en est le Roi, mais n'en est pas aimé, que Dieu n'est pas loué, glorifié, etc.

> J'étais toute dans les intérêts de ce divin et suradorable Maître et dans le zèle de sa gloire, à ce qu'il fût connu, aimé, adoré de toutes les nations qu'il avait rachetées de son Sang précieux[44].

40. *Ibid.*, p. 308.

41. Cuzin, pp. 108-118. Cf. Dom Jamet, II, p. 108 : « Le zèle pour promouvoir l'extension du règne du Christ dans le monde sera désormais l'un des traits les plus accentués de la vie apostolique de Marie. De là son insistance sur la royauté de Jésus-Christ dans sa *Relation* et dans sa correspondance. »

42. III, p. 69.

43. III, p. 49.

44. II, p. 310.

Tout cela ne détournait pas son regard de la Trinité Sainte :

> Je ne quittais point du tout le Père éternel pour postuler en sa faveur, comme si j'eusse été son avocat, à ce que son héritage lui fût rendu [45].

« Et pendant qu'elle plaidait une si belle cause, conclut M. Cuzin [46], sa contemplation de la Trinité continuait. Bien plus, c'était la contemplation dans toute son ampleur : Dieu et le monde ayant retrouvé au regard de cette âmé leur union indissoluble, telle que le Christ l'a consacrée.. »

Un dernier trait serait à souligner. Cette vocation missionnaire, pour s'affimer et parvenir à son comble, doit passer par les purifications mystiques.

> La divine Majesté me voulant entièrement dépouiller et dénuer de mon propre vouloir dans les œuvres mêmes qu'elle m'avait commandées, voulant que tout fût d'elle et non de la créature, me le fit connaître et expérimenter un jour en oraison devant le Saint-Sacrement [47].

Sentiment d'impuissance devant la conversion du monde païen, angoisse à la pensée de son indignité, conscience plus vive de la fragilité de sa vie sensible, désaccord entre l'activité extérieure et la vie intérieure, effort douloureux vers la conformité parfaite et la parfaite soumission : Marie va supporter ce purgatoire durant plus de vingt ans, jusqu'à l'Assomption 1647. Le P. Lebreton a fait l'analyse inimitable de ce long dépouillement [48]. Cette expérience nous introduit au cœur même de la vie mystique de tout apôtre.

45. *Ibid.*, p. 312.
46. P. 113.
47. II, p. 323.
48. *Tu solus Sanctus*, pp. 183-184. Il faut relire et méditer ces pages capitales.

L'esprit missionnaire.

Le 1er août 1639, la chaloupe du gouverneur, M. de Montmagny, amenait les religieuses à terre. On ne peut songer à décrire ici les multiples activités de Marie de l'Incarnation durant les trente-trois années qui lui restent à vivre. Supérieure de sa communauté à plusieurs reprises et, dans l'intervalle, économe, éducatrice des jeunes françaises et des jeunes sauvages, conseillère, bâtisseuse, épistolière; sans cesse aux prises avec mille difficultés matérielles ou spirituelles, jalousée, combattue, devant unifier une communauté partagée par les traditions de l'esprit en deux tronçons, encourageant et soutenant tous ceux qui s'adressent à elle, et ils sont nombreux, faisant face aux menaces des Iroquois et au défaitisme des timides, elle mérita bien vraiment de l'Église et de la Nouvelle-France. Nous essaierons de décrire l'esprit qui la guida en ses multiples occupations et qui a fait d'elle un modèle du missionnaire.

L'amour du pays et de ses populations est la note qui frappe en premier lieu dans son attitude. Non contente de baiser la terre qu'elle appelait « le paradis terrestre des Hurons et du Canada[49] », elle déborde d'enthousiasme, à son arrivée, dans ses confidences sur les sauvages et sauvagesses. Elle les appelle « nos très chers frères[50] » et préfère se tenir en leur compagnie qu' « en celle des belles dames ». Ne l'accusons pas d'idéalisme en parlant de ses premiers contacts, elle déclare : « La divine Majesté donnait une si grande ferveur et courage à mes sœurs que pas une n'avait de dégoût des maux et de la saleté des sauvages[51]. » Bien plus, son amour va résister à la lente morsure du temps : « Par la bonté et la miséricorde de Dieu, la vocation et l'amour qu'il m'a donnée pour les sauvages est toujours la même. Je les porte tous dans mon cœur[52]. » Au concret, les travaux des religieuses n'avaient parfois rien d'enviable :

> Les sauvages sont très sales et leurs boucanages les rendent

49. III, p. 106.
50. II, p. 368.
51. *Ibid.*, p. 369.
52. *Ibid.*, p. 373.

de mauvaise odeur, outre qu'ils ne se servent pas de linge. Tout cela ne nous était point à dégoût; au contraire, c'était à l'envi à qui dégraisserait nos chères séminaristes lorsqu'on nous les donnait. Notre-Seigneur nous a toujours conservé cette grâce, que nous avons trouvée être nos délices parmi ces chères âmes rachetées du Sang de Jésus-Christ, et nous n'y trouvions rien que d'agréable [53].

Cet amour, inspiré par une foi fervente, s'attachait tout naturellement aussi aux langues indigènes. Là encore le Seigneur vient au secours de la religieuse qui n'était plus toute jeune (elle arrivait au Canada à quarante ans).

D'abord cette étude d'une langue si disproportionnée à la nôtre me fit bien mal à la tête, et me semblait, qu'apprenant des mots par cœur et les verbes... que des pierres me roulaient dans la tête, et puis des réflexions sur une langue barbare! Tout cela me faisait croire qu'humainement je n'y pouvais réussir. J'en traitais amoureusement avec Notre-Seigneur, lequel m'aida en sorte qu'en peu de temps j'y eus une très grande facilité, en sorte que mon occupation intérieure n'en était point ni empêchée ni interrompue. Mon étude était une oraison qui me rendait suave cette langue qui ne m'était plus barbare. J'en sus assez en peu de temps pour pouvoir instruire nos chers néophytes en tout ce qui était requis en leur salut [54].

Le zèle anime cette laborieuse étude :

Le désir de parler fait beaucoup; je voudrais faire sortir mon cœur par ma langue, pour dire à mes chers néophytes ce qu'il sent de l'amour de Dieu et de Jésus, notre bon Maître [55].

Dans la suite, elle apprit plusieurs dialectes nouveaux, et à l'âge de soixante-huit ans, on la voit enseigner les langues aux jeunes sœurs et composer des dictionnaires :

(du Carême à l'Ascension), j'ai écrit un gros livre algonquin de choses saintes tirées de l'Histoire Sacrée, avec un dictionnaire

53. II, p. 370. Cf. III, p. 190. « Aussi est-ce un paradis terrestre... » (p. 194).
54. II, pp 369-370.
55. III, p. 216.

et un catéchisme iroquois que l'on estime un trésor. L'année dernière, j'écrivis un gros dictionnaire algonquin à l'alphabet français, outre un autre que j'ai déjà à l'alphabet sauvage... Mais après que nous aurons fait tout ce qui nous aura été possible, nous devons croire que nous sommes des serviteurs inutiles; et moi en particulier, qui ne suis qu'un petit grain de sable au fond de l'édifice de la nouvelle Église [56].

Ces patientes études linguistiques ne sont qu'une des rudes épreuves du missionnaire. A ses diverses tâches, Marie apportait un amour étonnamment chaud de la Croix. Qui a mieux décrit comment la mission est bâtie de croix et de personnes crucifiées ?

Il me sembla que j'étais en une rue ou ville toute neuve en laquelle il y avait un bâtiment d'une merveilleuse grandeur. Tout ce que je pus découvrir à mes yeux était que ce bâtiment était tout construit, en lieu de pierres, de personnes crucifiées. Les uns ne l'étaient qu'à mi-jambes, les autres un peu plus haut, les autres à mi-corps, les autres en tout le corps, et chacun avait une croix qu'ils tenaient selon qu'ils étaient crucifiés. Mais il n'y avait que ceux qui étaient crucifiés par tout le corps qui la tinssent de bonne grâce. Je trouvais cela si beau et si ravissant que je n'en pouvais ôter ma vue [57].

Elle fit vœu plus tard de tout accepter de ce qui était crucifiant à sa nature [58] :

... cette affection m'a donné de grandes croix; et les plus affligeantes que j'aie souffertes depuis quinze ans... ont été au sujet de nos néophytes algonquins, montagnais et hurons, qui depuis

56. Lettre de 1667. Citée par Renaudin, pp. 306-307. Voir la liste de ses travaux linguistiques, I, p. 47. Elle avait appris le huron à cinquante ans (Renaudin, p. 254). Elle savait l'algonquin, l'iroquois et le huron.

57. II, pp. 348-349. Cf. un peu plus tard cette vision prophétique : « J'eus une vue prophétique de ce qui me devait arriver en Canada. Je vis des croix sans fin, un abandon intérieur de Dieu et des créatures en un point très crucifiant, que j'allais entrer en une vie cachée et inconnue », etc. (*ibid.*, p. 348). *Témoignage*, p. 284 : « Pour bien goûter la vocation de Canada, il faut de nécessité mourir à tout, etc... Ma vie est toute tissue de croix »; p. 291 : « ... les ouvriers de l'Évangile... des martyrs vivants. » Cf. p. 314.

58. II, p. 373.

dix ans ont été la proie de leurs ennemis. Je ne pourrais jamais exprimer les angoisses et les agonies intérieures que j'ai souffertes en chaque occasion.

On dirait un écho des confidences de saint Paul.

Plus que la patience, il me semble que l'humilité et la pauvreté caractérisent l'âme missionnaire de Marie. Elle a été agie par l'Esprit en toute docilité et conscience de son néant. Sa vision mystique de Dieu et de sa pureté était trop claire pour qu'elle ne ressentît pas sa misère en elle-même et dans son action.

> Mon occupation intérieure est une vue de l'être infini de Dieu. Et comme il est tout et que je ne suis rien, mon cœur est si satisfait en tout que le plus grand de mes plaisirs est de voir que je ne suis rien [59].

Elle confesse qu'elle est le néant et l'impuissance même, capable de mettre des millions d'obstacles aux signalées faveurs de Dieu. « De vérité, je suis une grande pécheresse qui ai des lâchetés sans nombre, des puérilités et des faiblesses indicibles [60]. » Dieu travaille l'âme pour lui découvrir toujours plus sa bassesse.

> Les effets que porte cet état sont un anéantissement continuel et une véritable et foncière connaissance qu'on est le néant et l'impuissance même, une basse estime de soi-même et de son propre opérer, que l'on voit toujours mêlé d'imperfection, de quoi on a l'esprit convaincu, ce qui tient l'âme dans une grande humilité, quelque élevée qu'elle puisse être [61].

Finalement, le Seigneur établit l'âme de l'apôtre dans une parfaite pauvreté d'esprit, « cette sublime vertu que je voyais tenir le haut bout dans la vie sublime du Fils de Dieu, car dans elle je voyais toutes autres vertus renfermées et son but n'était que le pur et nu amour qui dans sa simplicité n'a plus que Dieu seul [62] ». Ainsi, l'âme parvient à « un véritable état de victime

59. Cité par Renaudin, p. 251, n.
60. II, pp. 450-451.
61. *Ibid.*, p. 464.
62. *Ibid.*, p. 451.

et consommation continuelle, si épouvantable à la nature pour sa subtilité, qu'il faudrait l'avoir expérimenté pour croire jusqu'à quel point il réduit la créature en la plus noble portion d'elle-même ». Ce dépouillement total fut l'aboutissement pour Marie de tous ses états antérieurs. Ainsi l'apôtre n'a de vie que par la sève du Verbe incarné qui est son divin Esprit, et c'est le haut point de la vie spirituelle et la consommation des saints, que de n'avoir plus de vie qu'en lui[63]. Dès lors, nous avons la parfaite unité de la contemplation et de l'action[64].

Parvenu à ce point de notre étude, nous nous rendons bien compte que nous n'avons fait que balbutier et que nous n'avons rien dit. Ce sera assez de bonheur si ces quelques pages incitent les apôtres et spécialement les missionnaires à recourir directement aux textes de Marie de l'Incarnation. Ils y alimenteront à la fois leur prière et leur action et s'avanceront dans la connaissance de Dieu et le service de son Royaume. Une conclusion se dégage nettement, pensons-nous : c'est le lien étroit dans la vie de Marie entre la mystique et l'apostolat. Aux trois niveaux que nous avons signalés (prière, vocation, esprit missionnaire), toute l'inspiration et la force viennent de l'union mystique avec Dieu. La mission se nourrit d'intériorité. La contemplation de Dieu engendre la charité apostolique. La mission veut des êtres qui se soient approchés de l'amour trinitaire, de la pureté divine, des êtres qui aient vu Dieu.

André Rétif, S. J.

63. L'étude de la pauvreté spirituelle selon Marie de l'Incarnation fournirait un beau sujet de réflexion et de méditation. Cf. *Témoignage*, pp. 234, 239, 293, 364, 324, 327 (II, pp. 452-461). Il faudrait y faire rentrer la docilité au directeur et aux supérieurs, la docilité aux circonstances aussi et aux inspirations divines. L'apôtre selon le cœur de Marie de l'Incarnation, comme selon le cœur de saint François Xavier, est agi par l'Esprit en toute circonstance. C'est un « mystique », en donnant à ce mot toute sa force amoureuse de passivité supérieure, un mystique de l'action. Cf. F.-X. Léon-Dufour. *Saint François Xavier*, La Colombe, 1953. Cf. II, p. 428.

64. Cf. *Témoignage*, p. 308, et l'étude du P. Lebreton signalée dans la note 47.

MARIA ERZBERGER

On parle souvent des difficultés que présente la réalisation d'une vocation religieuse à beaucoup de jeunes filles d'aujourd'hui; voilà qui peut donner un intérêt tout particulier à l'histoire d'une carmélite moderne assez peu connue. C'est l'histoire d'une jeune fille pleine de vie, d'une grande intelligence, habituée à mener une vie intéressante de voyages et de discussions politiques et qui s'est trouvée soudain plongée par la volonté de Dieu dans un petit couvent de carmélites âgées où elle était, comme elle le disait elle-même avec humour, « l'unique représentante du XX[e] siècle ».

Née en 1902, Maria était la fille de Matthias Erzberger, l'éminent homme politique catholique allemand, lui-même un vrai chrétien et un vrai Européen et, justement pour cette raison, fort impopulaire dans une Allemagne qui n'allait pas tarder à produire Hitler. Il fut l'un des signataires du traité de paix de Versailles. Il s'était opposé à la bureaucratie prussienne et aux opulents propriétaires terriens, et le Vatican le tenait en haute estime. Son importance politique mise à part, c'était un homme profondément religieux : à l'occasion de la première communion de Maria, il écrivit dans le livre de prière qu'il lui donnait : « Chère Maria! Le plus beau jour de ta vie est le 14 avril 1912, jour où Jésus est entré pour la première fois dans ton cœur innocent. Sois toute ta vie préparée ainsi à le recevoir, qu'il vienne comme distributeur de la grâce, ou comme juge. C'est l'unique souhait de ton père. »

Maria était une enfant pleine de vie et d'esprit. Quelques années plus tard, elle se heurtera pour la première fois aux antiques règles conventionnelles du comportement des jeunes filles pieuses. C'était en 1916. Elle était en vacances dans un couvent d'Offenburg où l'une de ses tantes était religieuse. Un jour, elle dansait et sautait dans les cloîtres quand l'une des religieuses l'arrêta : « Mais, Maria, comment pouvez-vous faire la folle après avoir reçu la sainte communion ce matin ? » Stupéfaite, la fillette la regarda : « Mais, ma Sœur, ce n'est sûrement pas un péché ? »

La vivacité de son esprit n'était qu'un aspect de sa nature riche et complexe, capable de sentiments profonds. Quelque temps après ce petit incident, elle apprit un événement qui allait donner une autre orientation à ses pensées. Un clerc haut placé de l'entourage de Benoît XV, Mgr Helmut von Gerlach, avait quitté l'Église et épousé une riche protestante hollandaise. Maria se trouva pour la première fois face à face avec l'apostasie, car Mgr von Gerlach avait souvent fréquenté la maison de son père. Quand elle eut appris son histoire, elle alla se jeter à genoux devant l'image du Sacré-Cœur, et là, elle réalisa pour la première fois ce que signifient l'oblation de soi, la réparation et le besoin d'âmes complètement données à Dieu dans une vie d'expiation.

Les événements des années suivantes devaient confirmer cette première intuition de sa vocation profonde. Sa santé, qui n'avait jamais été robuste, donna de sérieux soucis à ses parents et, en automne 1917, elle fut envoyée dans un couvent de Bavière pour un séjour prolongé. Elle y était arrivée depuis peu quand son père la fit venir à Munich pour la présenter au nonce du pape, Eugène Pacelli, qui venait d'être nommé évêque titulaire de Sardes. Le nonce lui fit la magnifique promesse d'aller célébrer une messe pontificale au couvent où elle résidait.

Maria en attendait le jour avec impatience. Mais Dieu ne faisait que commencer à lui apprendre le chemin du renoncement qu'elle devait suivre toute sa vie. Quand, au mois de mai suivant, Mgr Pacelli arriva au couvent pour tenir sa promesse, la jeune fille ne put suivre cette messe qu'elle avait si ardemment désiré entendre car elle était dangereusement malade d'une pneumonie. Elle ne s'en remit que très lentement. A la fin de l'été 1918, elle put retourner chez elle à Berlin. Là, un nouveau choc l'at-

tendait : son frère mourut de la grippe en octobre. En suivant son enterrement, elle se préparait à mourir elle-même, car sa santé déclinait de nouveau rapidement. Les médecins pensèrent que seul le repos en Suisse pouvait la sauver; elle partit donc pour St-Moritz accompagnée de sa mère et de sa petite sœur. Elle se rétablit très vite pendant les huit mois qu'elle y passa. Elle prenait part à tous les amusements et excursions. Mais, en même temps, la frivolité du petit clan mondain de St-Moritz, si différent de ce que Dieu lui demandait, la heurtait profondément. Ce fut là, dans l'élégante station d'altitude suisse, qu'elle se sentit pour la première fois appelée à entrer dans un Ordre voué à la pénitence. En 1920, elle lut l'*Histoire d'une âme* de sainte Thérèse de Lisieux et fut convaincue que Notre-Seigneur la voulait au Carmel.

Mais qu'allait dire son père qui l'aimait si tendrement lorsqu'il apprendrait que sa fille de dix-huit ans voulait le quitter pour aller s'enfermer dans l'un des Ordres les plus austères de l'Église? Ce fut le moment, pour l'homme politique moderne, de montrer que les mots qu'il avait écrits huit ans plus tôt dans le livre de prière de sa fille exprimaient en vérité ses convictions les plus profondes. Quand Maria lui parla de son désir, il fut profondément remué. Au Moyen-Age, répondit-il, les rois et les empereurs s'estimaient privilégiés quand leurs filles voulaient devenir les épouses du Christ : il ne voulait pas être moins généreux.

En avril 1921, M. et Mme Erzberger, accompagnés de Maria et de sa petite sœur Gabrielle, partirent pour la petite ville hollandaise de Echt, où Maria avait été acceptée comme postulante au Carmel local, fondation allemande. Elle franchit la clôture le 14, jour anniversaire de sa première communion. Quand les portes se refermèrent derrière elle, son père s'effondra et pleura comme un enfant.

Maria ne pleura pas. Elle fit résolument le sacrifice de se séparer d'une famille tendrement aimée. Elle ne savait pas encore que le moment de la séparation était le plus facile de son offrande : elle avait devant elle des mois et des années qui allaient être un temps de long combat sans rémission, la lente et douloureuse adaptation à une vie de sacrifice constant.

Elle avait voulu s'offrir en victime d'expiation, ce qui est une

vraie vocation carmélitaine. L'idée est assez exaltante, surtout pour des âmes ardentes de jeunes. Il est très possible de s'imaginer soi-même en toute bonne foi offrant généreusement des souffrances sans nombre, supportant patiemment la maladie et la contradiction, et se réjouissant de tout. En imagination, c'est bien ainsi. Maria se croyait prête à tout, mais elle se rendit bientôt compte de son erreur.

Lorsque sainte Thérèse fonda ses Carmels réformés, elle les voulut voués à la pénitence. Quand une jeune fille du XVII^e^, du XVIII^e^ et même du XIX^e^ siècle y entrait, la différence entre sa vie quotidienne chez ses parents et celle qu'elle allait mener au Carmel était grande, en vérité, mais de loin pas autant, ni aussi mortifiante, que pour ses sœurs du XX^e^ siècle, et en particulier pour celles habituées à vivre dans les pays du Nord. Pour Maria, le contraste la submergea à un tel point qu'il la brisa presque. Cela commença avec les vêtements. Elle était habituée aux commodes jupes courtes de la mode des années 1920, qui lui laissaient la grande liberté de mouvements exigée par son tempérament vivant. Il lui fallait à présent porter de lourds vêtements descendant aux chevilles, avec l'humiliant résultat de s'accrocher partout. Il lui arrivait trop souvent d'entraîner les choses après elle, signalant son passage à travers le couvent par un bruit mal édifiant. Vinrent ensuite l'inconfort d'une cellule étroite et l'installation plus que primitive pour la toilette. Pour une jeune fille du temps de sainte Thérèse, la petite cruche brune d'eau froide et la minuscule cuvette de fer étaient ce dont elle avait l'habitude de se servir, mais pour la jeune fille du XX^e^ siècle habituée à avoir constamment de l'eau chaude et une salle de bain à sa disposition, ce fut l'une des plus dures pénitences. Maria regardait tristement ses mains, déformées et crevassées par les travaux du ménage auxquels elle n'était pas habituée — et pas d'huiles ni de crèmes pour les adoucir! Toute cette dureté était-elle vraiment nécessaire? Puis ce fut la pensée qu'elle devrait regarder tout ce qu'on lui donnerait, même ce qui correspondait à la plus stricte nécessité, non comme un droit, mais comme une aumône dont elle devrait être reconnaissante! Le bon sens de la jeune fille moderne — et cette jeune fille avait pour père le ministre des Finances! — se révoltait carrément. Elle fit elle-

même à sa maîtresse des novices le plus éclairant récit de ses difficultés :

> Serai-je jamais capable de regarder les choses qu'on me donne comme des aumônes ? Je vois parfaitement qu'il doit en être ainsi, mais alors je souffre de tant de tentations ! Je les écrirai très ouvertement. C'est permis n'est-ce pas ? Votre Révérence n'en sera-t-elle pas choquée ?
>
> Les supérieures ne donnent pas les choses de leur propre poche : elles les achètent avec notre argent. N'est-il pas plus que juste qu'on me donne ce dont j'ai besoin ? Je ne le demande pas comme une aumône : j'ai apporté de l'argent au couvent, [etc.]. Quelquefois, en vérité, cela m'est si dur que je me mets à penser que les Sœurs qui n'ont pas apporté de dot devraient travailler dur pour être au moins de quelque utilité au couvent et que le couvent n'ait pas à les entretenir avec l'argent des autres.

Naturellement, elle s'accusait de méchanceté à cause de ces pensées.

Au milieu de ces difficultés qui donnaient parfois à la jeune postulante l'envie de tout abandonner, un coup fatal s'abattit sur Maria : le 26 août, un peu plus de quatre mois après l'entrée de sa fille au Carmel, Matthias Erzberger était assassiné par des ennemis politiques tandis qu'il se rendait à la messe. Dans le premier étourdissement de son chagrin, Maria se demanda si la volonté de Dieu ne serait pas qu'elle rentrât à la maison, au moins pendant quelque temps, pour assister sa mère et sa petite sœur âgée seulement de sept ans. Tout convergeait vers une décision de ce genre. Mais elle savait à présent, en pleine connaissance de ce qu'une vie de carmélite signifiait pour elle, qu'elle n'aurait peut-être pas la force de la reprendre, une fois sortie du couvent.

L'attitude profondément chrétienne de sa mère lui rendit les choses plus faciles. Jamais elle ne suggéra à sa fille, même de la façon la plus discrète, de revenir temporairement à la maison. Six semaines après la mort de son mari, elle refit avec la petite Gabrielle le voyage d'Echt pour assister à la prise d'habit de Maria. Quand la porte de la clôture s'ouvrit pour quelques

heures sur la postulante en robe de mariée, celle-ci sanglota dans les bras de sa mère. Six mois auparavant, son père bien-aimé lui avait dit au revoir au même endroit; six mois de souffrance intense pour la jeune fille gâtée, dont la plus dure était cette dernière perte douloureuse. La joie de ce jour de vêture devait en prendre un caractère plus purement surnaturel; l'intensité en était teintée de gratitude filiale envers le Vicaire du Christ, Benoît XV, qui avait envoyé à la jeune religieuse un très affectueux télégramme de félicitations.

La cérémonie terminée et sa famille partie, les épreuves de Maria recommencèrent avec une vigueur renouvelée. La pire de toutes était sa complète solitude. Pendant des années, elle fut l'unique novice; toutes les autres Sœurs appartenaient à une autre génération, en vérité même à un autre siècle, et elles auraient pu être sa mère ou même sa grand-mère. Son père qui l'avait traitée de bonne heure en grande personne lui avait souvent parlé des besoins du temps, des intérêts de l'Église et de l'Europe. Elle avait un esprit ouvert, vif et pénétrant que ces conversations avaient développé et rendu avide d'une substantielle nourriture intellectuelle et spirituelle. Avec la meilleure volonté du monde, les Sœurs de Echt étaient dans l'impossibilité de fournir à la jeune novice les conversations et les centres d'intérêt auxquels elle avait été habituée. Et il n'y avait pas une seule religieuse de son âge pour l'aider! En vérité, elle était désespérément solitaire et souffrait profondément du mal du pays.

Elle aurait eu bien des excuses si elle s'était apitoyée sur son propre sort. Mais sainte Thérèse avait ordonné à ses filles d'être viriles. Sœur Gertrude, comme s'appelait Maria depuis sa vêture, cherchait à faire tout ce qui pouvait être agréable à Dieu et à sa sainte Mère, et c'est ce qui lui permettait de surmonter ses difficultés : elle montrait toujours un visage souriant et, au dedans, se remettait totalement au Sacré-Cœur par un acte formel de consécration. Cela ne voulait pourtant pas dire que tout fût apaisé. Son premier hiver au Carmel lui fut rendu plus difficile par les lourds vêtements qu'elle dut porter à cause de l'absence de chauffage dans les cellules, ce qu'elle trouva fort éprouvant. C'est pourquoi la prieure lui ordonna de partager

l'infirmerie chauffée avec la maîtresse des novices qui était tombée malade. Cela ne lui plut pas trop, car elle aimait avoir un coin à elle. L'obéissance religieuse était quelque chose que l'indépendante jeune fille moderne trouvait dur de pratiquer. Elle avait à demander fréquemment pardon pour ses réponses trop vives. Elle écrivit un jour à la maîtresse des novices une note dans laquelle elle confessait de façon désarmante : « Oui, c'est ainsi que cela se passe : on veut être humble, et l'orgueil, la volonté propre et l'amour de soi surgissent de tous les côtés. »

La lutte contre son moi fut rendue encore plus pénible par de douloureuses épreuves spirituelles qui allaient croissant depuis sa première profession, en octobre 1922. Les longues heures de prière prescrites par la règle du Carmel lui devinrent un temps de vide absolu et d'ennui. Dieu semblait être bien loin, et son unique consolation était la pensée que « nous pouvons mourir à tout moment ». A côté de cela, ses mouvements vifs continuaient à causer toutes sortes de petits accidents dont le plus notable fut la chute d'un plateau garni au beau milieu du réfectoire; il lui fallait accepter à cause de cela bien des corrections et « baiser la terre » plus fréquemment qu'il n'est d'usage même pour des novices. Il lui arrivait souvent de se sentir désespérément fatiguée, mais ses supérieures tenaient bon et l'obligeaient à aller tout de même à l'office de nuit.

Dans toutes ces batailles, elle trouva aide et compréhension auprès de sa maîtresse des novices. Après sa profession perpétuelle, en octobre 1925, ce dernier appui lui fut aussi enlevé. Ce que cela a pu représenter pour elle, nous le voyons par un pathétique petit billet :

> Si Votre Révérence savait ce que j'éprouve ! Je souffre une réelle agonie à la pensée de ma future solitude. Dans cette calamité, mon cœur tend de toute sa force vers ma petite Mère afin de sentir encore un peu de satisfaction naturelle en ces derniers jours... Que Votre Révérence veuille bien pardonner à une enfant malheureuse. Je ne peux vous dire ce que souffre mon cœur, et je suis encore plus malheureuse de me voir réagir ainsi. Mais je prie Votre Révérence de ne pas se tourmenter, je secouerai cela.

Après tout, elle n'avait jamais que vingt-quatre ans à l'époque.

Ses paroles n'ont pas la résonance héroïque de celles de sainte Thérèse de Lisieux, mais nous ne devons pas perdre de vue que sainte Thérèse avait ses sœurs dans le même couvent, dont la simple présence physique a dû être pour elle une certaine aide; tandis que Sœur Gertrude était affreusement seule : « L'unique représentante du XX^e siècle! » C'est en quoi sa lutte est représentative de celle de toute une génération de jeunes filles qui trouvent la vie traditionnelle des couvents tellement plus dure à vivre qu'elle ne le fut pour leurs « mères en religion » et dont les besoins préoccupent de plus en plus les autorités.

Dans sa solitude, Sœur Gertrude commença même par prendre en aversion les Sœurs, si différentes d'elle-même, avec qui elle allait devoir partager chaque jour de sa vie. Cette aversion pour la communauté finit par s'accompagner d'une autre encore plus amère et plus terrifiante : l'aversion de Dieu, du Christ, de Notre-Dame. Dans les temps anciens, on n'aurait pas manqué d'attribuer au démon de telles tentations que trahissait parfois son comportement extérieur. Pourtant, dans son cas, il semble que l'explication naturelle puisse suffire : une jeune fille moderne, vivante, a été plongée tout d'un coup dans un monde qui lui est complètement étranger, un monde d'un autre temps, parmi des femmes dont la vie passée, les traditions et les centres d'intérêt ne pouvaient être plus différents des siens. Dès les premiers mois de son postulat, elle a été engagée dans une lutte continuelle, ne connaissant que de temps à autre de brèves oasis de paix et de bonheur. Une telle vie aurait été un miracle psychologique si cette tension sans rémission n'avait pas trouvé quelque relâche par une période de perte de contrôle de soi.

Son bon sens lui fit trouver le remède le plus efficace : elle s'obligea à réduire l'orage intérieur au silence par un dur travail. Elle avait été nommée infirmière et il y avait tant de Sœurs âgées dans la communauté qu'elle avait amplement l'occasion de s'oublier elle-même et d'oublier ses luttes en soulageant les souffrances des autres. Elle s'en acquitta avec une merveilleuse charité, y apportant beaucoup de soin et de circonspection. Pendant ces années, elle prépara plusieurs religieuses à la mort.

En août 1929, son office fut arrêté net par une maladie que les médecins ne surent pas diagnostiquer : elle fut terrassée

subitement par une très forte température, tandis qu'apparaissaient de larges plaques indolores sur sa jambe droite. Il lui fallut quitter son couvent pour aller en observation dans un hôpital. Pendant ces mois d'éloignement, elle fut douloureusement éprouvée par des rumeurs dont les unes disaient qu'elle ne voulait pas retourner au Carmel et les autres que les Sœurs n'approuvaient pas son long séjour à l'hôpital. Bien que sa mère fût auprès d'elle, elle se sentait étrangère dans « le monde » et l'idée que ses Sœurs pouvaient douter de son désir de retourner parmi elles lui causait une peine amère. Les malentendus furent éclaircis, mais, après son retour, affaiblie par la maladie et les luttes des années précédentes, elle dut endurer une dernière épreuve : d'un caractère naturellement gai et optimiste, elle se trouva plongée dans une obscurité complète. La vie lui semblait insupportable. Il lui semblait impossible de croire à la miséricorde de Dieu : n'était-il pas une puissance impitoyable qui ne cherchait qu'à détruire les hommes ? Ses propres pensées la terrifiaient : seules les assurances réitérées et les paroles de réconfort de ses supérieures pouvaient lui donner quelque apaisement et l'empêcher de succomber à la tentation de quitter le couvent; elles seules connurent les intenses souffrances qu'elle devait supporter.

Ces épreuves durèrent trois ans. Sœur Gertrude en sortit complètement purifiée, l'esprit mûri, calme et sereine. Sa prière devenait de plus en plus intense. En 1933, pour la fête de saint Ignace, une grâce décisive lui avait été accordée. Depuis ce jour elle progressa rapidement sur le chemin du sacrifice de soi et de l'union à Dieu. Les Sœurs plus âgées, que ses manières vives avaient tant choquées, étaient fières d'elle; les plus jeunes (depuis qu'elle avait quitté le noviciat, il s'était rapidement rempli) la révéraient comme un exemple à imiter, car son visage irradiait la paix intérieure et le bonheur qu'elle avait atteints à travers ses longues années de souffrance.

L'Ordre fondait de grands espoirs sur elle pour l'avenir; elle allait être nommée maîtresse des novices. Mais, en août 1937, les étranges taches et les ulcérations réapparurent sur sa jambe droite. Elles augmentèrent rapidement et son corps tout entier ne tarda pas à être torturé de souffrance. La fièvre et les hémor-

ragies l'affaiblissaient rapidement : on lui donna l'Extrême-Onction et le médecin estima finalement qu'il était indispensable de la faire hospitaliser. On ne pouvait pourtant rien lui faire de plus que quelques piqûres. Elle fut alors avertie qu'elle était perdue : il s'agissait d'une affection de la moelle des os. Elle demanda à être ramenée immédiatement au Carmel. Quand elle y arriva sur son brancard, elle se mourait, incapable même de remuer les lèvres.

Après sa mort, le 17 septembre 1937, la prieure révéla à la communauté que Sœur Gertrude avait offert sa jambe, puis plus tard sa vie à Dieu pour le Saint-Père, Pie XI, pendant une maladie de sa jambe au début de l'année, pour qu'il soit épargné et puisse continuer à travailler pour l'Église dans ces temps difficiles. Son offrande était mentionnée dans une lettre du cardinal Pacelli, le nonce qui avait un jour chanté une messe pontificale, tandis que Maria Erzberger était clouée au lit par une pneumonie dans le couvent où il la célébrait, et qui devait, deux ans plus tard, devenir lui-même le successeur de Pie XI. « L'héroïque esprit de sacrifice, écrivait-il, que la Sœur disparue a montré à l'égard du Père de la chrétienté est bien digne d'une fille de la grande sainte d'Avila. Je n'ai pas manqué d'informer le Saint-Père de cela, et son cœur a été profondément touché par la générosité et le sacrifice de soi d'une telle dévotion. »

Maria Erzberger avait rempli sa vocation. Elle avait voulu être une victime de réparation; la rude école de parfaite abnégation lui avait appris le sens total du mot. Elle ne vécut pas assez longtemps pour voir la conversion de ce prêtre dont l'apostasie avait allumé la première étincelle dans son âme; neuf ans après sa propre mort, Helmut von Gerlach, alors en Angleterre, appelait un prêtre pendant sa dernière maladie et mourait repentant, réconcilié avec Dieu et l'Église.

HILDA-C. GRAEF.

Traduit de l'anglais par F. RORET.

LES DOMINICAINES GARDES-MALADES DE BOURG

Lorsqu'en 1860 Mère Térèse Farré fonda l'œuvre des gardes-malades dominicaines du Cœur immaculé de Marie, de Bourg, son premier règlement portait cet article :

Notre désir étant d'établir notre œuvre sur les bases d'une grande pauvreté, il nous paraît désirable que les Sœurs tendent de toutes leurs forces à maintenir cette pauvreté en sorte qu'elles se regardent comme les dépositaires des pauvres; ainsi le linge, les meubles, l'argent, les provisions, toutes ces choses seront le domaine des pauvres dont la communauté sera la *Procure*, et elle ne pourra s'en servir que pour ses besoins, mais il lui sera absolument défendu de thésauriser même dans la prévision de dépenses à faire; elle ne devra compter pour se soutenir ni sur des rentes ni sur des souscriptions de personnes séculières, mais tout attendre de la divine Providence qui ne lui manquera pas.

La communauté donnera ses prières, ses veilles, ses biens, toutes ses bonnes œuvres à Notre-Seigneur dans la personne des pauvres et des malades et elle compte que Notre-Seigneur lui donnera le nécessaire pour le temporel et une riche moisson d'âmes.

En 1865, rédigeant nos premières Constitutions, notre Mère fondatrice ajoutait au paragraphe précédent :

Le service des malades est gratuit, c'est la base fondamentale sur laquelle Notre-Seigneur édifiera l'Œuvre, et aucune influence, aucune préoccupation, aucune circonstance ne peut modifier cette règle; la prudence humaine doit se taire lorsque Dieu parle, et c'est Dieu qui veut que l'Œuvre s'accomplisse ainsi. Il est aisé de prévoir les inconvénients, mais Notre-Seigneur a dit : *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice et le reste vous sera donné par surcroît.*

Cette parole du divin Maître est suffisante pour nous animer de la plus parfaite confiance.

Tant que les Sœurs chercheront uniquement le Royaume de Dieu, elles auront, sans qu'elles s'en mettent en peine, le surcroît promis par Notre-Seigneur, mais le contraire arriverait si la prudence humaine étouffait en elles cette voix de Dieu qui leur dit, surtout à elles, de chercher d'abord le Royaume de Dieu.

C'est à titre d'*aumônes* et non à titre de *paiement* qu'elles reçoivent ce que leur offrent les malades. Or l'aumône ne peut pas être exigée, c'est pourquoi elles reçoivent avec reconnaissance ce qui leur est offert, mais elles n'exigent jamais rien.

De l'observance *stricte* de ce point des Constitutions dépend *absolument* la vie de l'Œuvre que Dieu a fondée et veut conserver dans la plus grande pauvreté.

Les Constitutions de la congrégation, révisées par Rome, conservent cet article essentiel qui la caractérise :

Le service des malades est *gratuit*. C'est la base fondamentale de l'Œuvre, pour que Notre-Seigneur soit servi avec plus de détachement dans la personne des pauvres et avec plus d'abandon à sa sainte Providence. Ce sera donc à titre d'aumônes et non à titre de paiement que nous recevrons ce qu'on voudra bien nous offrir pour les soins donnés aux malades.

La pensée de notre fondatrice s'est appuyée sur les promesses de l'Évangile :

Quiconque aura quitté maison, ou frères, ou sœurs, ou père ou mère ou enfants, ou champs, à cause de mon nom, il recevra LE CENTUPLE *et aura la vie éternelle en possession* (Mt., 19, 29).

Ne vous mettez point en peine disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous, de quoi nous vêtirons-nous ?... Votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et sa Justice et tout cela vous sera donné en plus (Mt., 6, 31-33).

Mère Térèse Farré a été inspirée de fonder sa congrégation sur la confiance totale en ces promesses de Notre-Seigneur, elle a voulu la gratuité absolue de son œuvre, moins pour *faire la charité* que pour porter au monde le témoignage de sa foi en la parole de Dieu et lui révéler, par sa pauvreté, la valeur transcendante du Royaume de Dieu.

Elle n'a pas voulu que, dans sa famille religieuse, la pauvreté se réduisît à un bon usage des biens de ce monde, et que le Royaume de Dieu fût considéré comme un ordre social plus équitable.

Elle a compris que, par cet apostolat fait de détachement, nous pouvions manifester la souveraineté absolue et paternelle de Dieu, sur qui nous comptons plus que sur une sécurité assurée par nos industries ou encore par ce qu'on appelle la « charité organisée » dans l'État.

De plus, Mère Térèse Farré savait que travailler au Royaume de Dieu dans la pauvreté, c'est reconnaître les pauvres comme ses frères, c'est pourquoi elle a voulu que ses filles n'acceptent que les aumônes qui sont la subsistance du pauvre et les met à son niveau.

Par là, elle a laissé aux pauvres eux-mêmes la faculté, et donc la joie, de nous faire l'aumône à leur tour, en si peu que ce soit, resserrant ainsi les liens de la fraternité et écartant à la fois l'écueil du paternalisme qui donne sans vouloir de retour, et l'appât du gain qui risquerait de guider nos activités.

Si elle a décidé que notre apostolat s'étendrait aussi aux riches, c'est qu'elle a songé aux secours à apporter à la pauvreté spirituelle des âmes; pauvreté qui peut se rencontrer en tous, mais elle a néanmoins indiqué de donner toujours la préférence aux pauvres.

Cet amour de la pauvreté est une des notes de la congrégation qui l'a hérité non seulement de sa fondatrice, mais encore du Bienheureux Père Dominique qui, au célèbre Chapitre de 1220, ayant réuni à Bologne des représentants de toutes les maisons de son Ordre, eut pour première recommandation la pratique de cette vertu et en exigea l'application immédiate, tandis que les Pères Capitulaires décidaient avec lui que l'Ordre n'aurait aucune possession et vivrait absolument des aumônes des fidèles.

Mère Térèse Farré avait rêvé pour sa congrégation cette même abstention de tout revenu, suivant en cela l'exemple de son Bienheureux Père; en fille obéissante de l'Église, elle dut y renoncer; du moins fut-il que ce qu'elle fut autorisée à conserver soit maintenu par celles qui continuent son œuvre, surtout en un temps où l'on recommande « la fidélité à l'esprit des fondateurs, le retour aux origines de manière à réchauffer l'esprit paternel ou maternel qui a présidé à la fondation, l'attachement à ce quelque chose d'immuable qu'est son but spécial et son esprit caractéristique ».

La congrégation n'a pas négligé d'évoluer en tout ce qui était nécessaire pour s'adapter aux exigences de notre temps et de l'apostolat actuel, particulièrement en ce qui touche la formation technique des Sœurs, afin que celles-ci puissent conserver leur influence auprès des malades en ne se montrant pas inférieures à celles qui exercent les mêmes fonctions dans le monde.

Elle est prête à tous les sacrifices pour se maintenir à la hauteur de

sa tâche, dans cet ordre matériel, mais, poursuivant un but tout spirituel à travers cette activité auprès des corps malades, elle désire conserver ce qui lui permet le plus d'atteindre les âmes des membres souffrants de Jésus-Christ.

Du reste, le Saint-Père nous le dit : « Là où travaillent les religieuses qui ont dans leur cœur l'esprit vivant de leur Institut, qui sont prêtes chaque jour à donner leur vie pour l'amour du Christ en faveur des infirmes, il règne une atmosphère dans laquelle la vertu accomplit des merveilles que ni l'invention technique ni le médecin ne peuvent accomplir. » (Allocution au Congrès des religieuses, 8 décembre 1950.)

La Sécurité Sociale est née du « *manque de sécurité* »; cette sécurité humaine, avait été historiquement cherchée :

ou dans la *possession de la terre;*

ou dans la *régularité du travail* de l'artisan et de l'ouvrier;

ou dans la *valeur stable du capital argent.*

Or, tout cela a disparu, en attendant autre chose... dans des structures nouvelles; l'homme d'aujourd'hui est donc obligé de s'accrocher à la Sécurité Sociale.

Mais la pauvreté de la congrégation ne s'appuyait sur aucun des trois fondements précédents. Donc la Sécurité Sociale ne peut pas l'intéresser directement.

Avoir recours à elle serait s'appuyer sur une garantie humaine qui peut se justifier chez d'autres, mais enlèverait à notre congrégation sa caractéristique de confiance en la bonté paternelle de Dieu, dont la puissance secourable ne dépend pas des conditions actuelles de vie.

De plus, ce serait renoncer à porter au monde le témoignage de notre foi aux promesses de l'Évangile et la preuve tangible que Dieu demeure fidèle à les réaliser. Depuis plus de quatre-vingt-dix ans, la congrégation vit de miracles et, de nos jours comme au temps de la fondation, nous touchons du doigt le surnaturel et donnons aux autres l'occasion de le découvrir. Dans toutes les classes de la société et parmi toutes les opinions ce refus d'une sécurité humaine provoque des mots comme ceux-ci, prouvant que les âmes réfléchissent devant un fait qui leur ouvre des horizons inconnus jusqu'alors :

« Vous, au moins, vous vivez ce que vous croyez.

« Vous êtes pauvres, mais vous ne vous contentez pas de paroles, vous nous venez en aide, tandis que le Parti nous fait depuis des mois des promesses dont nous attendons toujours la réalisation.

« Votre grande force, c'est la façon dont vous pratiquez votre œuvre. Les incroyants ne comprennent pas pourquoi vous êtes gratuites, mais cela les frappe et les fait réfléchir.

« C'est beau de marcher ainsi, alors que maintenant c'est la course à l'argent.

« Nous ne pouvons pas vous *payer*, car autre chose de faire quelque chose par amour, autre chose de le faire pour de l'argent. »

Jamais la pensée que, ne nous faisant pas *payer*, nous pouvions être « riches », n'a effleuré personne et n'a enrayé notre apostolat; au contraire, le seul fait que nous acceptons les *aumônes* nous classe dans la catégorie des « pauvres » et cette pauvreté effective nous donne accès dans tous les milieux, sans que nous soyons dépendantes d'aucune classe de la société.

Voici, entre beaucoup d'autres, quelques faits tangibles manifestant les interventions de la Providence :

En 1860, Mère Térèse trouvait 1.600 francs dans la caisse sans pouvoir s'en expliquer la provenance; durant ces dernières années, ce sont dix mille francs trouvés en surplus, après multiples vérifications et confrontations avec les livres de comptes.

Au début de l'œuvre, on a vu le vin, les haricots se multiplier; tout récemment, c'était un tonneau de vinaigre épuisé qui dura encore des semaines.

Lorsque nos premières Mères ou Sœurs étaient malades, la Providence envoyait les aliments nécessaires au régime; à présent, lorsqu'une Sœur a besoin d'un médicament coûteux ou a le désir d'un fruit ou d'une gâterie difficiles à se procurer à cause de la saison, sans que nous le réclamions ou même laissions supposer le besoin, le nécessaire et même ce superflu nous arrivent.

Si nous donnons aux pauvres des fruits, légumes, épicerie ou autres, c'est non seulement l'équivalent, mais très souvent le double qui est renvoyé par la Providence, et correspondant exactement aux denrées offertes : du pain pour le pain, deux kilos de sucre pour un, quatre litres de vin pour deux, etc. Nous avions pris en charge un jeune garçon pour le sortir de son milieu et le faire entrer dans une école professionnelle; il fallait un trousseau qu'on parvint à constituer en faisant appel à des âmes charitables ou en prenant à la Procure de la communauté, entre autres, une couverture et six serviettes de table. Deux jours après, une malade ignorante de la chose et qui, soignée depuis longtemps, ne nous avait jamais rien donné, voulut témoigner sa reconnaissance : elle tira de son armoire quatorze serviettes neuves, non encore coupées, de son trousseau; la semaine suivante, une confortable couverture nous était envoyée, la donatrice ne se doutant pas davantage qu'elle arrivait en remplacement.

Une petite Sœur converse avait besoin de bonnes galoches pour faire

la lessive : deux mille francs. Le couvent ne les ayant pas, on ferait encore durer les vieux sabots. Or, peu après, une paire de galoches toutes neuves, exactement à la mesure de la Sœur, était apportée par une personne qui les trouvait trop justes pour elle après les avoir portées une fois.

Ces dernières années, au noviciat, les rideaux du dortoir étaient revenus de la lessive en piteux état. En s'ingéniant à combiner on parvint à en reconstituer plusieurs, mais il en manquait trois : impossible de faire la dépense pour le moment, on se confie à la Providence. Deux ou trois semaines après, on apportait de grands rideaux de calicot, ... juste pour faire les trois manquants; il resta une bande de cinquante centimètres de long sur vingt de large, environ.

Appelées à Rome en septembre 1952 pour le Congrès des Supérieures générales, ayant fait l'acte de foi pour les dépenses envisagées, dix-huit mille francs nous étaient envoyés en une semaine, sans aucune demande de notre part, couvrant largement les frais de déplacement. Déjà en 1947, pour un voyage dans un couvent de Dominicaines du Midi dont le but nous semblait utile, mais dont la décision était un peu conditionnée aux dépenses, une somme tout à fait inattendue : remboursement par un notaire, après dix-huit mois, de frais qu'il eut remords d'avoir exigés de religieuses pauvres, venant juste au moment où elle était nécessaire, levait toutes les hésitations.

Voulant fournir la sacristie d'un calice un peu plus moderne que ceux possédés, nous pensions utiliser pour cela quelques bijoux. Avant que le projet fût mis à exécution, le calice nous était offert d'où nous l'attendions le moins et sans que personne eût connaissance de nos intentions.

Nous désirions vivement posséder un ornement complet pour les messes solennelles, mais ne disposions que d'une somme insuffisante pour l'achat du tissu. Néanmoins, par l'entremise du frère d'une de nos Sœurs, employé dans une grande maison de soierie, on nous fit espérer un accommodement pas trop onéreux. Le directeur de la maison fit tisser spécialement pour nous les vingt-deux mètres de damas représentant une valeur d'au moins trente-cinq mille francs, puis lorsque le travail fut achevé, tint à nous l'offrir, ajoutant comme pour motiver ce beau geste : « Vous ne demandez jamais rien. »

Obligées d'envoyer nos jeunes Sœurs faire leurs études d'infirmières à l'école de Grange-Blanche, à Lyon, nous devions verser régulièrement, en 1950-1952, une pension mensuelle de dix mille francs. Nous ne les avions pas..., mais chaque mois, souvent les premiers jours, parfois le tout dernier, au moment du départ de nos étudiantes venues en vacances, les dix mille francs nous arrivaient, et de sources

très diverses : de la main à la main, déposés dans la boîte aux lettres ou sur un meuble de la porterie, par des personnes ignorant la nécessité où nous nous trouvions. L'une d'elles, d'une famille connue de très vieille date, n'était pas venue au couvent depuis plus de trente ans; demandant des prières, s'excusant de sa longue abstention et de la « modicité » de son offrande, l'enveloppe remise à la Mère prieure contenait les dix mille francs. Une autre fois, nous avions seulement la moitié de la pension : on vient nous chercher pour ensevelir un consul étranger, mort subitement dans un hôtel. Après l'ensevelissement on remettait cinq mille francs aux Sœurs. Pour les vacances de Pâques, nos deux élèves ayant passé la moitié du mois au couvent, cinq mille francs seulement étaient nécessaires : il ne vint pas davantage...

En 1949, nos toitures ébranlées par les explosions de 1944 avaient besoin d'une réfection totale sans que nous puissions compter sur des indemnités de dommages de guerre, tandis que la chaudière du chauffage central, qui remplissait son office depuis 1914, devenait inutilisable. Il fallait un million. Nous ne pouvions compter, pour le couvrir, sur les Assurances Sociales, et pourtant déjà sollicitées à leur sujet, nous nous demandions s'il n'y aurait pas là un signe de Dieu qu'il nous faudrait les accepter. Pour en avoir la preuve, il fut dit que si d'ici deux ans nous ne pouvions solder la dette que ces travaux représenteraient, nous nous y déciderions. Or, sans aucun appel de notre part, la Ligue féminine d'Action catholique, avec l'approbation de Mgr l'évêque de Belley, ouvrait une souscription dans la seule ville de Bourg. Accueillie avec enthousiasme, même par les communistes, qui apportaient leurs offrandes lorsque les ligueuses n'avaient pas osé se présenter chez eux, le million était recueilli en trois mois. Le signe de la Providence nous a semblé suffisamment clair...

Le 22 août 1949, fête du Cœur immaculé de Marie, qui nous couvre de son patronage, la Procureuse s'aperçoit qu'il ne reste que quarante-six francs dans la caisse. Comment vivre les dix jours restants ? La Mère prieure adresse une prière confiante à la Sainte Vierge : une heure et demie après, quinze mille francs nous étaient apportés que nous n'attendions pas.

Un de nos couvents, obligé à des réparations urgentes, se voyait, à la veille de les régler, dans l'impossibilité de le faire. La Mère prieure vient trouver la Sœur secrétaire : « Il faudrait téléphoner à notre Mère pour qu'elle nous permette d'emprunter... » Le soir même, pendant l'oraison, elle est appelée au parloir : une personne, venant de la Nièvre, reconnaissante de quelques bonnes paroles reçues lors

de la mort de son mari, accidenté à proximité l'année précédente, lui apportait une offrande : les cinquante mille francs nécessaires au règlement des réparations.

Nous gardons dans notre cœur, ce mot de notre Mère fondatrice : « Dieu nous garde d'être jamais riches, nous serions perdues ! » Et nous tenons à notre pauvreté qui nous aide à chercher, à trouver la vraie richesse, à la découvrir aux autres; mais aussi, nous vérifions, par de tels faits entre tous ceux par lesquels la Providence se montre, la vérité de la Promesse :

Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa Justice, et le reste vous sera donné par surcroît.

TESTIS.

Le tome IV de
L'INITIATION THÉOLOGIQUE
paraîtra pour la rentrée,
en septembre.

LES LIVRES

LA FOI ET LES SACREMENTS

H. BOUËSSÉ, O.P. : *Le Sauveur du monde.* IV. *L'économie sacramentaire* (*Doctrina sacra*, IV). Office général du livre, Paris; Coll. théologique dominicaine, Chambéry, 1951; gr. in-8, 446 pp.

On ne regrettera certes pas que les circonstances extérieures aient amené le P. Bouëssé à publier, parmi les premiers volumes de son cours de théologie *Doctrina sacra*, le tome qui a pour objet « l'économie sacramentaire » : c'est là peut-être le point sur lequel se juge une méthode théologique, là précisément où la théologie s'engage dans une « économie », au sens fort que donnaient les anciens à ce mot. C'est d'ailleurs là aussi, et sans doute pour les mêmes raisons, que, dans l'expression pastorale, à structure sacramentaire, la théologie retrouve en ce moment une vigueur nouvelle, au nœud de son unité spéculative et pratique. On peut prévoir que, bâtissant son cours sur l'œuvre de saint Thomas, suivie non seulement dans son esprit, mais dans sa construction, le P. Bouëssé trouve un champ privilégié pour montrer que la spéculation théologique prend sève et lumière dans le mystère sacramentel de l'Église, en même temps que la célébration de ce mystère est le lien normal de la catéchèse (cf. introduction).

Cette actualité pastorale recouvre une actualité plus profonde, où le recours à saint Thomas par-dessus les théologiens de la Contre-Réforme qui font encore la loi, pédagogiquement parlant, a une efficacité décisive. Il semble, en effet, que nous nous dégageons peu à peu des perspectives que les négations protestantes avaient rendues nécessaires et bienfaisantes, mais qui comportaient, dans les opportunités du conflit, un certain déplacement des axes d'une économie sacramentaire. Le symbolisme pur des luthériens avait amené les catholiques à présenter de plein front le réalisme efficace des sacrements, par une espèce de disjonction de leur élément symbolique. Voici que, reprenant l'équilibre organique des catégories de saint Thomas, le P. Bouëssé engage et bâtit son traité à partir de la notion de symbole et à l'intérieur de la signification, constitutive du sacrement, causalité comprise, puisqu'il s'agit d'une efficience par voie de signification. « Re-présenter » efficacement les mystères du Christ, et non pas, sommairement, produire la grâce. Tout le problème de la causalité des sacrements, ici discuté avec une extrême acuité et probité, re-

trouve son assiette, de par la nature même du sacrement, signe symbolique en action. Le réalisme ne s'appesantit pas en « physicisme ».

Dans cette juste réaction, le P. Bouëssé réunit constamment et heureusement les deux valeurs de *signe* et de *symbole*; ce blocage aurait pris cependant tout son sens si avait été analysée de plus près la différence entre signe et symbole, que l'histoire elle-même illustre par les divergences des théologies.

De même une présentation critique des positions de Dom Casel eût corsé le problème des relations entre *mystère* et *sacrement*.

Si la controverse sur la causalité intéresse un *intellectus fidei* mené jusqu'à la technique, la mise en valeur de la fonction originale du symbole rencontre les aspirations et les soucis des pasteurs, en quête des moyens d'expression et d'efficacité du mystère. « L'enseignement abstrait du catéchisme moderne a quelque peu tué cette pastorale liturgique des premiers temps..., cette pédagogie religieuse de nos sacrements. » Pédagogie et pastorale qui ne sont pas seulement d'habiles méthodes actives, mais l'expression même de l'économie sacramentaire. Tout le mouvement liturgique actuel trouve là son inspiration profonde, au cœur d'une vraie théologie, et non par les seules ferveurs d'un pragmatisme apostolique.

Même intelligence indissolublement doctrinale et pastorale dans la question du nombre des sacrements. Hantés par l'apparition tardive du comput septénaire, les manualistes ont bâti là un argument de prescription, souvent mal venu. La vraie richesse théologique est ici dans l'intelligence intérieure de cette répartition sacramentaire du mystère selon les étapes et les ressources capitales de la vie humaine.

Ainsi observera-t-on, au cours des chapitres, l'intensité spirituelle d'une théologie dans son œuvre même d'intelligence, et non par des considérations juxtaposées : l'économie sacramentaire ossature de l'Église, religion sacramentelle et religion intérieure, nature profonde de la grâce sacramentelle, pouvoir culturel du caractère, etc. En ce sens, et dans la ligne même de l'ouvrage, il serait opportun d'élargir le paragraphe sur le rôle du sujet, au delà d'un commentaire du canon de Trente, tout commandé par une riposte aux protestants : l'*opus operans* est un engagement personnel que l'absence d'obstacle ou de fiction ne définit pas suffisamment.

Telle est la qualité de ce cours magistral où s'unissent la compétence technique d'un long enseignement et une sensibilité discrètement présente aux expériences pastorales de ce temps.

M. C.

Max THURIAN : *La Confession*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1953; 187 pp.

Notre joie est grande de lire, sous la plume d'un pasteur renommé de l'Église réformée de France, une apologie, recommandée au surplus par M. le pasteur Boegner, du « sacrement » de pénitence. Nous savons maintenant que la définition populaire du protestant dénoncée par M. le pasteur Boegner — « Un protestant ne se confesse pas » — est fausse. Les protestants reconnaissent que la confession fut pratiquée dès le début de l'Église, qu'elle est, au moins selon certains d'entre eux, un sacrement et confère le pardon de Dieu, et ils regrettent que la pratique s'en soit perdue. Nous nous réjouissons de cet accord œcuménique dont nous pourrions montrer en ecclésiologie en particulier — et le frère Max Thurian l'a bien senti — la portée considérable.

Hélas, à la note qui chante notre accord, il faut ajouter un bémol. Sous les vêtements des mêmes mots que, protestants et catholiques, nous

reprenons de la même tradition, nous ne reconnaissons plus les mêmes réalités. De quelle efficacité s'agit-il dans le sacrement de pénitence ? L'auteur ne nous le dit pas clairement. Certaines expressions semblent se contredire. Et puisque sur ce point il ne se sépare pas des réformateurs, il laisse à penser que le sacrement a simplement pour but de raffermir la certitude de foi (cf. pp. 33-34). Nulle part n'est développée une théologie de la justification où il serait montré que Dieu est capable de retourner notre cœur, et qu'il le retourne, de fait, chez le pécheur pénitent. Le sacrement de pénitence est l'instrument dont Dieu se sert pour opérer ce retournement.

Les réformateurs ont dénoncé la pratique catholique comme une magie et, ce faisant, ils ont abandonné l'idée d'une efficacité de retournement. C'est une façon, un peu légère, d'esquiver le problème. Car si le cœur du pécheur n'est pas réellement changé, transformé, il reste mauvais, et le « salut » dont on lui parle n'est pas un salut pour lui puisqu'il ne lui fait pas de bien, il ne le rend pas bon. On ne peut sortir de ce dilemme. Il appartient à la théologie de présenter une synthèse dans laquelle se conjuguent ces deux propositions : le sacrement *confère* le pardon en retournant le cœur du pécheur; le pécheur ne se retourne vers Dieu que librement.

Faut-il ajouter que cette critique ne retire pas ce que nous avons dit d'abord ? Nous croyons que c'est par de tels travaux, même s'ils sont davantage des marches d'approche que des accords complets, que les disciples du Christ travaillent le plus efficacement à l'unité.

A.-M. H.

A.-M. CARRÉ, O.P. : *Espérance et désespoir*. Coll. « Foi vivante ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 208 pp.; 360 fr.

« De toutes les passions, la plus charmante; de toutes les vertus, la plus difficile. » On sait comment Péguy a fait écho, peut-être sans le savoir, à Bossuet, nous décrivant tout à la fois les charmes de la petite espérance et son caractère ardu. « Ce qui m'étonne, dit Dieu, c'est l'espérance. » Thème majeur de notre foi qui ne cessera jamais d'éveiller dans nos pauvres cœurs d'hommes en quête de bonheur une résonance profonde. Ce qui étonne chez les chrétiens, aujourd'hui plus que jamais, c'est leur espérance.

Le P. Carré, selon le conseil de saint Pierre, s'est appliqué à rendre compte de notre espérance. C'est en théologien qu'il parle. Tout au long des pages son analyse se poursuit, précise, lucide, aussi soucieuse de fidélité envers la doctrine de saint Thomas que d'ouverture aux requêtes, aux problèmes de notre cœur. Car ce n'est pas seulement le théologien qui parle, c'est l'homme, c'est le prêtre qui, mieux que tout autre, sait, un peu comme son Maître, ce qu'il y a dans l'homme. On aimera la vérité des observations psychologiques (l'insatisfaction humaine, l'expérience du *Media vita...*); on tirera profit surtout des discernements très judicieux concernant le désespoir (désespoirs légitimes, désespoir tentation, désespoir péché) comme de l'étude des remèdes que le don de crainte apporte aux maladies de l'espérance. Analyse en tout point excellente, qui remet tout en place, et dont se dégagent lumière et paix.

La seule question qui se pose au critique est de se demander si une telle étude n'aurait pas gagné à s'appuyer sur une exploitation plus poussée de l'Écriture. Les textes cités illustrent parfaitement la doctrine. On souhaiterait que la pensée s'y arrêtât davantage pour les creuser, en tirer la substance. D'autres textes sont absents, qui paraissaient s'imposer. En particulier, pour les certitudes de l'espérance (Rom., 8, 16) : *L'Esprit lui-même témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de*

Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers...

A exploiter davantage ces textes de l'Écriture, l'auteur eût accru, semble-t-il, la chaleur, l'envergure aussi, de son exposé.

Mais sans doute fallait-il choisir ici entre deux méthodes. Le souci d'un développement clair, précis, suffisamment alerte, interdisait à l'auteur l'abondance des citations et des commentaires. Et nous devons lui savoir gré d'être resté si limpide en allant si profond.

I. Houyvet.

R. SINEUX, O.P. : *Initiation à la théologie de saint Thomas.* Desclée et Cie, Paris, 1953; XIV-854 pp.; 1.600 fr.

Il ne faut pas confondre cette *Initiation à la théologie de saint Thomas* avec l'*Initiation théologique* que publient les Éditions du Cerf. Autant celle-ci s'essaye à être vivante et adaptée aux besoins modernes par un retour aux sources et une recherche des « questions » actuelles, autant celle-là demeure scolastique et scolaire. Est-ce bien d'ailleurs une « initiation » à la théologie de saint Thomas, alors qu'elle la résume seulement et qu'elle avance nombre de catégories utilisées, ou de thèmes élaborés, par les auteurs postérieurs et que saint Thomas ne connaissait pas encore ? L'auteur nous dit d'ailleurs dans son Avant-propos qu'il a seulement « entrepris de condenser cette pensée » (de saint Thomas), et il ajoute : « Ce n'est pas une Somme, c'est un Sommaire. » Pourquoi avoir pris un titre qui donne le change ?

Ceux que ce Sommaire intéresse y trouveront néanmoins beaucoup de richesses. Nous regretterons simplement que le lien ne soit pas davantage marqué entre cette théologie et les sources scripturaires et patristiques.

B. Z.

Maurice ZUNDEL : *La Pierre vivante.* Éd. ouvrières, Paris, 1954; 177 pp.; 360 fr.

La catéchèse si personnelle et si profonde de l'abbé Zundel avait déjà été condensée dans les deux volumes : *Recherche du Dieu inconnu* et *Rencontre du Christ*, à partir de notes occasionnelles. On aura joie et profit à en retrouver les démarches essentielles dans ce petit livre, agréablement présenté, et muni, chose trop rare, d'un index. Qu'on ne s'attende pas à un exposé complet de la doctrine chrétienne. Tout l'effort de l'auteur va nous montrer l'insuffisance de toute doctrine qui ne serait qu'un discours. Seule la présence d'une personne qui ne connaîtrait pas les limitations de nos individualités irréductiblement marquées par un milieu et par un temps peut répondre à l'appel profond de la personne qui se cherche en nous. L'abbé Zundel nous ramène une fois de plus à découvrir, au plus intime de nous-même, cette vocation de la personne qui est don et liberté : Accéder d'un « moi » objet, tout englué dans les conditionnements de la nature où il risque de se dissoudre, au « je » sujet appelé à déployer ses initiatives et à se choisir dans la liberté de l'existence. Cette perspective est aujourd'hui familière à beaucoup, même si certains achoppent à la technicité d'un mode d'expression dont l'auteur ne se dégage peut-être pas suffisamment. Qu'ils fassent effort pourtant et le suivent dans son cheminement et le Christ se découvrira à eux dans le mystère d'une Personne divine que l'Incarnation ne limite pas à la condition de l'humaine nature, mais qui vit, dans cette nature, bien réelle et individuelle, le drame de toute l'existence et lui donne de se dépasser pour accéder dans la charité à la transparence de Dieu. Les deux derniers chapitres sont peut-être les plus neufs, qui nous montrent le Christ, toujours présent dans l'Église qui est

son corps, et actualisant toujours par la référence au mystère de sa Personne, les énoncés dogmatiques formulés dans une situation historique donnée. Une application particulière, mais particulièrement actuelle est faite à la Primauté du Pape, « démission absolue de l'homme devant le Seigneur qui s'atteste en lui ».

I.-H. Dalmais.

Saint Thomas D'AQUIN : *Contra Gentiles*, l. III, texte latin de l'édition léonine, trad. de M.-J. Gerlaud. Lethielleux, Paris, 1951; 824 pp.

Certains esprits trouveront dommage que l'on traduise en français une œuvre aussi « technique » que le *Contra Gentiles*. Mais c'est un fait que beaucoup ne lisent plus saint Thomas simplement parce que l'effort que nécessite le latin les arrête; la traduction — inachevée — de la *Somme théologique* et de certaines œuvres moindres a donc mis à la portée du grand public un texte de théologie qui n'a pas son semblable. Pourquoi ne pas continuer en si bonne voie ? Le P. Gerlaud a eu le courage de s'attaquer à la traduction de ce troisième livre du *Contra Gentiles* que les auteurs modernes de manuels seraient bien en peine de classer en morale ou en dogmatique, puisqu'il est indivisiblement les deux et qu'il y mêle en même temps l'apologétique. Il s'agit en fait de la morale et du gouvernement divin. C'est une des œuvres les mieux construites et les plus belles de la théologie médiévale.

La traduction est assez « technique », comme le texte lui-même, et l'on peut se demander à cet égard si elle n'a pas consisté à transposer l'expression de la pensée d'une langue étrangère en une autre langue étrangère. On aurait aimé au moins quelques notes explicatives, ou simplement peut-être un lexique du vocabulaire technique. Bien que, il est vrai, le lecteur assidu entrera plus sûrement dans le sens des mots en poursuivant patiemment son texte. Espérons seulement que l'éditeur ne mettra pas autant de temps à mettre à jour l'édition complète que n'en met, ou n'en mettra, celui de la *Somme théologique*.

A.-M. H.

Henri RONDET, S.J. : *Un seul Corps, un seul Esprit : la Communion des Saints*. Éd. Xavier Mappus, Le Puy et Paris, 1953; 184 pp. (14×19); 375 fr.

La vie en Église suppose une prise de conscience de la réalité surnaturelle qu'est la communion des saints. La publication de l'ouvrage du R. P. Rondet est donc fort utile pour assurer un fondement à la piété communautaire que les chrétiens redécouvrent à l'heure actuelle. Un premier chapitre précise ce qu'est la communion des saints, à partir de la notion de Corps mystique. Les autres chapitres, qui rééditent des brochures maintenant épuisées, envisagent diverses questions liées à ce dogme : la vie sacramentaire, la théologie du mariage, la question du divorce, les dogmes de l'enfer et du purgatoire, le sens chrétien de la souffrance. Sur chacun de ces points, l'auteur a soin de résoudre les difficultés courantes qui se présentent à l'esprit du lecteur moderne. Relevons-en quelques-unes : pourquoi, se demande-t-on à propos des sacrements, Dieu ne donne-t-il pas sa grâce directement? Le rite n'est-il pas un geste magique? Comment, dans certaines situations tragiques, l'Église maintient-elle l'indissolubilité du mariage ? Un Dieu bon peut-il créer un enfer éternel ? Ne pourrait-il bannir la souffrance de ce monde ? Sans dissiper le mystère, des analogies viennent à propos l'éclairer. Au sujet de l'enfer, l'auteur montre bien qu'on est contraint d'admettre l'enseignement de l'Église si l'on prend au sérieux la grandeur de Dieu et aussi celle de l'homme :

Dieu nous traite comme des personnes et non comme des choses. Quelques belles citations enfin viennent enrichir les développements du livre. Ainsi l'admirable page de Mgr d'Hulst sur le Purgatoire (pp. 133-134) ou les textes de saint Augustin sur la cité de Dieu, qui servent comme de couronnement à l'ouvrage.

R.-L. Oechslin.

Heure sainte. Du baptême à l'Eucharistie. Apostolat de la Prière, Toulouse.

Méditation sur un aspect du baptême : la venue à l'Église. Doctrinale, bien écrite, mais ressemblant trop à toutes les heures saintes.

F. P.

Dom J. JUGLAR : *Le sacrifice de louange.* Collection « Lex Orandi ». Éd. du Cerf, Paris, 1953; 292 pp.; 660 fr.

« Chrétiens alanguis, écrit l'auteur (p. 19), après tant de siècles où nous nous sommes « installés » dans le monde, effrayés maintenant devant la montée du mal, nous faisons trop facilement de notre christianisme une religion de vaincus, pessimiste et sentimentale. Les chrétiens des premiers siècles avaient une religion plus virile et plus joyeuse; parce qu'ils regardaient la croix en face, dans le martyre toujours proposé, ils connaissaient l'assurance triomphante de la résurrection. » Dans cette étude de la liturgie eucharistique, Dom Juglar fait revivre l'attitude fondamentale du chrétien telle que l'exprime la prière de l'Église : l'action de grâce devant l'œuvre divine. Dans une première partie, l'auteur, partant des termes « Eucharistie » et « sacrificium laudis » (sacrifice de louange), expose le thème de la louange divine. L'esprit d'action de grâce plonge ses racines dans l'Ancien Testament et le judaïsme et atteint son point culminant dans le culte chrétien. L'auteur examine successivement l'époque néotestamentaire, l'Église des premiers siècles et la doctrine de saint Augustin. La seconde partie est un commentaire des prières de la messe romaine, envisagées sous l'angle de l'action de grâce. L'auteur montre comment cet esprit pénètre toutes ces prières inspirées par la Bible et par la doctrine traditionnelle des Pères. On peut regretter que la première partie de la messe (appelée improprement « Avant-Messe ») soit qualifiée de « non essentielle » (p. 164). Le terme n'est pas heureux, car le renouveau biblique valorise à nouveau la liturgie de la Parole de Dieu, qui conduit à la liturgie du Corps du Christ. Néanmoins, l'auteur examine les prières de l'ordinaire jusqu'à l'offertoire en insistant sur le caractère « eucharistique » du *Gloria* et de l'*Alleluia*. Les pages consacrées aux parties centrales de la messe sont substantielles et nourries d'esprit biblique et patristique. Les nombreuses références permettent de situer ces prières dans leur véritable climat spirituel. Puissent les chrétiens qui liront ces pages retrouver le sens profond du mot « Eucharistie », qui n'évoque pas seulement le dogme de la présence réelle, mais aussi toute la splendeur du culte d'action de grâce, centré sur l'offrande du Corps et du Sang du Seigneur ressuscité.

A. Rose.

Ivan KOLOGRIVOF : *Le Sacrement de l'unité et de la vie.* Beyaert, Bruges, 1954; 57 pp.

Trop d'hommes, estime l'auteur, demeurent réticents à l'égard d'une piété eucharistique qu'ils considèrent comme féminine. En quelques chapitres brefs et denses, il entreprend donc d'exposer les véritables perspectives sous lesquelles une telle piété doit être envisagée. L'Eucharistie est le sacrifice du Christ que nous nous approprions. Cette appropriation, commencée dans la liturgie

sacrificielle du Canon se consomme dans la communion qui, de la multitude des communiants, fait le Corps unique du Christ. De telles perspectives sont, en effet, de nature à fonder une piété virile en même temps qu'authentique.

R. G.

VIES SPIRITUELLES ET APOSTOLIQUES

Mélanges Emmanuel d'Alzon. Conférences de la « Semaine alzonienne », Hal, 14-19 mai 1951. Éd. du Centre d'Alzon, Saint-Gérard, 1952; 390 pp.

Le centenaire de la Congrégation des Pères de l'Assomption (1951) donna lieu à une semaine d'études. Le texte des conférences est publié dans ce volume. C'est un ensemble fort intéressant qui permet de se faire une idée de la doctrine spirituelle du P. d'Alzon et de l'esprit de l'Assomption. Les divers aspects, soit de la personnalité du fondateur, soit de son activité et de son œuvre, sont évoqués d'une façon concise dans ces quelque vingt rapports. Il était bon de les rappeler. Peut-être, en effet, ne mesure-t-on pas toujours bien tout ce qu'apporta au siècle passé le P. d'Alzon : tant d'œuvres diverses, d'une part, mais répondant si exactement aux besoins de l'Église de ce temps; d'autre part, une spiritualité qui puise aux sources les plus profondes de la vie chrétienne et de la tradition de l'Église. Il innove dans le domaine de la pédagogie et de l'enseignement; il lance successivement les diverses publications qui doivent informer les catholiques et leur inculquer le sens de l'Église à travers l'interprétation des événements, jusqu'au grand quotidien *La Croix*; il dirige ses missionnaires vers l'Orient ou la Russie pour travailler au retour des dissidents à l'Unité. Même si, sur la question du développement du rite latin en Orient, on peut diverger d'opinion et ne pas être convaincu par l'argumentation du rapporteur (p. 292), il reste que le Père a été un précurseur du grand mouvement vers l'Unité et de réalisations comme la formation du clergé indigène. Sept congrégations religieuses sont issues de lui. La vie spirituelle qu'il infuse à ces diverses familles s'inspire des meilleurs auteurs : saint Augustin avant tout (on sait le renouveau d'intérêt pour ce Père, dû aux recherches et publications des Augustins de l'Assomption), saint Jean de la Croix et saint François de Sales sont les principaux. Elle est vraiment d'Église, centrée qu'elle est sur le Christ. On ne peut que conseiller la lecture de ce livre à qui veut connaître l'apport du P. d'Alzon et de ses religieux à la vie de l'Église durant les cent dernières années.

R.-L. Oechslin.

Abel MOREAU : *Saint Jean Bosco, le grand ami des jeunes.* Collection « Nos amis les saints ». E.I.S.E., Lyon, 1954; 80 pp.

Marguerite PERROY : *Sainte Chantal, patronne de toutes les vocations.* Collection « Nos amis les saints ». E. I. S. E., Lyon, 1954; 80 pp.

Pour l'hagiographie destinée aux enfants, Don Bosco est un sujet en or. Dans l'agréable et intelligente collection que nous avons déjà signalée aux lecteurs de *La Vie Spirituelle*, il est présenté en un récit simple et vivant. Intéresser les enfants à sainte Jeanne de Chantal était tâche plus délicate. Pour y parvenir, l'auteur a insisté davantage sur la

fillette précoce, la jeune fille énergique, la petite baronne éprise de son mari, mais attentive à Dieu et aux pauvres, que sur la fondatrice de la Visitation. On ne pouvait, dans un pareil cadre, lui demander davantage. Mais la vraie Jeanne de Chantal restera à découvrir.

R. M.

La mission de la femme. Notes doctrinales rédigées par M. le chanoine Guelley. Bruxelles, 1953, 96 pp.

La J.I.C.F. de Belgique a choisi comme thème de « campagne » pour l'année 1953-1954 la mission de la femme. Ce petit livre est l'auxiliaire indispensable de la campagne. Il apporte des notes doctrinales, prépare de mois en mois les échanges de vues, guide les observations. Il a été fort étudié et beaucoup de pages, même après tout ce qui a été dit et écrit sur le sujet, sont de qualité. On admirera en particulier les notations psychologiques d'une grande justesse. D'un autre côté, il semble que l'auteur aurait pu cerner davantage le problème théologique, qui est évoqué plutôt que traité. On parle beaucoup aujourd'hui de vocation féminine; il eût été utile, par exemple, de montrer que la *vocation* est universelle et ne fait pas acception de sexe ou de personne (cela a été fait en partie au début) et que la diversité des *missions*, dans la famille, dans la cité et dans l'Église, se prend de la diversité des « fonctions » départies providentiellement à l'un et l'autre sexe.

A.-M. H.

Peter KETTER : *Christus und die Frauen*, t. I, *Die Frauen in den Evangelien*; t. II, *Die Frauen der Urkirche*. Stuttgart, 5e éd., 1949 et 1950, Kepplerhaus-Verlag.

Ces deux tomes de plus de trois cents pages chacun ne se laissent pas aisément résumer, mais les cinq éditions de cet ouvrage suffisent à témoigner de sa valeur. Il connut même avant la guerre un tel rayonnement que la Gestapo, en 1940, l'interdit et détruisit les plombs. Ce n'est qu'à la fin des hostilités que l'auteur put préparer une nouvelle édition et y ajouter un deuxième tome consacré aux « Femmes dans l'Église apostolique ». Il ne s'agit pas d'un ouvrage scientifique (encore que bien des passages, et les notes, attestent ses bases « scientifiques »), mais d'un commentaire « spirituel » et « théologique » de tous les passages du Nouveau Testament qui évoquent une figure féminine. Cela nous vaut en particulier dans le premier tome un chapitre intéressant sur le mariage chrétien et un autre très beau sur la Vierge Marie. L'auteur consacre même un chapitre aux « femmes des paraboles ». Partout il manifeste quelle libération le christianisme apporta à la condition féminine et quelle éminente dignité il reconnut à la « femme ». Le deuxième tome insiste sur le rôle que jouèrent les femmes dans les débuts de l'Église et leur participation à l'extension du royaume de Dieu. L'auteur a constamment le souci de rattacher ses commentaires bibliques à la vie d'aujourd'hui et de montrer de quelle manière l'enseignement du Christ peut être vécu en notre temps. Encore que de lecture facile, l'ouvrage aurait peut-être gagné à plus de concision. Tel quel, nous lui souhaitons de nombreux lecteurs en France. Il rendra particulièrement service aux aumôniers des mouvements catholiques féminins.

R.-F. Refoulé.

Louise ANDRÉ-DELASTRE : *Maman Marguerite, mère de saint Jean Bosco*. Éd. et Impr. du Sud-Est, Lyon, 1953; 156 pp.

La plume alerte de Mme L. André-Delastre nous trace un nouveau portrait de la mère d'un saint. Elle tire un excellent parti des détails en somme peu abondants que nous con-

naissons sur Marguerite Bosco et la fait revivre sous nos yeux dans son milieu de pauvres paysans italiens. Demeurée veuve à vingt-neuf ans, maman Marguerite sut élever ses six enfants avec fermeté et leur inculquer une foi profonde. Surtout, elle fut le soutien de Jean et l'aida à surmonter les difficultés auxquelles se heurtait sa vocation. Plus tard, elle veilla maternellement sur le premier internat salésien au Valdocco. Les mères de famille et spécialement les mamans de prêtres trouveront ici un admirable modèle.

R.-L. OECHSLIN.

J. DE FÉLIGONDE : *Pour une vie communautaire du clergé paroissial selon la spiritualité bénédictine.* Éd. du Levain, Paris, 1953; 48 pp.

Présentation et programme des « Oblats de saint Benoît communautaires et paroissiaux ». Formule neuve, ou du moins retrouvée, puisqu'elle est la plus ancienne de toutes, d'une association religieuse, à la fois cléricale et laïque, destinée au ministère paroissial. Le P. Jean de Féligonde qui la présente est aussi le curé de la paroisse aujourd'hui bien connue de L'Haÿ-les-Roses.

A.-M. H.

Rég. PERNOUD : *Vie et mort de Jeanne d'Arc.* Les témoignages du procès de réhabilitation, 1450-1456. Hachette, Paris, 1953; 288 pp.

Le personnage de Jeanne d'Arc demeure inépuisable. On le voit bien en lisant cette nouvelle vie de Jeanne d'Arc tracée d'après les témoins du procès de réhabilitation. Comment se fait-il que l'on n'ait jusqu'ici édité que le procès de condamnation, où Jeanne assurément sortait non point condamnée, mais grandie encore devant ses juges ? Elle fut cependant l'objet d'un autre procès, vingt-cinq ans après son supplice, à Rouen même. Et cette lecture n'est si réconfortante peut-être que parce qu'elle est honteuse pour ces nouveaux témoins qui furent presque tous des lâches. Un autre procès, dans le ton de ceux de l'après-guerre que nous connaissons, nous eût donné moins confiance, et nous eût mis moins à l'aise. Ici c'est la vérité que l'on éprouve et que l'on touche. Devant une si grande sainte, chacun compte peu, et tant pis pour ce qu'il a dit ou fait autrefois. On ne lui fera pas grief de ses crimes et l'honneur de Jeanne sera sauvé. Jeanne d'Arc qui est un tel « miracle » de Dieu sur la France, et qui fait l'unanimité des Français, mérite aussi que chacun ait lu ce livre.

A.-M. H.

FRANÇOIS D'ASSISE : *Sur les traces du Poverello.* Préface mystique de Stanislas FUMET. Textes et légendes de W. HAUSER; 200 photos de L. VON MATT. Desclée et Cie, Paris, 1952; 322 pp.

Lorsque le saint dont on veut raconter la vie s'appelle François d'Assise, il ne suffit pas d'en conter l'histoire; il faut que la narration soit accompagnée du chant du soleil, de la lune, des étoiles, des arbres et des sources, des animaux, des oiseaux, de toute la nature et de toute l'existence humaine. C'est ce qu'ont voulu faire les éditeurs en joignant au texte deux cents photos magnifiques qui suivent avec lui la vie du saint et chantent un cantique étonnant de beauté, de mesure et de modestie, de simplicité et de pauvreté. Il est difficile de ne pas être saisi et entraîné dans le sillage de paix et de lumière douce que trace pour le lecteur cette théorie d'images ombriennes.

Le récit, présenté dans une typographie parfaite, est tout simple, comme il convient à une aussi noble narration. Le livre se fait aimer de l'amour même dont il fait aimer le saint.

A.-M. H.

FLORENT ZUCCHELLI, O.F.M. : *Jésus-Christ*. Notes pour la vie intérieure. Éd. Regain, Monte-Carlo, 1953; 187 pp.

Voici un petit livre simple et clair, pénétré de sentiments de piété. Les thèmes de méditation se rattachent soit directement à l'Évangile, soit aux vérités essentielles relatives à Jésus-Christ. Il sera un guide utile pour s'exercer à vivre dans l'intimité du Christ.

R.-L. O.

JOSEPH ANDRÉ, chanoine Prémontré : *Prince du Nord. Vie de saint Norbert*, fondateur des Prémontrés, archevêque de Magdebourg. Abbaye Saint-Michel de Frigolet, Tarascon, 1953; 208 pp.; 450 fr.

Un tel livre vient à point aujourd'hui où l'Ordre canonial retrouve tant de faveur. La vie du fondateur des Prémontrés y est contée d'une manière vivante, d'après les meilleures sources. Norbert est né à Xanten, près de Cologne, d'une famille illustre; il est à la fin de ses études pourvu d'un fructueux canonicat et mène d'abord une vie mondaine. Pris un jour dans un orage, il reconnaît dans cet incident tragique l'appel de Dieu, se convertit et reçoit le sacerdoce. Il aurait voulu amener les chanoines ses confrères à se réformer, mais il échoue. Pendant quelque temps, il mène une vie errante, dans la pauvreté, prêchant par la parole et l'exemple. L'évêque de Laon, Barthélemy de Joux, obtient qu'il se fixe dans son diocèse. C'est alors la fondation qui deviendra célèbre, dans un site sauvage, Prémontré. Norbert continuera à remplir sa tâche de prédicateur et multipliera les fondations : cinq ans après, vingt-sept monastères existaient déjà. Son rayonnement s'étend de plus en plus. En 1125, prenant part à la Diète de Spire, il est choisi, contre son gré, comme évêque de Magdebourg. Il se met courageusement à réformer son diocèse, ce qui lui suscite des rancunes. Il échappe comme miraculeusement à plusieurs attentats. Il n'abandonne pas pour autant son Ordre et fait choix de son successeur dans la personne d'un de ses premiers compagnons, Hugues. Comme saint Bernard, il prend la défense du pape légitime Innocent II et conseille l'empereur Lothaire dont il devient chancelier en 1132. Il meurt deux ans après, âgé de cinquante-quatre ans, laissant en plein essor une œuvre vraiment originale. Il « affirme, plus de cent ans avant saint Thomas, la supériorité de ceux qui ont renoncé au monde pour mieux évangéliser les fidèles. C'est déjà le *contemplare et contemplata aliis tradere*. Voilà la grande innovation, le grand retour aux âges apostoliques » (p. 123). La vie et l'œuvre de ce saint et génial vagabond méritait donc bien d'être mise à la portée de tous.

R.-L. OECHSLIN.

Sœur GENEVIÈVE GALLOIS, O.S.B. : *La vie du petit saint Placide*. Éd. Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 226 pp., illustré de 104 dessins.

C'est toute la spiritualité bénédictine en images. Le petit saint Placide en sait long sur la vie religieuse et la contemplation, mais d'une science qui n'est pas livresque. Tout d'abord l'attitude fondamentale d'accueil : « Quand bien même, dit saint Benoît, il ne saurait toute sa vie dire autre chose que *oui*. Eh bien, *sufficit, etiam bene.* » Puis toutes les activités de la vie monastique avec les vertus qu'elles exigent. La journée du jeune moine se déroule devant nos yeux avec l'alternance de prière liturgique, d'oraison, de travail et le cortège des événements quotidiens ou imprévus, rapports plus ou moins harmonieux avec les frères, luttes pour accomplir la volonté divine malgré les tentations et les épreuves.

R.-L. OECHSLIN.

DIVERS

ÉMILE RIDEAU, S. J. : *Paganisme ou christianisme.* Étude sur l'athéisme moderne. Casterman, Tournai, Paris, 1953; 256 pp.; 600 fr.

On se tromperait en croyant trouver dans cet ouvrage un nouveau « Drame de l'humanisme athée », comme la prière d'insérer ne craint pas de le suggérer. Non pas que l'essai du P. Rideau, auteur de travaux remarqués, soit dépourvu d'intérêt; nous sommes certains, au contraire, qu'il sera « précieux à l'étudiant et au professeur » (p. 12). On y trouvera une documentation abondante sur ce qui est assurément le problème central du monde contemporain : « l'inévitable alternative de la condition humaine ». Mais le procédé adopté par l'auteur offrait dès le point de départ des difficultés qui ne nous semblent pas avoir été surmontées. Était-il possible, dans le cadre limité du volume, de présenter, sans durcir les positions et sans trahir la pensée, une trentaine d'écrivains et de philosophes dont plusieurs sont loin d'avoir achevé leur recherche ? A première vue déjà, et malgré les précautions de l' « avertissement », on ne voit pas sans surprise un Descartes ou un Kant étudiés comme rationalistes « athées », un Jaspers comme existentialiste « païen », aux côtés de Malraux et de Saint-Exupéry. Et que vient faire Valéry dans la galère « existentialiste » ? Même si l'on concède ces étiquettes discutables, les exposés eux-mêmes, dont certains n'ont pas plus d'une page, ont été rédigés sans le sérieux, sans la minutie et la prudence que requiert une aussi grave matière.

Malgré ces réserves, nous recommandons ce livre, écrit dans un style alerte et orné, comme une initiation qui en vaut bien d'autres.

P. MINGUET.

Monde moderne et Sens de Dieu (Semaine des Intellectuels catholiques, novembre 1953). Éd. de Flore, Paris, 1954; 261 pp.

Bel ensemble de communications sur l'absence, mais aussi la présence, de Dieu dans l'âme contemporaine en dépit de sa mentalité techniciste (Conquet). La signification de l'athéisme moderne (Lacroix) se laissera d'autant mieux pénétrer qu'on l'aura située dans le cadre de l'évolution des idées (Daniel-Rops) et qu'on la considérera tant au travers des manifestations de la littérature actuelle (Béguin) que des aspirations profondes de la classe ouvrière (Loew). — Laissant à d'autres le soin de rendre compte de ces communications, arrêtons-nous à celle qui se rapporte le plus directement à la vie spirituelle, celle de M. Baudouin, du Dr Eck et du R. P. Beirnaert, *Psychologie profonde et Sens de Dieu.*

« Votre activité peut enregistrer de précieux résultats pour la connaissance de l'âme et l'épanouissement des dispositions religieuses de l'homme », affirmait le pape aux psychiatres réunis l'an dernier à Rome. La psychanalyse nous révèle le besoin de Dieu, même chez ceux-là qui l'ignorent : « De tous mes malades ayant franchi le seuil du milieu de la vie, écrit Jung, il n'en est pas un seul dont le problème profond n'ait été constitué par la question religieuse. La religion, loin d'être une ennemie du malade, constitue un système psychique de salut. » Toute névrose, en effet, exprime la rupture d'une totalité; la thérapeutique devra rétablir l'unité, tant avec l'autre qu'avec soi-même; et ainsi, au terme de la cure psychanalytique, on peut être amené à découvrir Dieu.

Toutefois, on doit se tenir en garde contre un usage inconsidéré de la psychanalyse qui pourrait mettre en péril la foi par réduction, lorsqu'il

s'agit d'une névrose d'origine sexuelle, et que le patient n'est pas préparé à assumer les révélations de l'analyse. En outre, la résolution jungienne risque de conduire avec les archétypes vers un gnosticisme syncrétiste. C'est pourquoi il importe de manifester la transcendance de la foi en distinguant « au delà de l'angoisse névrotique, l'inquiétude humaine; au delà des conflits inconscients, les conflits conscients, au delà de la culpabilité névrotique, le péché; et au delà de la souffrance morbide, la douleur humaine. — Et de tout cela, qui nous délivrera, sinon Jésus-Christ ? »

B.-M. SIMERAY.

La Guerre et les chrétiens. Cahier de la Pierre-qui-Vire. Desclée de Brouwer, Paris, 1953; 216 pp.

De nos jours, un certain courage est devenu nécessaire pour rappeler, dans un volume « non suspect de pacifisme » (p. 32), qu'il peut encore exister de justes causes de guerre. Nos âmes sont infiniment plus précieuses que « notre peau, notre respectabilité » (p. 12); en regard du « viol des âmes », la guerre peut devenir un moindre mal (p. 104). Quoique moins soulignées, les vérités complémentaires n'ont pas été omises; celles-ci, par exemple : rien ne nous garantit, dans une juste guerre, contre l'emploi de moyens injustes. Aussi la lecture de ce cahier nous laisse-t-elle sur une impression très nette : une refonte totale de la théologie de la guerre s'impose.

Quant à l'attitude pratique que cet ouvrage est susceptible de provoquer, on se permettra ici deux remarques. L'ensemble des études publiées (une vingtaine) apparaît certes « impropre à déterminer une option politique précise » (p. 205); mais on ne saurait en dire autant de certains articles, même parmi les plus doctrinaux. Si Jean Guitton se soucie de « ne pas lier à notre foi, comme si elle en découlait nécessairement, telle ou telle attitude qui n'est qu'une option politique, et de ce fait relative » (pp. 187-188), d'autres auteurs semblent moins scrupuleux sur ce sujet. C'est la raison pour laquelle on respire enfin en lisant, à la dernière page de la conclusion, qu'une « croisade... sans croix » ne saurait être la nôtre.

« On risque d'embrouiller les choses et les idées en mêlant trop tôt Dieu au « jeu humain » (p. 65). Le livre se clôt sur cette idée que « la véritable guerre est celle qui se livre dès maintenant contre Dieu et les siens » (p. 207). Cette guerre « satanique » qui met en péril notre destinée éternelle est bien, en effet, la plus véritable des guerres. Mais la guerre terrestre, celle que les hommes se livrent entre eux, n'en est pas pour autant une « fausse » guerre. Ce n'est pas un épiphénomène de la guerre satanique, ne réclamant aucune solution à son plan propre. Elle pose, au contraire, de terribles devoirs, non pas tellement pour l'analyser que pour l'empêcher.

L'étude consacrée à la pensée de Pie XII (pp. 140-147) le montre bien; la définition de la juste guerre n'intervient que comme une parenthèse à l'intérieur du problème concret de l'organisation de la paix. On ne saurait évidemment reprocher à un ouvrage consacré à la guerre de ne pas parler surtout de la paix; mais on aurait aimé le voir conclure comme le chanoine Leclercq dans son article : « Pourrait-il y avoir à nos yeux une guerre vraiment juste, si nous n'avons pas fait tout ce qui était en notre pouvoir pour l'éviter ? » (p. 114). Espérons qu'un prochain cahier consacré à la paix viendra compléter la présente étude et achever d'éclairer les consciences.

P. BUSSARD.

J. PINSK : *L'espérance de la gloire, Spes gloriae.* Alsatia, Paris, 1952; 257 pp.

On lira avec intérêt et profit la

traduction de ce recueil d'essais que sous-tend une vue grandiose de la vie chrétienne comme participation à la gloire de Dieu. Paradoxalement, cette gloire, qui est rayonnement, ne se manifeste pas encore en nous dans sa splendeur; mais dans les actes de la vie chrétienne, même dans la vie pénitentielle et dans la mort, se révèle progressivement ce mystère de la communication à la création de la gloire de Dieu, par et dans le Christ, splendeur de la gloire du Père.

I.-H. D.

LIVRES REÇUS

Avack (Mgr Giuseppe d') : *La Carità e Maria.* Coletti, Roma, 1954; 72 pp.

Berge (Dr André) : *L'écolier difficile.* Coll. « Carnets de pédagogie pratique ». Bourrelier, Paris, 1954; 130 pp.

Beyer (Jean, S.J.) : *Les instituts séculiers.* Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 404 pp.

Bouyer (Louis) : *Du protestantisme à l'Église.* Préface du R. P. Guy de Broglie, S.J. Coll. « Unam Sanctam ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 268 pp.; 660 fr.

Brillet (Gaston) : *Consécration. Méditations sur la messe.* Éd. du Vitrail, Paris, 1954; 128 pp.; 255 fr.

Chemin des Espagnes (Le), texte de Henri Engelmann. Presses Universitaires de France, Paris, 1954; 100 pp. illustr. hélio.

Chevrot (Mgr Georges) : *Les dimanches d'été.* Bonne Presse, Paris, 1954; 292 pp.; 500 fr.

Colomb (J., P.S.S.) : *La doctrine de vie au catéchisme*, III : *Portrait du chrétien et loi de charité.* Desclée et Cie, Paris, 1954; 180 pp.

Convertis du XXe siècle, t. II. Casterman, Paris-Tournai, 1954; 148 pp.; 390 fr.

Croydis (Pierre) : *La Dame de lumière. Fatima.* Spes, Paris, 1954; 190 pp.; 325 fr.

Daniel. Trad. du P. J. de Menasce, O.P., « Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 100 pp. 285 fr.

Daniel (Yvan) et Le Mouël (Gilbert) : *Vivre en chrétien pendant les vacances.* Éd. ouvrières, Paris, 1954; 34 pp.

Daujat (Jean) : *Vivre le christianisme.* Plon, Paris, 1954; 190 pp.

Dobbelstein (Dr H.) : *Psychiatry for priests.* Mercier Press, Cork, 1953; 120 pp.

Épîtres de saint Paul aux Thessaloniciens, trad. par L.-M. Dewailly, O.P., et H. Rigaux, O.F.M. « Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 72 pp.; 210 fr.

Guerne (Armel) : *La nuit veille.* Desclée de Brouwer, Paris, 1954; 232 pp.

Guittard (Louis) : *Pédagogie religieuse des adolescents.* Spes, Paris, 1954; 300 pp.; 700 fr.

Julliot (Henry de) : *Routes mariales.* Spes, Paris, 1954; 126 pp.; 210 fr.

Lelotte (F., S.J.) : *La solution du problème de la vie.* 7e édit. Nouvelle présentation illustrée en 5 fasc. de 75 à 100 pp. Casterman, Tournai-Paris, 1954; 180 fr. chaque fascicule.

Livre des Chroniques, trad. par H. Cazelles, P.S.S. « Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1954; 248 pp.; 675 fr.

Maertens (Dom Thierry) : *Jérusalem, cité de Dieu* (Psaumes 120-128). Coll. « Lumière et vie ». 2e édit. revue et augmentée. Abbaye Saint-André, Bruges, 1954; 150 pp.

Marie et l'Eucharistie, Notre-Dame du Très-Saint-Sacrement. Centre eucharistique, Montréal, 1954; 320 pp., 24 hors-texte; $ 2.50.

Marie Immaculée. Librairie du Carmel, Paris, 1954; 32 pp.

MARTIN (Henri) : *Le thème de la parfaite alliance de grâce dans saint Jean de la Croix.* Éd. du Cerf, Paris, 1954; 310 pp.; 480 fr.

MERTON (Thomas) : *The last of the Fathers,* saint Bernard of Clairvaux and the encyclical letter *Doctor Mellifluus.* Harcourt, Brace and Cº, New-York, 1954; 1 vol. rel., 124 pp.

PIDOUX (Georges) : *L'homme dans l'Ancien Testament.* Coll. « Cahiers théologiques », 32. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1954; 80 pp.

Pourquoi je suis devenu prêtre, par un groupe d'auteurs. Coll. « Siècle et catholicisme ». Mame, Tours-Paris, 1954; 260 pp.; 640 fr.

QUEFFELEC (Henri) : *Le jour se lève sur la banlieue.* Grasset, Paris, 1954; 270 pp.; 495 fr.

RIQUET (Michel, S.J.) : *L'Église et la Vierge.* Carême 1954. Édition définitive en un seul volume. Spes, Paris, 1954; 200 pp.; 350 fr.

ROBERT (chanoine Joseph) : *Petit manuel de méditations sur la sainteté du brin d'herbe en ce XXe siècle.* Aubanel Père, Avignon, 1954; 144 pp.

ROSCHINI (Gabriele, O.S.M.) : *La mariologia di san Tommaso.* Studi Mariani 2. Belardetti, Roma; 312 pp.

S. S. le pape Pie XII parle au corps médical et à ses auxiliaires. Préface du professeur COURTY. Fédération Caritas, Metz, 1954; 240 pp.; 550 fr.

Saint Léon X : 1002-1054. Nº 22 de *Saison d'Alsace,* Strasbourg, 1954; 160 pp., nombr. illustrations.

Saints que nous aimons (Les), par un groupe d'auteurs. Coll. « Bibliothèque catholique ». Amiot-Dumont, Paris, 1954.

SERVEL (Jean) : *Il y a promesse de mariage.* Éd. du Chalet, Lyon, 1954; 50 pp.; 130 fr.

STIERLI (Josef) : *Cor Salvatoris.* Verlag Herder, Freiburg, 1954; 1 vol. rel., 270 pp.

STEINMANN (Jean) : *Pascal.* Édit. du Cerf, Paris, 1954; 448 pp., 6 hors-texte; 960 fr.

TAVARD (Georges) : *A la rencontre du protestantisme.* Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1954; 144 pp., 4 hors-texte; 250 fr.

THÉROL (Joseph) : *Croisade en Polynésie, saint Pierre Chanel.* Nouvelles Éditions latines, Paris, 1954; 155 pp.; 300 fr.

TIMON-DAVID : *Traité de la confession des enfants et des jeunes gens,* 15e éd. Procure Timon-David, Marseille, 1954; 260 pp.

VALABREGA (Jean-Paul) : *Les théories psychosomatiques.* Introduction du Dr Henri EY. Presses Universitaires de France, Paris, 1954; 190 pp.

VALENTINE (Ferdinand, O.P.) : *L'art de prêcher.* Guide pratique. Casterman, Tournai-Paris, 1954; 270 pp.; 630 fr.

VAN DEN BOSCHE (Louis) : *Le message de Sœur Marie de Saint-Pierre.* Carmel de Tours, 1954; 300 pp.

Vocabulaire biblique. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1954; 320 pp.; broch., 1.400 fr.; rel., 1.700 fr.

ZANANIRI (Gaston) : *Histoire de l'Église byzantine.* Préface de S. E. le cardinal TISSERANT. Nouvelles Éditions latines, Paris, 1954; 320 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 3e trimestre 1954. — Impr., nº 1.048.